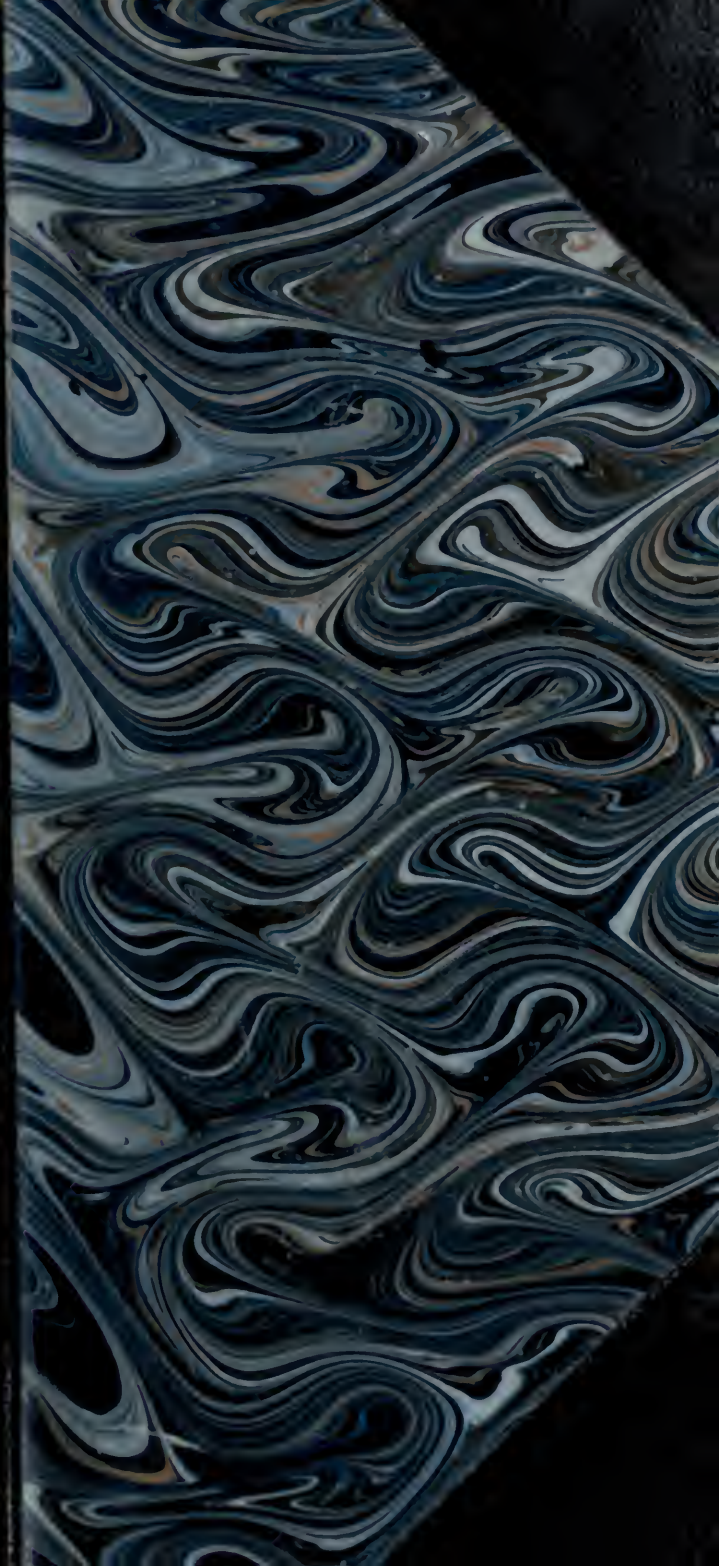

SUCC. B. SEEBER
20 VIA
BORGHABUONI
FLORENCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresindites00cavo

ANASTASIA ALLSTIDE

ANASTASIA KLUSTINE

Comtesse de Circourt

C 383ke

LE COMTE DE CAVOUR

ET

LA COMTESSE DE CIRCOURT

LETTRES INÉDITES

PUBLIÉES PAR

LE COMTE NIGRA

1894
L. ROUX ET Cie — ÉDITEURS
TURIN-ROME

95365
23/3/09

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

(1689)

INTRODUCTION

Lorsque le comte de Cavour m'envoya, au commencement de 1860, à Paris, pour y prendre la direction de la légation de Sardaigne, devenue ensuite légation d'Italie, il me dit en me congédiant: « Je vous donne « une lettre pour Mme la comtesse de Circourt (1). « Allez la lui porter et fréquentez son salon. C'est ma « dernière instruction. En l'exécutant, vous pourrez « rendre quelques services de plus à notre pays, et « vous en aurez quelque profit et quelque agrément « pour vous ». A mon arrivée à Paris, je ne manquai pas de porter la lettre à Mme de Circourt. Je la trouvai étendue sur sa chaise longue, dans ce petit salon de la rue des Saussaies qui était devenu, depuis des années, le rendez-vous de tant de personnages connus, hommes et femmes, de tous les pays. Elle me présenta son mari, le comte Adolphe de Circourt, homme de mérite et d'esprit, d'un savoir prodigieux et d'une rare

(1) Lettre du 7 février 1860.

modestie [1]. À l'exception des dix mois que je passai en Italie par suite de l'interruption de ma mission en France (octobre 1860, août 1861), je ne cessai de la voir jusqu'à sa mort survenue en 1863. Pendant ces années je vis défiler chez les Circourt, soit dans leur salon à Paris, soit dans leur maison de campagne aux *Bruyères* près Bougival, une grande partie de ce qu'on pouvait appeler l'élite de la société contemporaine. Tenant à faire honneur à la recommandation dont j'avais été l'objet, Mme de Circourt reporta sur moi une partie de l'amitié qu'elle avait de longue date

(1) Le comte Adolphe de Circourt avait été mis un instant en évidence par la mission que M. de Lamartine lui avait confiée en 1848 auprès du roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, et qu'il remplit, au milieu de graves difficultés, avec un grand tact et avec sa droiture naturelle. Mais bien plus que par ce rôle momentané, les hommes marquants de sa génération l'avaient connu par son érudition exceptionnelle et par la bonne grâce avec laquelle il la mettait au service de tous ceux qui l'approchaient. Ses écrits imprimés, bien que très nombreux, sont loin de donner la mesure de son esprit et de son savoir. C'est par sa propre correspondance, si elle sera publiée un jour, et par les souvenirs de ses contemporains, qu'on pourra juger de sa valeur comme homme et comme savant. Un de ces contemporains, qui vécut dans son intimité, le colonel Huber-Saladin, consacra à la mémoire du comte Adolphe de Circourt un livre, habilement, peut-être trop habilement écrit, mais intéressant par le matériel historique, biographique et bibliographique qu'il renferme, publié à Paris en 1881 avec le titre : « *Le comte de Circourt, son temps, ses écrits — Mme de Circourt, son salon, ses correspondances* ». Mais ce livre ne fut pas mis en vente. Il partagea la destinée de l'homme qui en est le principal sujet, en restant presque inconnu, en dehors d'un cercle d'amis fort restreint, auxquels il était réservé.

pour le comte de Cavour. Jeune, sans grande expérience, placé tout à coup à la tête d'une mission diplomatique qui était alors pour l'Italie la plus importante et la plus difficile, appelé à me mouvoir au milieu d'une société en grande partie hostile à la cause que je représentais, je n'étais pas sans appréhension sur le succès de mes efforts. La collaboration que j'avais eu la chance de prêter à M. de Cavour, et l'intimité dont il m'avait honoré, avaient été pour moi, il est vrai, la meilleure des préparations pour ce qui avait trait à la partie politique de ma mission. Mais pour les relations mondaines, qui ont pourtant une si grande importance dans la vie diplomatique, j'étais, pour ainsi dire, sans boussole. Ces relations, d'ailleurs, à l'époque dont je parle, étaient devenues extrêmement difficiles en France, par suite de la grande division et de l'hostilité des partis. Le *château*, comme on disait alors, et le monde officiel m'étaient naturellement ouverts; mais il y avait bien des personnes, appartenant aux cercles de l'opposition, qu'il m'était utile et agréable de connaître, et ces personnes ne pouvaient guère être rencontrées par moi que dans un de ces salons, qui réunissaient par le lien de l'esprit et de l'intelligence les hommes et les femmes d'élite de tous les partis. Celui de la rue des Saussaies était du nombre, peut-être le dernier. En m'y admettant, Mme de Circourt employa toute sa bonne grâce et toute la séduction de son esprit pour me faire bienvenir auprès de l'illustre compagnie qui l'entourait.

Elle me légua en mourant les lettres que le comte de Cavour lui avait écrites pendant 25 ans. Malheureusement elles ne sont pas nombreuses. En comptant les

six adressées au comte Adolphe de Circourt, qui font aussi partie du legs, et en y comprenant un billet de deux lignes, la petite collection ne contient que 31 pièces, toutes autographes, tracées en petits caractères ronds et menus, d'une grande netteté et sans rature; mais, détail curieux, cinq seules d'entre elles ont la date complète; dixhuit n'ont pas de date du tout (1). Elles sont rédigées en français, Mme de Circourt, quoique sachant l'italien, n'ayant pas l'habitude de le lire ni de l'écrire. Ce sont ces lettres que je publie ici, trente ans après la mort de celle à qui elles étaient adressées. Mme de Circourt avait l'habitude d'appeler ce petit recueil *son trésor*. C'est en effet une nouvelle richesse que cette publication va ajouter au trésor incomparable des œuvres du plus grand homme d'État de l'Italie moderne.

Les lettres du comte de Cavour se passent aisément de commentaire. Elles parlent haut et clair d'elles-mêmes. Que peut-on ajouter à ces pages? Si la renommée de leur auteur et ses titres à la reconnaissance des Italiens et à l'admiration du monde pouvaient encore être augmentés, ils le seraient par ces écrits. Toutes ses qualités, son activité prodigieuse, sa perspicacité, sa verve, la finesse de son esprit, à la fois

(1) La correspondance du comte de Cavour publiée par M. Chiala contient une lettre a Mme de Circourt, du 26 avril 1849 (vol. I, 413, 2e édit.), qui manque à mon recueil. C'est par erreur que celle qui figure sous le nº XII avec la date de mai 1835, à la page 287 du premier volume de cette correspondance, y est indiquée comme ayant été adressée à Mme de Circourt. Dans le même ouvrage, plusieurs extraits de lettres à Mme de Circourt portent des dates erronées, que l'on trouvera ici rectifiées.

enjoué et positif, qui touche, avec une aisance égale, aux sujets les plus divers, la netteté de sa pensée, sa foi inébranlable dans la liberté, son patriotisme ardent et réfléchi, l'indépendance et la sûreté de ses jugements, trouvent dans ces lettres une confirmation nouvelle et sincere. Je n'ai besoin non plus d'écrire ici, à l'occasion de cette publication, un nouvel essai biographique sur le grand homme d'État italien. Toutes les circonstances de sa vie, tous ses actes politiques, ont été l'objet d'études sérieuses et de nombreux écrits, dont quelques-uns ont eu un succès que le temps a confirmé (1). Bien qu'une partie importante de sa correspondance, celle par exemple qui se réfère à la préparation de la guerre de 1859, n'ait pu être comprise dans le grand recueil compilé et illustré avec un dévouement infatigable par M. Chiala (2), l'œuvre du comte de Cavour, dans son ensemble, est désormais connue et jugée. Sa

(1) Parmi ces écrits il y en a deux, que la situation de leurs auteurs et l'authenticité des sources auxquelles ils ont puisé, rendent particulièrement dignes d'attention. L'un est la belle introduction, dont M. I. Artom, qui partagea avec moi l'honneur de servir de secrétaire au grand ministre, fit précéder l'« *Œuvre parlementaire du comte de Cavour* », publiée par lui et par M. Albert Blanc à Paris, en 1862. L'autre est le livre de M. William de la Rive « *Le comte de Cavour, récits et souvenirs* », publié également à Paris la même année. M. William de la Rive, dont la famille avait des liens de parenté avec le comte de Cavour, avait pu le voir bien souvent et à toute époque chez son père dans la plus étroite familiarité. Il nous a donné de son illustre cousin, dessiné de main de maître, le portrait le plus vivant et le plus fidèle.

(2) *C. Cavour*. Lettere edite ed inedite raccolte ed illustrate da LUIGI CHIALA — Torino, 1884-87.

grande figure est vivante dans la conscience du peuple italien et fixée à jamais par l'histoire. Par contre celle de sa modeste correspondante n'a jamais eu, en dehors du cercle de ses relations personnelles, beaucoup de notoriété, même au moment de ses plus brillants succès. Elle est inconnue à la nouvelle génération. C'est cette figure, à plus d'un titre intéressante, que je me propose de tracer dans les lignes qui suivent. Mais bien plus que par mes paroles, l'aimable femme qui fut l'amie de M. de Cavour pourra être connue par les lettres qu'elle m'écrivit dans ses dernières années et que je publie en appendice. Je ne voudrais pas que le lecteur pût croire qu'un sentiment de vanité à un degré quelconque m'ait poussé à cette dernière publication. Mme de Circourt m'adresse, dans quelques-unes de ces lettres, des éloges que je n'ai jamais cru avoir mérités. Je sais parfaitement qu'ils doivent être attribués en partie à l'amitié qu'elle avait pour M. de Cavour, dont j'ai été le disciple, et en partie à un excès de bienveillance rendue habituelle par son désir d'attirer et de retenir les personnes dont elle aimait à s'entourer. Aussi j'ai gardé ces lettres en portefeuille pendant plus de trente ans, espace suffisant, je suppose, pour démontrer que tout au moins je n'ai pas mis beaucoup d'empressement à tirer vanité de ces écrits. Mais après avoir fait à mes scrupules les concessions nécessaires, j'ai pensé que je n'avais pas le droit de supprimer cette correspondance si intimement liée à celle de M. de Cavour et si pleine de son souvenir.

Anastasie Klustine, née à Moscou en 1808, était fille d'un officier supérieur dans l'armée russe, Simon

Klustine, et de la comtesse Véra Tolstoï. Elle passa ses premières années tantôt à Moscou, tantôt à la campagne de Troitzkoïe dans le gouvernement de Kalouga. Selon l'usage, qu'on ne saurait assez louer, suivi par les familles nobles de Russie, la jeune Anastasie apprit dès l'enfance, d'abord par ses bonnes et gouvernantes, et ensuite par des maîtres, les principales langues modernes. Bien qu'ayant une santé fort délicate, elle fit des progrès si rapides dans ces études, qu'à seize ans elle savait le russe, l'allemand, le français et l'anglais. Elle avait appris, en outre, l'ancienne langue liturgique slavonne, et s'était occupée d'études de morale religieuse, de métaphysique et même de botanique, sans compter la musique. À dix-huit ans elle commença, en compagnie de sa mère, ses voyages, qui prirent une grande partie de sa vie. Pour raffermir sa santé elle alla d'abord à Montpellier, où l'appelaient les soins du docteur Chrétien, et ensuite aux Pyrénées et à Paris. Elle passa deux années entre ces trois stations. A Paris elle connut, pendant l'hiver de 1826-27, le comte Adolphe de Circourt. Elle le rencontra chez une cousine du comte, la marquise de la Tour du Pin Montauban, qui vivait alors avec son père, le vieux maréchal du Houx de Viomesnil, mort en 1827, à 94 ans. Mlle Klustine n'était pas jolie; mais elle avait un visage agréable, de grands beaux yeux expressifs, une élégance innée et beaucoup d'attraits [1]. Aussi remar-

(1) Le dessin mis en tête de ce livre, tiré d'une photographie exécutée dans les dernières années de sa vie et pendant sa longue infirmité, ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce que devait être la figure de Mlle Klustine à 18 ans.

quable par son intelligence et par son instruction que par la noblesse de ses sentiments et la bonté de son âme, elle attirait les hommages des hommes distingués partout où elle se montrait. Le comte Adolphe subit le charme de la jeune moscovite et bientôt une inclination mutuelle décida de leurs destinées. Leur mariage ne fut pourtant célébré que trois ans plus tard, vers la fin de 1830, à Berne. Mlle Klustine avait passé ces trois années avec sa mère à Nice, à Genève et en Italie, en passant de Pise à Rome et de Naples à Venise. À Pise elle apprit l'italien sous la direction du professeur Rosini, qui dédia à son élève son roman « *Luisa Strozzi* ». Elle se lia pendant ce voyage avec Carmignani, Niccolini, Cicognara, Justine Renier Michiel et bien d'autres illustrations italiennes. A Rome M. P. E. Visconti lui dédia son recueil de chants populaires de *Marittima e Campagna*, et l'Académie des Arcades l'admit dans ses rangs avec le nom de *Corinna Boristenide* (1). Plus tard elle ajouta à la liste de ses amis d'Italie les noms du général Filangieri, de Gino Capponi, de Pellegrino Rossi, de Camille de Cavour. Après avoir passé l'année qui suivit son mariage en Suisse, et principalement à Genève, où l'attiraient les relations qu'elle y avait entamées avec la société

(1) Mlle Klustine avait écrit en 1829 un article remarquable sur l'état de la littérature russe, et l'avait laissé imprimer, sous le couvert de l'anonyme, dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, qui eut plus tard, en 1831 et 1832, la bonne fortune d'obtenir d'elle trois autres articles : *Georges Miloslawsky ou les Russes en 1812*, par ZAGOSKINE (1831) — *Relation d'une course à Bénévent et Amalfi* — *Relation de quelques excursions dans le Royaume de Naples* (1832).

lettrée de cette ville, notamment avec Sismondi, le vieux Bonstetten et Pyramus de Candolles, la comtesse de Circourt voulut revoir l'Italie avec son époux et y passa trois hivers, en partageant son séjour entre Pise, Rome, Gênes, Milan, Florence, Naples et Venise. Par sa grandeur passée, par ses malheurs présents, par sa foi indomptable dans un avenir meilleur, par la valeur des hommes qui cultivaient alors les premiers germes de sa régénération, l'Italie de 1830 était bien faite pour éveiller dans l'âme généreuse et enthousiaste de la jeune femme ces sentiments d'admiration et de tendresse douloureuse qu'elle lui garda jusqu'à la mort. Elle y fut appréciée et aimée et y laissa des souvenirs qui ne se sont pas tous effacés par la disparition de ses contemporains.

Après l'Italie, le jeune couple visita la Russie et l'Allemagne. Dans ce dernier pays Mme de Circourt accrut encore le nombre de ses illustres amitiés. Le prince, depuis roi, Jean de Saxe, le commentateur du Dante, et les deux rois de Prusse, Guillaume III et Fréderic Guillaume IV, lui témoignèrent successivement leur attention, et elle put bientôt compter parmi ses intimes Cornélius, Kaulbach, Rauch, Lepsius, Humboldt, l'historien Ranke, Bettina d'Armin, Schelling, Tieck, tout ce que l'Allemagne avait alors de plus éminent dans les sciences, dans les lettres, dans les arts. En Russie elle eut les suffrages du petit cercle de lettrés dont Pouschkine était le chef reconnu, et elle acquit plus tard, hors de Russie, l'amitié fidèle de la plus célèbre de ses compatriotes, Mme Swetchine.

Mais j'ai hâte d'arriver à la première rencontre de Mme de Circourt avec le comte de Cavour. La comtesse

avait connu à Genève la mère et la tante du futur ministre, la marquise de Cavour, née de Sellon, et sa sœur la duchesse de Clermont-Tonnerre, et elle avait rencontré à Plombières, en 1834, le frère aîné du comte Camille, le marquis Gustave de Cavour. C'est à Paris, en 1835, que Mme de Circourt vit pour la première fois le jeune Camille, qui, après avoir donné sa démission d'officier du génie dans l'armée sarde, voyageait alors pour son instruction. « Au premier coup d'œil », me disait elle plus tard, et me répétait bien souvent, « je reconnus dans Cavour l'homme le plus magnanime de son temps ». Elle lui voua dès ce moment une amitié qui ne s'est jamais démentie et qui devint plus tard un dévoûment sans limites. De son côté le comte de Cavour eut pour elle une affection mêlée de respect et de reconnaissance, qui ne cessa qu'avec sa vie. Même dans les moments les plus critiques de sa carrière politique, au milieu de ses plus rudes épreuves, le grand ministre trouvait le temps de lui écrire. Il savait que dans les cercles parisiens les plus hostiles à la cause italienne, il pouvait compter sur la voix courageuse et écoutée de son amie. En parcourant les lettres que M. de Cavour lui adressait, le lecteur jugera par lui-même du dégré de confiance, d'intimité et d'estime, qui unissait ces deux âmes généreuses.

Mme de Circourt avait fini, depuis 1836, par se fixer à Paris pendant l'hiver. En 1841, à l'exemple de son amie Mme Swetchine, et après y avoir longtemps réfléchi, elle avait abandonné le rite orthodoxe et s'était faite catholique. Elle avait accompagné, en 1848, à Berlin le comte Adolphe, pendant sa mission auprès

du roi de Prusse Frédéric Guillaume IV. En cette occasion, comme toujours, elle avait prêté à M. de Circourt le concours de son charme auprès de la cour et de la société de Berlin, celui de son jugement et de ses conseils et même celui de sa plume, car elle fut, pendant toute la durée de la mission, le seul secrétaire de son mari. En 1850 elle s'était fait arranger aux *Bruyères*, près le village de la Celle Saint-Cloud, à peu de distance de Paris, une maisonnette de campagne, qu'elle appelait son ermitage, et qui reçut depuis, aux mois d'été et d'automne, tant d'illustres visites. C'est dans ce *cottage* que le soir du 18 août 1855, en approchant sa tête d'une bougie, elle mit le feu à sa coiffure et à ses cheveux. La brûlure au cou et aux épaules fut tellement grave, que la pauvre comtesse en demeura infirme et à moitié paralysée pour le reste de sa vie. Elle supporta avec une fermeté et une sérénité héroïques des souffrances vraiment indicibles, en les dissimulant à ses amis, et en continuant ses réceptions, soit à Paris, soit aux Bruyères, où elle se faisait transporter à chaque printemps.

Le salon de Mme de Circourt à Paris, dont le *cottage* des Bruyères était devenu, depuis 1852, une succursale d'été, fut dès le commencement l'un des rares endroits où les illustrations de tous les pays aimaient à se rencontrer. Le comte Adolphe, par les traditions de sa famille et par conviction, était légitimiste. On l'a accusé à tort d'être sceptique ou indifférent en politique. Il n'était que tolérant et éclairé. Quant aux opinions politiques de Mme de Circourt, on doit supposer qu'elle avait ses préférences, ou, pour mieux dire, son idéal; mais elle n'en faisait point parade. Elle admettait toutes

les convictions sincères et jugeait les hommes par leur mérite, indépendamment des côteries politiques auxquelles ils pouvaient appartenir. « Son esprit », m'écrivait M. de Circourt après sa mort, « s'élançait « vers tout ce qu'il reconnaissait de grand et de bon, « franchissant les barrières et dédaignant les vulgaires « objections ». Essentiellement bonne et aimable pour tous, fidèle et dévouée à ses amis, toujours disposée à prêcher la concorde aux esprits les plus divisés et les plus rebelles, mettant dans cette œuvre de conciliation tout son cœur, toute son insistance de femme et tout le charme de son esprit, elle réussit à réunir côte à côte et retenir auprès d'elle des hommes et des femmes, que des abîmes séparaient et qui n'avaient entre eux d'autres liens que son amitié. Mgr de Bonnechose et Vitet, De Falloux et Munier, Dreux-Brézé et Mérimée, Ranke et Tocqueville, Cobden et Thiers, Provost Paradol et Drouyn de Lhuys, Mme Swetchine et Mrs Austin, la comtesse de Pimodan et la duchesse Colonna, Lady Holland et Mme de Goyon, Cavour et les marquises du faubourg St-Germain, Eckstein, Cousin, Ticknor, Stanley, Prescott, Senior, De la Rive, Dolgouroukow, Oliphant, Geffcken, Scherer, Parieu, Filangieri, Scialoja, toute une série d'illustres personnages éloignés les uns des autres par la politique, la religion ou les préjugés, venant de tous les pays, professant les croyances et les opinions les plus diverses, trouvaient à côté de la chaise longue de Mme de Circourt une occasion de se rapprocher qu'ils auraient vainement cherchée ailleurs.

La comtesse de Circourt mourut le 9 mars 1863 dans son appartement de la rue des Saussaies, à Paris,

après une courte maladie. Sa mort fut un grand deuil pour ses nombreux amis de tous les pays; elle fut particulièrement ressentie en Italie, où l'on n'ignorait ni ses liens avec M. de Cavour, ni ses sympathies courageusement avouées pour sa cause. Je me rendis l'interprète des sentiments de mon pays en faisant insérer dans la gazette officielle du royaume (1) un article nécrologique contenant des notes biographiques que j'avais demandées au comte de Circourt quelques jours après la mort de sa femme, et que je viens de résumer ici. En France, un critique, qui n'était pas enclin à l'indulgence, Sainte-Beuve, consacra dans le *Constitutionnel*, à Mme de Circourt, une page qui vaut la plus longue des biographies. Je ne puis me défendre d'en citer quelques lignes : « Le salon de Mme de Circourt », écrivait-il, « avait cela de particulier que l'intelli-
« gence y donnait comme droit de cité. Aucune pré-
« vention, aucun préjugé n'arrêtait cette personne, si
« pieuse d'ailleurs et si ferme dans ses croyances, dès
« qu'elle sentait qu'elle avait affaire à un esprit de
« valeur et à un homme de talent. De quelque bord
« politique que l'on vînt, de quelque dogme philoso-
« phique que l'on relevât, on se rencontrait avec amitié
« et sympathie autour de ce fauteuil où l'enchaînaient
« depuis des années de cruelles douleurs, dissimulées
« dans une bonne grâce charmante et avec un art de
« sociabilité inaltérable ».

C'est avec un sentiment de pieuse reconnaissance que je consacre ces pages à la mémoire de la femme in-

(1) *Gazzetta ufficiale del regno d'Italia*, n. du 10 avril 1863.

telligente et bonne, qui fut l'amie du comte de Cavour et lui resta fidèle jusqu'à la mort.

Par cette publication, qui sera accueillie, j'espère, avec faveur, non seulement par mes concitoyens, mais par les esprits élevés de tous les pays, je remplis un devoir qui m'était imposé par la dernière volonté de Mme de Circourt et par le souci du nom de celui qui fut à la fois mon maître et mon ami. Je fus le dernier avec qui M. de Cavour s'entretint avec suite de grandes affaires. Qu'il me soit permis de terminer cette introduction par un souvenir personnel.

Le vendredi 31 mai 1861, troisième jour de sa maladie, le comte de Cavour me fit appeler à son chevet vers 3 heures de l'après-midi et me donna avec beaucoup de lucidité des instructions pour la rédaction d'une note, dont je n'ai pas à indiquer ici l'objet. La conversation durait depuis une demi-heure, lorsque je crus apercevoir un peu d'embarras dans sa diction. Je lui dis qu'il ne devait pas se fatiguer davantage, que je l'avais bien compris et que je lui aurais soumis la minute le lendemain. Il me répondit : « Oui, je me sens « bien las. J'aurais besoin d'un long repos. Mais j'ai « encore deux choses à faire, Venise et Rome. Le reste « c'est vous autres qui le ferez » (1). Je ne pus m'empêcher de sourire et je répliquai: « Monsieur le comte, si « la comparaison, en ce qui nous concerne nous autres, « n'était pas orgueilleuse, nous pourrions nous plaindre « auprès de vous, comme Alexandre auprès de son

(1) Je reproduis textuellement les mots piémontais : « *I l'ai ancora doi côse da fè, Venessia e Roma. 'L rest a 'l lo faran peui lor* ».

« père, en vous reprochant de ne nous laisser plus rien « à faire ». Il sourit à son tour et me tendit la main. En la lui serrant, je sentis qu'il avait la fièvre. Je sortis au moment où la marquise Alfieri entrait. Elle assista, pendant six jours et six nuits, à son sublime délire, et le 6 juin, à 6 heures 45 minutes du matin, elle lui ferma les yeux. Elle dicta, pour le livre ci-dessus cité de M. de la Rive, un récit saisissant de la maladie et de la mort de son oncle bien-aimé. Témoin moi-même des derniers moments du grand Italien, je ne puis, après plus de 32 ans, relire ces pages sans une vive émotion.

Octobre 1893.

C. Nigra.

Le legs des lettres du comte du Cavour me fut annoncé et transmis par les lettres qui suivent du comte Adolphe de Circourt:

« À M. Nigra, à Paris.

« Paris, 25 mars 1863.

« Je sais que personne mieux que vous, personne « autant que vous peut-être, n'a compris l'étendue et « la nature de ma perte. Je m'empresse de répondre « à votre appel (1). Ce n'est pas renouveler ma dou- « leur que m'occuper de ce qui en concerne l'objet. « Je ne puis en détourner un seul instant ma pensée, « et cette pensée me dévore quand je ne trouve aucun « moyen de l'occuper.

« Farò come colui che piange e dice » (2).

« Je vous enverrai un peu plus tard le legs précieux « de ma femme. Ces lettres de M. de Cavour lui étaient

(1) Cette lettre accompagnait les notices sur la vie de Mme de Circourt que j'avais demandées au comte Adolphe, et qui ont été reproduites dans l'article nécrologique inséré dans la gazette officielle d'Italie du 10 avril 1863.

(2) Dante, *Inf.*, v, 126.

« si chères qu'elle ne les appelait jamais autrement « que « mon trésor ». Celles du comte Cicognara ont de « la valeur sous le point de vue littéraire, et en avaient « beaucoup pour nous comme souvenir d'un des hommes « les plus aimables du temps passé,

« quando mi ricordo
« Del tempo andato e 'ndietro mi rivolgo » (1).

« Je parle de tout cela au passé, car il me semble « avoir fait mes propres funérailles.

« Agréez les hommages de mon sincère dévouement.

« A. DE CIRCOURT. »

« Paris, 4 mai 1863.

« J'ai retrouvé, rassemblées et mises en ordre, les « lettres du comte de Cavour à ma femme et à moi-« même. J'ai eu l'honneur de vous écrire que cette « petite collection vous est léguée. Avant de quitter « Paris pour une excursion de quelques semaines, « rendue nécessaire par l'état de ma santé, je m'acquitte « de ce triste et pieux devoir. Des Bruyères, où elle « est conservée, je vous adresserai la correspondance « du comte Cicognara.

« Je n'éprouve, en me séparant de ces lettres, aux-« quelles ma femme attachait tant de prix, qu'un sen-« timent de reconnaissance pour l'hospitalité vraiment « digne d'elles, qu'elles vont trouver dans votre porte-

---

(1) PETRARCA, Canz. *Spirto gentil.*

« feuille. Cette grande mémoire n'a pas laissé d'héri-
« tier plus affectueux, plus zélé et plus capable de réa-
« liser les pensées dont une mort si prématurée a
« renvoyé l'exécution à l'avenir.

« Agréez, je vous prie, la nouvelle et sincère expres-
« sion de ma haute considération et de mon dévoue-
« ment.

« A. DE CIRCOURT ».

LETTRES DU COMTE DE CAVOUR

À LA

COMTESSE DE CIRCOURT

1836-60

A Mme la comtesse DE CIRCOURT

Paris.

(Turin, 1836).

Madame,

Je suis fâché qu'un excès de délicatesse vous ait causé quelques instants d'embarras. Si vous aviez réfléchi à la cause de vos scrupules, vous seriez convaincue que vous ne deviez de reconnaissance à personne; que bien au contraire vous nous aviez rendu à Mr. de Casanova (1) et à moi un véritable service en nous fournissant une occasion plus spéciale de nous occuper de vous à Londres. Dans ce pays *étranger* il nous était bien

(1) Le comte Alexandre Avogadro de Casanova, de Vercell en Piémont, fut un des plus brillants officiers de l'armée sarde et ensuite de l'armée italienne. Il prit part à la guerre de Crimée et à toutes le campagnes d'Italie, devint lieutenant-général et commandant de corps d'armée, fut député et sénateur, et mourut en 1886.

agréable d'avoir quelque chose à faire qui nous reportât dans les lieux si regrettés que nous venions de quitter. Nous aurions voulu avoir chaque jour une nouvelle commission pour vous; nous aurions moins senti l'éloignement de la rue des Saussaies qui n'a pas d'analogues à Londres.

Pendant mon séjour en Angleterre j'ai voulu bien des fois vous écrire; la crainte de vous fatiguer m'en a toujours empêché. Je vous savais malade et faible; si j'avais cru pouvoir vous égayer ou vous distraire, je vous aurais écrit des volumes; mais comment être gai ou amusant lorsque l'on vit au milieu des brouillards et de la fumée; et lorsqu'on est écrasé sous le poids d'une atmosphère intellectuelle lourde et pesante? On peut discuter en Angleterre; causer jamais. Comment aurais-je osé discuter, disserter avec une malade? J'ai mieux aimé me priver du plaisir de m'entretenir avec vous, que de courir la chance de vous ennuyer. Lorsque l'on souffre on est plus sensible à l'ennui; j'ai craint d'ajouter à vos souffrances.

Ce n'est pas que l'Angleterre ne soit un pays d'immenses ressources intellectuelles. Autant, si ce n'est plus que partout ailleurs, on y trouve des hommes spéciaux et profonds. Nulle part certaines branches des sciences morales ne sont mieux cultivées. Mais ce qu'on y chercherait vainement,

c'est cette admirable union de la science et de l'esprit, de la profondeur et de l'amabilité, du fonds et de la forme qui fait le charme de certains salons Parisiens: charme qu'on regrette toute sa vie lorsqu'on les a une fois goûtés, et que l'on ne retrouve plus jamais lorsqu'on s'est éloigné de cet oasis intellectuel, dont vous êtes un des principaux ornements.

On acquiert des connaissances à Londres, l'esprit se mûrit, les idées y deviennent moins vagues et plus applicables; on y gagne peut-être un esprit pratique, excessivement précieux pour la conduite de la vie et des affaires; mais on y perd cette mobilité d'esprit, cette agréable finesse, qui font d'un salon parisien le seul endroit au monde où l'intelligence s'exerce sans se fatiguer. Il est impossible d'entretenir une correspondance de Londres à Paris; c'est comme si l'on voulait courir avec des sabots de plomb.

Si j'avais pu repasser par Paris et m'arrêter un mois dans cette ville, juste assez de temps pour vous soigner pendant votre convalescence, je vous aurais demandé la permission de vous raconter mes *impressions d'Angleterre;* grâce à l'atmosphère qu'on respire chez vous, mes récits ne se seraient peut-être pas trop ressentis des brumes de la Tamise. Je n'ose vous les écrire, car sous

certains rapports l'air du Piémont est plus lourd que celui de Londres. Le ciel y est pur, mais l'horizon moral est tellement obscurci par les nuages qu'y développe un système éminemment *compressif*, que l'esprit y a encore moins d'élasticité qu'en Angleterre. Aussi au lieu de penser à m'occuper de tout ce qui intéresse le cercle brillant dont vous êtes le centre, je suis décidé à reprendre ma carrière agricole ; ce qui certes ne contribuera pas à me faire regagner ce que j'ai perdu depuis mon départ de Paris.

Je vous fais cet aveu, madame, afin que vous ne vous fassiez aucune illusion sur le nouveau correspondant que vous vous êtes donné. J'ai trop de conscience pour ne pas vous avertir, qu'en vous engageant dans une correspondance épistolaire avec moi, vous faites un exécrable marché. Il faut que vous vous sentiez une bien forte dose de générosité et de dévouement, pour consentir à échanger les pensées qui éclosent chez vous sous la plus haute température intellectuelle de l'Europe, avec celles d'une personne qui va faire des bœufs et des moutons ses principales occupations. Si après cette humble confession vous persistez dans vos aimables dispositions à mon égard, je ne puis que m'engager à parfaire le déficit d'intérêt que laissera ma correspondance, par une

reconnaissance et un dévouement d'une vigueur rustique.

Je suis arrivé il y a deux jours. Hier j'ai pu voir Rorà (1) et sa femme (2). Vous aurez su leurs chagrins ; la maladie de leur fille et sa triste convalescence (3). Madame de Rorà n'a pu supporter un si triste spectacle, elle est tombée malade; sans avoir été en danger elle a prodigieusement souffert. Grâce à Dieu, elle est mieux. Sa fille est à la campagne ; elle va l'y rejoindre. Plaise au ciel que les distractions de la vie champêtre et le calme dont elle jouira à Campion (4), rétablisse l'ordre dans ses idées. Il serait trop cruel de voir la personne la plus raisonnable, la plus douce et la plus vertueuse, tomber dans un état complet d'extravagance.

Mon frère me charge de le rappeler à votre souvenir ; quoique nous n'ayons passé que quelques instants ensemble, nous avons déjà bien parlé de vous et des souvenirs que nous avons emportés de chez vous. Il voulait publier un ouvrage auquel il a travaillé pendant trois ans ; mais la

(1) Le marquis Maurice Luserna de Rorà, qui fut sénateur et syndic de Turin, mort en 1854.

(2) Adèle Oreglia de Farigliano.

(3) Constance Luserna de Rorà, comtesse Costa de Carrù.

(4) Campiglione, village de l'arrondissement de Pignerol.

censure ne le trouve pas assez catholique !!!.... Cela vous prouve combien est sincère le neo-enthousiasme du parti prêtre pour la liberté de la parole et le progrès de l'enseignement.

Je vous adresse cette lettre à Paris. J'espère qu'elle ne vous y trouvera plus, car ce sera une preuve que vous êtes déjà assez bien pour aller chercher des forces au bord de la mer, où vous vous rétablirez complètement.

Veuillez faire mes compliments à M. de Circourt et recevoir l'assurance du plus respectueux dévouement.

C. DE CAVOUR.

II.

(Turin, 1838).

J'ai été tout heureux, Madame, d'apprendre par mon cousin Rorà, que vous étiez assez bonne pour me garder un petit souvenir d'amitié. J'osais à peine m'en flatter, car s'il n'est guère possible de quitter Paris sans emporter de nombreux souvenirs, il n'y a rien de plus rare que d'y en laisser. Cette ville, si pleine d'événements nouveaux et d'intérêts sans cesse renouvelés, est la terre classique de l'oubli ; mais votre salon, Madame, est

un heureux oasis qui à cet égard comme à beaucoup d'autres ne ressemble à rien de ce qui l'entoure ; vous savez y maintenir les droits des sentiments lointains, et les personnes qui ont été assez heureuses pour y obtenir un bienveillant accueil ne courent point le risque d'y être oubliés. Mais aussi, c'est ce salon, et celle qui en fait tout le charme, qu'on regrette le plus lorsque l'on quitte Paris. Vous devez être accoutumée à inspirer de semblables regrets, mais j'ose vous assurer, Madame, qu'il n'y en a jamais eu de plus vrais et de plus sincères que les miens.

On m'écrit que cet hiver a été beaucoup moins brillant que l'hiver dernier. La société a éprouvé des pertes cruelles qui ont dû diminuer le nombre des fêtes et l'entrain qu'on y apportait. Vos habitués y auront gagné, car vous aurez eu plus de tems à leur donner. Ne pensez vous pas, Madame, à changer encore une fois les plaisirs bruyants de Paris contre les jouissances plus paisibles d'un hiver d'Italie ? Ce serait un bien grand bonheur pour Rorà et pour moi, car Turin serait sur votre route, et il n'y aurait plus les Alpes entre vous et nous. Vous aimez trop les arts et le beau idéal pour renoncer pendant trop longtemps à visiter leur patrie. J'espère que ce sentiment vous y ramènera bientôt et qu'un de

ces hivers, le prochain peut-être, nous retrouverons à Rome ou à Naples ce salon que nous envions tant à Paris. Vous devriez bien alors emmener avec vous votre gracieuse cousine, Madame de Menthon, qui ne connait qu'un petit bout de l'Italie (1). Elle aussi est faite pour apprécier le pays des arts et des grands souvenirs, et je suis persuadé qu'elle aurait autant de plaisir et même de succès dans les cabinets des artistes, qu'elle en a obtenus dans les salons de Paris. Que fait-elle cet hiver ? Cache-t-elle au fond de la province son esprit et sa grâce qui la faisaient briller au milieu de la société parisienne ?

J'oserai vous rappeler, Madame, que vous aviez obtenu la promesse du général Rogniat (2) d'avoir la suite du mémorial de l'officier du génie. Seriez vous assez bonne pour la lui rappeler et lui demander en même temps, si ce n'est pas indiscret, les cahiers qu'on a rédigés pour servir à la formation des devis des entreprises données par le génie militaire ?

Vous voyez, Madame, combien un souvenir m'a

---

(1) Caroline-Pauline-*Arthémine* de Klinglin, née en 1822, mariée en 1841 au comte Alexandre de Menthon, morte en 1871.

(2) Le vicomte Joseph de Rogniat, général du génie, membre de la chambre des pairs, l'ami et le compagnon d'armes du maréchal Soult, mort en 1840.

rendu hardi, puisque je me permets de réclamer de vous un service ennuyeux. J'ai peut-être tort d'être aussi indiscret. Mais quand même cela serait, soyez assez bonne pour ne pas m'en punir en me privant dorénavant des preuves d'intérêt que vous m'avez fait donner par Rorà, et auxquelles vous savez que j'attache un prix inestimable.

Veuillez présenter mes compliments à M. de Circourt, et agréez l'assurance de mon respectueux dévouement.

C. DE CAVOUR.

III.

(Turin) 27 Mai 1841.

Madame,

Je prends la liberté de me rappeler à votre souvenir au moyen d'un livre de haute métaphysique, en vous faisant hommage, au nom de mon frère, d'un ouvrage qu'il vient de publier sur cette grave matière (1).

Si l'intimité dans laquelle j'ai eu le bonheur d'être admis ne m'avait pas révélé tout ce que le plus aimable vernis recouvre dans votre esprit

(1) *Fragments philosophiques*. Par le marquis GUSTAVE DE CAVOUR. Turin, 1841.

de profond et de solide, je n'aurais pas osé vous adresser un livre où les questions les plus ardues de la philosophie sont traitées d'une manière purement scientifique. L'opinion élevée que vous m'avez fait concevoir de votre intelligence me fait espérer, Madame, que le travail de mon frère, destiné presque exclusivement à ne trouver de lecteurs que dans les cabinets poudreux des savants, recevra dans votre salon élégant un accueil bienveillant.

Ayant parlé plusieures fois à mon frère de l'indulgente bonté avec laquelle j'avais été traité par votre savant ami, M. le baron d'Eckstein, il m'a chargé de lui faire hommage d'une copie de son ouvrage (1). Seriez vous assez bonne, Madame, pour m'aider à remplir cette commission qui m'est bien agréable puisqu'elle me fournit l'occasion de me rappeler au précieux souvenir d'une personne aussi distinguée par la hauteur de son intelligence, que par l'amabilité de son esprit?

Dans son ouvrage, mon frère a été amené à examiner les doctrines de l'école éclectique et par

(1) Le baron Ferdinand Frédéric d'Eckstein, né en 1790, mort en 1861. Élevé dans la religion protestante, il s'était fait catholique et s'était établi à Paris. Lamartine, dans son cours de littérature (I, 14), parle de lui dans ces termes: « Philosophe, poète, publiciste, orientaliste, un brahme d'occident, méconnu des siens, vivant dans un siècle, présent dans un autre ».

suite à parler d'un de ses plus illustres adeptes, votre ami, M. Jouffroy, pour la science duquel il professe la plus haute estime. Cependant comme il part d'un principe, si non supérieur, au moins différent de celui qui sert de fondement à sa philosophie, il a dû combattre quelques unes des conséquences de sa doctrine. S'il avait osé, il lui aurait envoyé son ouvrage en le priant de lui dire franchement son avis sur la valeur des objections qu'il oppose à ses théories. Mais il eut été téméraire, et peut-être inconvenant pour un novice dans l'art d'écrire, de provoquer une polémique directe avec un athlète aussi redoutable. Cependant comme il est fort désireux de connaître le jugement que portera M. Jouffroy de son livre, je vous prie, au risque de commettre une indiscrétion, de lui prêter l'exemplaire que j'ai l'honneur de vous envoyer, en lui demandant un avis motivé. Si cet avis était de nature à être rendu public, mon frère serait fier de voir son ouvrage jugé devant le tribunal de l'opinion publique par un homme comme M. Jouffroy. Mais ce serait trop demander de votre complaisance; aussi c'est plutôt un vœu que je forme, qu'une prière que je vous adresse.

Votre ami, M. de Rorà, est bien; le séjour de Nice lui a valu plusieurs mois de santé que la goutte n'a pas troublés un instant. Sa fille, que vous

avez vue a Paris, a quitté Turin pour aller s'établir à Bologne où, dit-on, elle est fort heureuse.

Irez-vous, Madame, cet été en Franche-Comté? Si cela était, j'aurais l'espoir de vous voir en me rendant à Épinal, où des affaires m'appellent. Car j'espère bien que vous me permetteriez d'aller vous demander l'hospitalité en passant.

Soyez assez bonne pour me rappeler au souvenir de M. de Circourt, et pour croire à mon respectueux dévouement.

C. DE CAVOUR.

IV.

24 décembre (1841).

Madame,

Serait-ce trop présumer des droits que vos bontés me donnent et des privilèges de l'approche du jour de l'an, que de vous offrir une de ces plumes de nouvelle invention, encore à l'état de primeur, qu'on assure ne s'user jamais? Si en effet cette plume a le mérite qu'on lui attribue, veuillez penser de loin en loin, lorsque vous vous en servirez, qu'elle est destinée à durer moins longtemps que les sentiments de respect, de devouement, et j'ose dire d'amitié de celui qui vous prie d'en agréer l'hommage.

C. DE CAVOUR.

V.

(Turin, 1843).

Madame,

J'ai pris la liberté de vous faire adresser par mon cousin M. de la Rive un article sur l'ouvrage posthume de M. de Châteauvieux que j'ai inséré dans la *Bibliothèque universelle* de Genève [1]. Le sujet que j'ai traité ne saurait vous offrir aucun intérêt ; j'espère néanmoins que vous recevrez avec bonté l'hommage de mon petit écrit en faveur de l'aimable et spirituel auteur dont j'ai taché de reppeler les qualités distinguées autant comme homme du monde, que comme écrivain didactique.

Par la nature de ce que j'écris vous devez penser, Madame, que depuis mon retour en Piémont mes principaux soins ont été consacrés aux études et aux travaux agricoles. Ce sont les seuls en effet auxquels on puisse s'adonner en toute sûreté dans ce pays où l'on jouit dans toute sa plénitude de cette liberté intellectuelle dont le

(1) Le livre de Fréd. Lullin de Chateauvieux, publié après sa mort, a pour titre : « *Voyages agronomiques en France* ». L'article du comte de Cavour fut inséré dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, avec la date de Santena 11 septembre 1843.

clergé voudrait doter la France. Lorsqu'on veut vivre en paix en Piémont il faut s'occuper de champs et de prés. Et il faut bien aimer la paix lorsqu'on vit au sein d'une nombreuse famille décidément opposée aux luttes des opinions et des idées. Cette nécessité dont je subis la continuelle influence me fait souvent regretter ce mouvement, cette liberté, dont jusqu'à présent on jouit encore sur les bords de la Seine malgré les efforts évangéliques de Monseigneur de Chartres (1) et du Cardinal de Bonald. Mes regrets deviennent plus vifs à mesure que je vois approcher l'époque de l'année où chacun reprenant à Paris ses habitudes, les privilégiés de la rue des Saussaies sont sûrs de retrouver dans l'intimité *des quatre heures* tout ce qui satisfait le cœur et charme l'esprit. Malgré les privations dont je sens toute l'amertume je ne puis songer à Paris pour cette année. La santé de ma mère et celle de ma tante Mme de Tonnerre, affaiblies sans être menacées, me retiennent auprès d'elles. Je viens donc, Madame, vous dire un nouvel adieu, plus triste que celui que je vous adressai ce printemps, car l'espérance de vous revoir s'est maintenant plus éloignée qu'alors. C'est un adieu d'un an au moins et peut-être davantage.

---

(1) Msgr. Clausel de Montals.

Pendant ce long éloignement du foyer des lumières, il est bien probable que mon esprit se rouillera tout à fait, surtout si je continue à faire de l'agriculture mon occupation exclusive ; mais j'ose vous assurer que mes sentiments, loin de s'affaiblir, prendront une nouvelle vigueur. C'est pourquoi je vous supplie, quoiqu'il m'arrive intellectuellement parlant, de me conserver une petite part dans vos affections. Soyez assez bonne pour vous souvenir quelquefois, au milieu des intérêts toujours renouvelés de la vie parisienne, d'un de vos amis les plus dévoués.

Si le cercle de l'année dernière s'est déjà reformé autour de vous, je vous prie de me rappeler au souvenir de ceux qui ne m'ont pas tout à fait oublié et en particulier à celui de M. de Bellevèze (1). Malgré la divergence de nos opinions sur plus d'un point essentiel, j'ose compter sur un peu de bienveillance de sa part ; car de mon côté je vous avoue que c'est un des hommes dont la conversation a le plus de charme pour moi, et je serais heureux de pouvoir en jouir quelquefois, dussé-je l'entendre dans son zèle antiuniversitaire mettre la prose de l'abbé Desgenettes au dessus de celle de M. Cousin, et l'esprit de Mon-

(1) M. de Belvèze, légitimiste, était, en 1843, député de l'Aude.

seigneur de Châlons (1) au dessus de celui de M. Villemain.

Pourriez-vous, Madame, me dire ce que devient la princesse Belgiojoso depuis que le Pape a lancé l'anathème sur ses travaux ecclésiastiques ? (2). Se soumet-elle ? Ce serait là un beau triomphe pour le pouvoir romain. Je doute cependant qu'elle plie tout à fait. L'avenir nous fera probablement connaître une nouvelle transformation de son esprit. Je pense que la duchesse de Rosan (3) aura repris ses quartiers d'hiver. Si ce n'était la crainte d'être indiscret, je vous prierais de lui présenter mes hommages.

Pouvez-vous me donner des nouvelles du pauvre prince Doulgowrouki ? (4) Depuis qu'il est retombé entre les pattes du terrible autocrate, je ne puis me rappeler que de son esprit, sans plus songer à ce qu'il y avait de malice dans son caractère.

---

(1) Msgr. de Prissy.

(2) Christine Trivulzio princesse de Belgiojoso, née en 1808, morte en 1871, avait publié à Paris, en 1843, un ouvrage en 4 volumes, avec le titre, peu justifié : *Essai sur la formation du dogme catholique.*

(3) Claire de Durfort de Duras, fille du dernier duc de Duras, mariée en 1819 à Henri de Chastellux duc de Rauzan.

(4) Le prince Pierre Wladimirowitch Dolgoroukow (1816-1868), auteur des *Mémoires* sur la Russie (Genève 1867). V. la lettre de Mme de Circourt au comte de Cavour du 8 septembre 1859. (Chiala, *Lettere di Cavour*, vi, 438).

Le Czar ne doit pas être dans une veine d'indulgence envers les étrangers qui écrivent sur la Russie, et les Russes qui publient hors de chez eux leurs opinions sur leur pays. L'ouvrage de M. de Custine ([1]) doit avoir fait une blessure profonde à son amour propre ; il faudra bien des larmes et des souffrances avant que son irritation contre les gens de lettres se calme.

J'arrive au bout de mon papier sans vous avoir parlé de votre santé. C'est cependant ce qui m'intéresse le plus. De toutes les nouvelles que vous pouvez me donner, la plus agréable pour moi serait d'apprendre que le doux climat de l'île de Wight, et le repos que vous y avez goûté ont tout à fait remis vos nerfs, si fatigués lorsque je vous ai quittée. Veuillez ménager les forces que vous devez avoir acquises. Privez quelquefois vos amis du plaisir de vous voir dans le grand monde, afin de vous conserver les moyens de ne pas soumettre à de dures privations ceux qui vous cherchent surtout dans l'intimité. Rappelez-moi de grâce au bon souvenir de M. de Circourt, et croyez à mon dévouement aussi respectueux qu'amical.

C. DE CAVOUR.

---

(1) *La Russie en 1839*, par le marquis de Custine. Paris, 1843.

VI. [1]

(Paris, 1843).

Madame,

Je suis heureux que le duc de Broglie, en prévenant la demande que je comptais lui adresser à votre intention, m'ait mis en état de vous faire hommage d'une copie de son rapport sur l'état des colonies françaises et l'abolition de l'esclavage [2].

J'ose vous recommander vivement la lecture de ce volumineux rapport, non seulement parceque je crois que votre intelligence élevée sera intéressée par l'immense quantité de faits et pensées profondes qu'il contient, mais surtout parceque j'espère que votre cœur généreux éprouvera, en le lisant, une véritable sympathie pour l'illustre

---

(1) Cette lettre, traduite en allemand, a été publiée par M. F. H. Geffcken dans ses « *Politische Federzeichnungen* », pag. 365. (Berlin, 1888).

(2) Le rapport sur les colonies et l'esclavage avait été fait au nom d'une commission présidée par le duc de Broglie. Il est anonyme et occupe les premières 360 pages du volume intitulé : *Ministère de la marine et des colonies. Commission instituée par décision royale du 26 mai 1840 pour l'examen des questions relatives à l'esclavage et à la constitution politique des colonies. Rapport fait au Ministre secrétaire d'État de la marine et des colonies.* Paris, mars 1843.

homme d'État, qui s'élevant au dessus des misérables préoccupations de la popularité et de l'ambition politique, sans se laisser décourager par les temps d'arrêts et les nombreux mécomptes que la civilisation éprouve dans sa marche ascendante, continue à travailler avec autant de fermeté que de prudence à répandre dans l'univers entier, sans acception de latitudes ni de races, les grands principes d'égalité et de perfectibilité.

Je voudrais pouvoir vous faire partager mes sentiments pour le duc de Broglie, afin que, lorsqu'un nouvel exemple de la honteuse versatilité de nos hommes politiques viendra vous affliger, vous puissiez, en pensant à son inébranlable constance dans la voie du progrès, effacer de votre esprit les traces délétères de ces tristes variations.

Je vous prie de me pardonner mon ton déclamatoire et provincial et de ne pas trop vous moquer de moi, en réfléchissant au désaccord qui règne entre ma lettre et mes préceptes. Il est vrai que midi n'est pas encore sonné et que pour moi vous êtes autre chose que la plus aimable des femmes du monde.

C. DE CAVOUR.

VII.

(Turin, 1er Janvier 1844).

C'est en me rapprochant de vous par la pensée, Madame, que je veux commencer cette nouvelle année; non que je me croie en devoir de vous faire subir les phrases banales qui dans cette circonstance servent aux gens du monde à effectuer l'échange des sentiments les plus faux et des vœux les moins sincères. Ces phrases sont un *papier-monnaie* plus déprécié qu'aucun de ceux dont M. Michel Chevalier a dû traiter dans ses leçons sur le crédit, elles ne sauraient avoir aucun *cours* réel pour des personnes qui croient encore aux attachements vrais et aux amitiés durables. Si je choisis ce jour pour vous écrire c'est que pour bien débuter dans la nouvelle période que nous allons entreprendre, je ne saurais mieux faire que d'évoquer les souvenirs les plus agréables du passé et d'en faire la base de rêves et d'espérances pour l'avenir. Ces espérances quand se réaliseront-elles ? Quand est-ce qu'il me sera donné de reprendre ces habitudes d'intimité que vous savez rendre si attachantes, si précieuses ? Je l'ignore tout à fait. Je ne puis guère dans ce

moment former des plans, ni faire des projets qui s'étendent dans le lointain. Tant de liens me retiennent en Piémont, tant de causes s'opposent à ce que je m'absente, qu'en vérité je ne prévois pas l'époque où je pourrai retourner à Paris. Je crains bien d'avoir à invoquer bien longtemps vos indulgents souvenirs avant d'aller vous demander moi même la continuation du sentiment bienveillant que vous m'avez accordé. C'est triste à penser, et ce le serait bien plus encore si je ne savais qu'on peut compter sur la mémoire de votre cœur ainsi que sur les charmes de votre amitié.

Vous aurez, je pense, cet hiver la visite de mon ami Casanova. Après avoir passé six mois à la campagne à faire de l'agriculture théorico-pratique, il veut aller se retremper dans les salons de Paris. Je crois qu'il aurait le secret désir d'y trouver une compagne qui lui convînt. Vous pourriez l'aider bien puissamment dans cette recherche. Il n'a pas de prétentions de fortune exagérées; une dot ordinaire, 2 ou 3 cent mille francs lui suffiraient; ce à quoi il tiendrait beaucoup c'est au caractère, c'est à l'intelligence de celle avec laquelle il devrait passer sa vie. Mon ami est un de ces cœurs rares, qui pêchent par excès de délicatesse; qui demandent beaucoup parcequ'ils peuvent donner infiniment. Comme tous

les hommes généreux de l'Italie, il est sincèrement libéral ; une femme par trop faubourg ne lui irait pas. Je crois de même qu'une jeune personne dissipée, folle des plaisirs et de la mode, lui conviendrait peu, car ses goûts sont sérieux et ses habitudes le portent à préférer les douceurs de l'intimité aux jouissances du grand monde. À la personne à laquelle il s'adresserait, il peut offrir quarante mille livres de rente en belles et bonnes terres ; la certitude d'hériter d'à peu près autant de deux oncles, qui à la vérité ne sont pas âgés ; un des grands noms d'Italie ; une jolie figure, et surtout, et mieux que tout, un caractère élevé, noble, généreux, et un esprit dans lequel les qualités de l'ancienne noblesse se concilient avec les lumières des temps modernes. Si un homme comme cela ne rendait pas heureuse une femme qui serait digne de lui, il faudrait en conclure que le mariage est une institution aussi détestable que George Sand le prétend (1).

À propos de George Sand, qu'avez-vous dit de la honteuse association que M. de Lamartine a formée avec lui ? Comment le chantre d'Elvire pourra-t-il accorder sa lyre avec la voix de Lélia la Bacchante ? Je n'avais que trop raison l'année der-

(1) Le comte Alexandre de Casanova mourut célibataire.

nière, lorsque un secret pressentiment m'éloignait de cet homme jadis aussi grand par son caractère que par son talent.

Je ne sais si mes propres impressions me font illusion, mais je n'ai pas pu m'empêcher de penser que la comédie qui vient de se jouer dans Belgrave-square, vous aura affligée ([1]). Je ne sais ce que les partisans de la branche aînée espéraient de ces vaines démonstrations, j'ignore l'effet qu'elles ont produit en France; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'à l'étranger il n'est pas un seul homme de bon sens, quel[le] que soit d'ailleurs sa nuance, qui ne les ait énergiquement blâmées. Je regrette les conséquences qu'elles doivent avoir sur la société de Paris. Mais je ne doute pas que votre cercle privilégié ne soit à l'abri des déchirements, des petites haines sociales, transformées en passions politiques. J'ai vu avec plaisir que presqu'aucun de vos fidèles n'avait fait le pélerinage de Londres. Heureux ceux qui, vivant près de vous, subissent l'influence de votre haute raison et de vos lumières bienfaisantes.

Mon frère se joint à moi dans l'expression des

(1) Au mois de novembre 1843, le comte de Chambord se rendit de Froshdorf à Londres pour s'y rencontrer avec ses partisans. Plus de 300 légitimistes français prirent part à la réunion de Belgrave-square.

mêmes sentiments de dévouement et de respect; accueillez[-les] avec bonté et croyez à mon inaltérable attachement.

C. DE C.

VIII.

Turin, 15 février 1844.

Je n'ai pas voulu répondre, Madame, à votre dernière lettre avant d'avoir lu la brochure du père Ravignan, que vous aviez signalée avec raison comme un grand évènement (1). J'ai admiré, comme vous, cet éloquent plaidoyer, cette courageuse justification d'un corps qui compte tant d'ennemis puissants et déterminés. Sa lecture m'a convaincu que l'ordre des Jésuites pouvait se vanter de posséder de grands talents et de grandes vertus; que sa règle de fer, si elle étouffait les natures médiocres, redoublait l'énergie des âmes fortes. Mais à cela près, le livre de M. de Ravignan n'a fait que raffermir l'opinion que tous les hommes éclairés, tous les véritables amis de leur pays, portent en Italie sur l'ordre des Jésuites. J'y ai vu exposé[es], avec plus de puissance que partout

(1) *De l'existence et de l'institut des Jésuites.* Par le R. P. DE RAVIGNAN. Paris 1844.

ailleurs, les ressources immenses que la compagnie de Jésus dispose pour les luttes religieuses. Ces ressources sont mises, dit le père Ravignan, au service seul de la religion. C'est peut-être vrai, si l'on ne considère que le but médiat, la cause finale des efforts de l'ordre. Mais il est hors de doute, et notre pays en est un triste exemple, que les Jésuites, pour arriver à la domination spirituelle et religieuse, recherchent d'abord avec ardeur la domination temporelle et politique. Je ne soupçonne pas la bonne foi de l'éloquent prédicateur. Mais quand il parle du désintéressement de son ordre, de son amour pour le progrès, pour la civilisation, pour les sciences, pour la liberté même, je n'ai qu'à jeter les yeux autour de moi, pour reconnaître la vanité de ses paroles. Je voudrais, Madame, pouvoir vous faire pénétrer un instant dans un des collèges que les Jésuites dirigent dans notre pays, vous faire entrevoir leur méthodes et leurs résultats; ce simple examen suffirait certainement pour détruire dans votre esprit l'effet magique des plaidoyers de l'ancien avocat général. Ils font mieux en France, en Suisse, que chez nous. Mais pourquoi? Parceque dans ces pays, qui ne sont pas sous le joug, ils ont des précautions à prendre, des ménagements à garder envers les gouvernements et les peuples. Tout puis-

sants chez nous, ils peuvent donner un libre cours à leurs tendances, laisser se développer l'esprit de l'ordre. Si l'on veut reconnaître la nature intime de l'ordre, ce n'est pas là où ils luttent, où leur position est précaire, qu'il faut les étudier. On ne l'appréciera pleinement que là où, ne rencontrant nul obstacle, ils appliquent leurs règles d'une manière logique et conséquente. Ils n'ont rien appris, rien oublié; leur esprit, leurs méthodes sont les mêmes. Malheur au pays, malheur à la classe qui leur confiera l'éducation exclusive de la jeunesse. À moins de circonstances heureuses qui détruisent dans l'homme les leçons de l'enfance, ils feront dans un siècle une race bâtarde et abrutie; des grands d'Espagne, des seigneurs napolitains, c'est-à-dire quelque chose qui tient le milieu entre l'homme et la brute. L'opinion que j'exprime ici est partagée par les membres les plus distingués de notre clergé et par l'immense majorité des catholiques sincères. Avant donc d'admettre les conclusions de M. de Ravignan, de céder à l'entraînement de sa chaleureuse éloquence, daignez réfléchir aux faits actuels, aux résultats positifs, incontestables, de leur résurrection dans les pays qu'ils dominent, et opposer aux pompes du langage la logique sévère des évènements. Au reste, c'est beaucoup de bruit pour peu de chose. Les Jésuites

ne sont pas dangereux en France. Dans un pays de sciences et de lumières ils seront toujours réduits à se modifier, à se transformer; ils n'obtiendront jamais un empire réel, durable, ni dans le monde politique, ni dans celui des intelligences. Je voudrais, dans l'intérêt de l'humanité, qu'on pût traiter avec les Jésuites et leur concéder, dans les pays d'où ils sont encore exclus, trois, quatre fois, dix fois plus de liberté, qu'ils en accorderaient aux peuples qu'ils dominent.

Je vous demande pardon d'avoir si longtemps traité un sujet peu agréable. Si vous passiez six mois chez nous, vous ne seriez plus étonnée de la chaleur, de la vivacité que j'apporte dans cette question.

Je vous dois des compliments de condoléance pour le mauvais succès de la candidature de votre protégé. Vraiment je ne conçois pas qu'on puisse lui préférer M. Vatout. Qu'a fait M. Vatout qui vaille St-Mars? Les dernières poésies, il est vrai, de M. de Vigny n'étaient pas faites pour augmenter sa gloire, ni pour lui faciliter le chemin de l'académie. Si vous avez du crédit sur lui, tâchez de le renvoyer dans le domaine de la presse; il y obtiendra certainement des succès qui lui vaudront des lauriers plus précieux que le fauteuil académique (1).

(1) Alfred de Vigny fut élu membre de l'académie française en 1845.

J'ose vous prier, Madame, de vouloir bien m'indiquer de temps en temps, les ouvrages qui font le plus d'effet dans ce monde parisien au milieu duquel on est toujours présent par la pensée, lors même que des circonstances impérieuses en tiennent éloignés ceux qui ont pénétré dans son intimité.

Rorà a eu un fort accès de goutte ; il est mieux, quoique encore souffrant. Casanova, en deuil de sa sœur, en procès avec ses cousins, ne sait trop quel parti prendre ; il est découragé et indécis. La lettre que vous avez eu la bonté de lui écrire a mis du baume dans son cœur. C'est un acte de charité dont je vous suis aussi pour ma part fort reconnaissant.

Mon frère qui a lu avec plus de fruit que moi l'ouvrage de M. de Ravignan vous remercie de votre bon souvenir et vous prie d'agréer ses hommages.

Veuillez accepter la nouvelle assurance de ma respectueuse et sincère amitié.

C. DE CAVOUR.

IX.

Turin, 23 février 1844.

Je ne veux pas, Madame, reprendre ma thèse sur les Jésuites quoique je sois loin de l'avoir épuisée, car pour notre malheur ils fournissent tous les jours aux bons Italiens de nouvelles raisons pour les regarder comme une des plaies les plus funestes entre celles qui désolent leur pays. Vous avez raison d'admirer M. de Ravignan; je partage ce sentiment, mais il ne fait qu'augmenter mon antipathie pour une institution qui rend stériles, si non dangereux, de si beaux talents, d'aussi grands dévouements.

Je vous remercie du spirituel et intéressant bulletin bibliographique que vous me donnez. J'en tirerai un grand profit, en évitant ce qui vous déplait, et en lisant d'après vos conseils monsieur St-M. Girardin (1) et Miss Prescott (2). Je connaissais déjà l'article sur l'Irlande de la *Revue d'Édimbourg* que vous me signalez. Il est d'un de mes amis, Mr. Senior, l'esprit le plus éclairé

(1) Saint Marc Girardin.
(2) Probablement Miss Henrietta Prescott.

de la Grande Bretagne [1]. C'est l'économiste par excellence d'outre-Manche. M. Chevalier le connaîtra sans doute, quoiqu'il doive peu l'aimer. Car Mr. Senior fait de l'économie en savant, et M. Chevalier en littérateur romantique. Pour mon malheur, j'avais dans mon coin composé aussi un article sur l'Irlande, sans me douter qu'un homme aussi supérieur que Mr. Senior préparait un travail sur ce même sujet dans des vues absolument pareilles aux miennes. Quand je l'ai lu, il était trop tard pour suspendre la publication de mon œuvre, qui s'imprimait déjà dans la revue de mon indulgent cousin [2].

Elle arrive mal à propos, car on peut m'accuser d'avoir copié Senior, ce qui m'affligerait assez ; ne connaissant rien de plus digne de mépris que les hommes médiocres qui veulent se parer des pensées des intelligences supérieures. Quoiqu'il en soit du mérite réel et du mérite d'à-propos de mon article, je prendrai la liberté de vous en offrir une copie. Croyez-vous que j'en puisse déposer une aux pieds de la belle du-

---

(1) L'article de Senior sur l'Irlande parut, sans nom d'auteur, dans l'*Edinburgh Review* de janvier-avril 1844, avec le titre *Ireland.*

(2) La *Bibliothèque universelle* de Genève, dirigée par M. Auguste de la Rive.

chesse? (1) Ses opinions ne sont pas les miennes; ne trouvera-t-elle pas mauvais que je lui présente un ragoût qui sent le *mal pensant?* Si je le fais, ce ne sera que sur votre parole, et après que vous aurez obtenu d'elle la promesse qu'elle ne fera pas attention à l'œuvre, mais à l'hommage que lui rend l'auteur.

Ma tante Mme de Tonnerre a reçu de Paris des nouvelles de la santé de M. Scipion de Brézé qui l'inquiètent beaucoup (2). On lui mande que ses médecins l'envoient en Italie, seul, sans femme, sans parents, sans amis : que même on lui a défendu d'emmener son valet de chambre. Serait-il atteint d'une maladie cérébrale, et pour le guérir croit-on nécessaire de l'envoyer loin de tout ce qui rappelle les souvenirs de sa vie ? Ce serait bien triste de voir détruite, si jeune, une intelligence aussi élevée, et un si beau caractère tombé dans un état qui n'est pas hors d'atteinte de l'action délétère du ridicule. Le parti légitimiste doit être profondément affligé de l'état de M. de Brézé, car il était incontestablement son plus beau produit, le seul homme qui eût su allier d'une

(1) La duchesse de Rauzan.

(2) Le marquis Scipion de Dreux-Brézé était l'un des chefs du parti légitimiste dans la chambre des pairs. Il mourut en novembre 1845.

manière digne et noble le culte des vieux souvenirs et des vieux sentiments du gentilhomme avec les idées progressives des générations nouvelles.

Je ne vous ai pas parlé de la démission de M. de Salvandy, parce que j'aurais été forcé de vous avouer qu'on l'a peu regretté à Turin (1). À tort sans doute, on l'avait jugé sévèrement. Notre société essentiellement aristocratique lui trouvait des manières communes, que des efforts inouis rendaient affectées, sans les améliorer. Je ne partageais pas cet avis, ou du moins, si au fond de l'âme je reconnaissais à l'ex-ambassadeur un certain mélange de vulgarité et d'importance, je n'y faisais pas attention, pour m'occuper uniquement des charmes d'un des esprits les plus distingués de notre époque. Pour réussir chez nous, il faut surtout de la simplicité et une certaine élégance de formes. L'une et l'autre manquaient au diplomate-académicien. Il eût fallu qu'il eût eu le temps de faire briller sous les faces les plus brillantes son esprit remarquable pour que nos dames oubliassent la manière théâtrale avec laquelle il entre dans un

---

(1) Le comte Narcisse de Salvandy, membre de l'académie française, fut ministre de l'instruction publique en France dans le cabinet présidé par le comte Molé (1837) et successivement ambassadeur en Espagne et en Piémont. Il quitta l'ambassade de Turin en février 1844.

salon, et un certain tour de bras qui lui est particulier lorsqu'il salue. Je crains bien que nous n'ayons beaucoup perdu au change. En attendant que l'arrivée de M. de Mortier (1) nous fasse connaitre si nos craintes étaient fondées, nous jouissons d'un jeune lion du jockey, qui représente parfaitement la France auprès des belles dames et des joueurs de whist. Malgré tous les moyens de M. de Salvandy, je doute fort qu'il eût obtenu dans nos salons la moitié du succès que M. de Mareuil doit à sa jolie figure, à ses manières élégantes et à son état de lion apprivoisé (2).

Je fais des vœux bien sincères pour que votre santé s'améliore et vous permette de sortir de la retraite au milieu de laquelle vous vivez. Je désire ardemment vous savoir lancée de nouveau dans le monde, d'abord parce que vos souffrances m'affligent, comme si je les ressentais moi-même, et ensuite un peu par jalousie de vos heureux *fidèles* qui vous entourent d'une manière plus complète et jouissent du bonheur de votre intimité plus plei-

(1) Le comte Mortier succéda en février 1844 au comte de Salvandy dans l'ambassade de France à Turin.

(2) Joseph Durand vicomte de Mareuil, premier secrétaire d'ambassade et ensuite chargé d'affaires intérimaire de France à Turin en février 1844, était fils du comte de Mareuil, membre de la chambre des pairs, sous la monarchie de juillet.

nement qu'il ne m'a été donné de le faire lorsque j'étais à portée de vous voir. Réservez-moi une petite maladie ; et en attendant que je puisse joindre mes soins à ceux de vos élus, tâchez de vous porter à merveille, quand ce ne serait [que] pour ne pas ajouter les tourments de l'inquiétude aux regrets de l'absence qui sont par eux seuls bien assez cruels à supporter.

Croyez, Madame, à mon inaltérable et respectueux attachement.

C. DE CAVOUR.

X.

(Turin, 1844) 15 mars.

J'espère, Madame, que cette lettre vous trouvera tout à fait remise de la fièvre et de ses suites. Je veux me persuader que je n'ai que des félicitations à vous adresser sur le retour à la santé et sur votre réapparition au milieu de ce cercle d'élite, pour qui votre présence est un besoin de tous les jours.

Pendant que vous souffriez, j'étais de mon côté occupé à soigner des malades bien chers, dont la santé nous a donné bien de l'inquiétude. J'ai eu en même temps ma mère et ma grand'mère sé-

rieusement malades. Ma mère s'est assez bien remise ; ma grand'mère est beaucoup mieux, mais son grand âge nous inspire quelques inquiétudes pour les suites d'une maladie qui a duré près de quarante jours.

J'ai prié mon cousin De la Rive (1) de vous adresser trois exemplaires de mon article. Vous voudrez bien agréer l'hommage de l'un d'eux, et en déposer un second aux pieds de la belle duchesse. Le troisième est destiné à M. Chevalier s'il veut bien l'accepter. C'est un tribut de mon estime pour plusieurs de ses ouvrages, et une marque de sympathie pour un grand nombre de ses opinions. Comme il serait possible que dans l'avenir je me permisse d'en contester quelques-unes, je désire lui prouver que ce désaccord partiel est allié chez moi au sentiment très vif de la portée de son esprit et de l'étendue de son talent. D'ailleurs depuis que vous m'avez assuré qu'il était très lié avec mon ami Mr. Senior, je n'ai plus pour lui le même éloignement que certaines phrases malsonnantes de ses discours et de ses leçons avaient excité en moi.

---

(1) Auguste de la Rive et Camille de Cavour étaient cousins issus de germains. Leurs respectives aïeules maternelles, Mme T. Boissier et Mme de Sellon, étaient sœurs.

Lorsque vous rencontrerez notre ex-ambassadeur (1) vous pourrez lui dire que son séjour à Turin n'a pas été stérile, qu'il peut se vanter d'avoir influé de la manière la plus heureuse sur le sort d'une jeune et brillante cantatrice. La croix qu'il lui a envoyée, les conseils qu'il lui a adressés lorsqu'il était encore sous le charme de sa voix divine, ont agi comme un charme irrésistible sur elle et l'ont déterminée à préférer un jeune et bel époux aux offres fabuleuses des directeurs des principaux théâtres de l'Europe. Ne lui dites pas que le jeune et bel époux a cinquante mille livres de rente, car cela détruirait tout le poétique de l'histoire et ferait évanouir le mérite du charme du diplomate sentimental. Si M. de Salvandy est désireux de continuer à inspirer la femme mariée comme il a inspiré la jeune débutante, l'occasion est bonne, car dans ce moment elle est à Paris changée en Mme Juva de Mlle Branca qu'elle était (2).

Je suis désolé de ne pouvoir partager aucune de vos impressions sur M. de Lamartine ; mais je dois vous avouer que son discours sur les for-

---

(1) Le comte de Salvandy.

(2) Mlle Métilde Branca avait épousé M. Juva, de Turin, en 1844.

tifications m'a paru au dessous de son talent [1]. Il se compose d'une suite de déclamations et de lieux communs dont ne devrait pas se servir un homme politique de la portée du députéde Mâcon.

Le zèle des évêques pour la liberté de l'enseignement est quelque chose de curieux pour qui connait à fond les véritables instincts du haut clergé. Tandis qu'en France ils soutiennent une polémique si ardente au nom des principes les plus libéraux, leurs confrères ici dans leurs mandements et leurs discours attaquent avec un redoublement de virulence toutes les libertés, depuis celle de la parole, jusqu'à celle de la pensée.

Dieu veuille que la France ne soit pas dupe de ces nouveaux convertis aux grands principes du libre développement de l'intelligence, dont ils sont au fond les irréconciliables ennemis.

Agréez comme toujours avec amitié l'assurance de mon entier dévouement.

C. DE CAVOUR.

---

(1) M. de Lamartine prononça, à la chambre des députés de France, deux discours au sujet des fortifications de Paris, le premier dans la séance du 21 janvier 1842, à l'occasion de la présentation du projet de loi, le second dans les séances des 6 et 7 mai 1845, lors de la discussion sur l'armement.

XI.

Santena 14 octobre (1844).

Madame,

Si je n'avais présent[es] au souvenir mille preuves irrécusables de votre indulgente amitié à mon égard, je n'oserais pas en vérité reprendre une correspondance qui a été si longtemps interrompue par ma faute. Je ne chercherai pas à excuser mon silence par des raisons banales. Je préfère, suivant la méthode anglaise, me reconnaître coupable, *to plead guilty*, et ne devoir mon pardon qu'à votre affectueuse bonté. Les habitants de mon pays sont sujets à des accès d'humeur, à des phases de taciturnité ; c'est la seule circonstance atténuante que je me permette de mettre en avant, et encore je déclare que je reconnais que devant un juge sévère elle n'aurait aucune valeur.

Pendant que vous jouissiez des douceurs de la vie de château, d'abord chez une brillante duchesse, et ensuite chez l'ex-chantre d'Éloïse, je parcourais la Suisse avec un de mes amis, pour chasser un reste de principe fiévreux que j'avais attrapé dans les rizières. J'ai revu avec intérêt et plaisir cette belle nature suisse si grande, si pittoresque, si attachante. Je me suis peu occupé

de pénétrer le fond de la politique du pays. Je l'aurais mal jugé au point de vue du touriste auquel je me trouvais placé. Les tables d'hôte et les salons d'auberge, en Suisse surtout, sont des miroirs peu fidèles de l'esprit national. D'ailleurs le spectacle moral que présentait alors ce beau pays était trop triste pour ne pas chercher à en détourner la vue pendant un voyage d'agrément. J'ai rencontré chemin faisant M. et Mme de Barante qui séjournaient au triste château de Villar ; leur conversation m'a rappelé les salons de Paris et ce mouvement intellectuel qui ne se trouve que là. Mme de Barante m'a paru avoir définitivement changé le rôle de femme admirée pour sa beauté, contre celui de femme dévote. Les soupirs caverneux que lui arrachait le récit spirituel de la retraite forcée des fils de Loyola, que son aimable mari nous a fait, m'ont prouvé qu'elle était définitivement tombée dans le mysticisme jésuitique, ce triste fanatisme que rien ne rachète et rien n'embellit ; qui est dépourvu de poésie et d'amour, et qui sacrifie la raison, sans élever le sentiment vers les régions du sublime.

M. Michel Chevalier marié ! Je vous avoue que je l'aimais mieux célibataire ; cela allait mieux à son état présent et surtout à sa carrière passée. J'espère que l'amour conjugal ne fera pas tort à

la science dont il est un des principaux adeptes, et qu'il n'oubliera pas tout à fait l'économie politique pour se livrer exclusivement aux délices de l'économie domestique.

Je n'ai pas de projet pour cet hiver. M'absenter pour longtemps m'est impossible, et n'aller à Paris que pour peu de temps m'est odieux. Je médite un voyage en Angleterre pour le printemps prochain, mais c'est là un projet bien vague dont la réalisation est soumise à de nombreuses éventualités qu'il m'est impossible de prévoir. En tout cas si ce n'est Paris, du moins la rue des Saussaies se trouvera sur ma route. Ce sera la plus agréable station de mon voyage. M. de Castellengo se charge de cette lettre (1). Je suis charmé que vous ayez apprécié son esprit et ses lumières. C'est un bon spécimen de ce que peut devenir la classe élevée piémontaise, lorsqu' elle est transplantée sur un sol intellectuel, et qu'elle sort du cercle étroit où elle est forcée à végéter sur le sol natal. Je vous assure qu'il a pour vous un tout autre sentiment que de l'indulgence. Il a assez d'esprit, je vous assure, pour vous apprécier à votre juste valeur. Et tout ce qu'il m'a dit me prouve qu'il a su découvrir les trésors

(1) Le comte Adolphe Frichignono de Castellengo.

d'intelligence et de sentiment que renferme le salon si regretté de la rue des Saussaies.

Soyez assez bonne pour remercier M. de Circourt et le duc et la duchesse de Rauzan de leur aimable souvenir, et leur présenter mes compliments empressés. J'espère que malgré mes torts vous croyez encore à ma sincère amitié et me permettrez toujours de me dire

Votre tout devoué
C. DE CAVOUR.

XII.

(Turin) 4 février (1845).

Madame,

Vous ne trouverez pas mauvais, j'ose l'espérer, que j'aie remis à un de mes amis qui va passer quelques mois à Paris, une lettre de recommandation pour vous. Plein de confiance dans votre indulgente amitié, j'ai cru pouvoir faire appel à votre bienveillance en faveur d'un jeune homme distingué. Mon recommandé appartient à la famille des Berton, bien connue en France, puisqu'elle est la souche d'où les Crillon sont sortis ([1]). Il a

(1) Le comte Auguste Balbis Bertone de Sambuy.

servi quelque temps dans la cavalerie, et maintenant il est rentré dans la vie privée pour satisfaire à ses penchants sérieux et indépendants. Il va à Paris plein de désir de voir et d'apprendre. Si vous l'accueillez avec bonté, ce désir sera satisfait, car votre salon l'initiera à tous les charmes de l'esprit français, et auprès de vous il arrivera à connaître jusqu'à quel point l'atmosphère parisienne peut développer les grâces de l'intelligence sans nuire à l'élévation du cœur et à la force des sentiments.

Je ne vous demanderai pas des nouvelles du monde politique. Le drame parlementaire qui se joue dans ce moment à Paris me paraît dépourvu de toute grandeur et il ne présente qu'un médiocre intérêt. Je ne vois dans tout ce qui se passe qu'un sentiment qui soit vif et réel: l'envie et la haine que la supériorité oratoire de M. Guizot inspire à tous les hommes politiques. J'aurais voulu que cet illustre homme d'État se fût retiré, car tout en croyant sa politique meilleure que celle de ses rivaux, je pense que son sacrifice est nécessaire pour apaiser l'irritation que 1840 a développée en France, et que tous les partis extrêmes, toutes les passions mesquines entretiennent avec tant de soin. J'ai vivement regretté que M. de Lamartine n'ait pas pris part à la discus-

sion de l'adresse : il en aurait fait une lutte politique au lieu qu'elle n'a été qu'une véritable querelle de sacristie. Je ne sais si un esprit morose trouble mon jugement, mais je vous assure que MM. Molé, Thiers et Guizot, se querellant au sujet de Pritchard, me font l'effet de chanoines qui se disputent l'administration des biens du chapitre.

Sur votre recommandation j'ai lu *Hellen Middleton* (1). Sans partager en entier l'enthousiasme qu'il vous a inspiré, j'ai trouvé dans ce roman de grandes beautés ; ce qui m'a surtout intéressé c'est le tableau qu'il contient des tendances catholiques de la portion la plus fervente de l'Église anglicane. Quant à l'héroïne, j'avoue à ma honte que je la trouve fort peu aimable et mériter jusqu'à un certain point le sort qui l'a frappée. Si quelque livre de mérite avait paru depuis la dernière lettre que vous m'avez écrite, vous seriez bien aimable de me le signaler, afin que je ne reste pas tout à fait étranger aux idées qui occupent le cercle social dans lequel vous vous mouvez. Au lieu des débats de la tribune, nous avons eu l'inimitable Taglioni (2). Je crois que cette

(1) *Ellen Middleton. A tale. By Lady Georgiana Fullerton.* 3 vols., London, 1844.

(2) Maria Taglioni parut sur la scène du théâtre royal de Turin le 21 janvier 1845 dans le ballet : *L'allieva d'amore*, com-

année du moins nous n'avons pas à nous plaindre de notre sort. Taglioni a non seulement fait le charme de nos soirées, mais elle a fourni à la société de Turin un sujet inépuisable de commentaires et de discussions : inappréciable bonheur pour une ville où, en dépit du proverbe, *les jours se suivent et se ressemblent tous.* Le premier jour la sublime danseuse a été froidement accueillie ; le public un peu grossier du parterre n'a pas saisi de suite tout ce que sa danse renferme de perfection et de grâce. Les gens de goût du pays étaient vivement alarmés, ils craignaient que la ville de Turin se rendisse coupable de la faute impardonnable de ne pas avoir applaudi Taglioni. L'un d'eux exprimait avec émotion ses craintes à un charmant prince russe, qui suit ou mène, comme vous le voudrez, le char de la divine danseuse (1). Celui-ci sans se troubler le rassura par ces mots profonds : « Ne vous étonnez pas de ce qui arrive, il est tout naturel que l'on n'apprécie pas au premier moment tout ce qu'il y a de sublime dans Taglioni ; il en est

posé par Monticini. Elle avait alors 36 ans, étant née en 1809 à Stockholm. Elle avait épousé en 1832 le comte Gilbert des Voisins.

(1) Le prince Alexandre Vladimirovitch Troubetzkoï, qui épousa plus tard la fille de Marie Taglioni, et mourut en 1889.

de même lorsqu'on entre pour la première fois dans la basilique de Saint Pierre; tant les œuvres du génie paraissent de prime abord simples et naturelles ». Le prince russe avait raison; à la seconde apparition Taglioni a été vivement applaudie, et à la troisième elle a excité le même enthousiasme qu'on éprouve à Saint Pierre le vendredi saint lorsque l'église est illuminée.

Mon frère me charge de le rappeler à votre souvenir. Si vous l'oubliez, vous commetteriez une grande injustice, car vous avez en lui un ami bien dévoué. Il a composé dernièrement quelques écrits philosophiques et religieux, et quoiqu'ils soient d'une orthodoxie parfaite, la censure ne lui a pas permis de les publier. Heureux résultat du système absolu; exemple encourageant de l'emploi de la puissance du parti qui en France réclame avec une si frénétique ardeur la liberté de l'enseignement.

J'espère que les premiers journaux nous apporteront la nouvelle de l'élection de M. Michel Chevalier. S'il réussit, soyez assez bonne pour lui adresser mes félicitations.

Veuillez agréer l'assurance de mon amitié respectueuse et dévouée.

CAMILLE DE CAVOUR.

XIII.

(Turin) 11 avril (1845).

Madame,

Si j'ai si fort tardé à vous remercier de l'aimable intérêt que vous avez bien voulu prendre au pauvre article *mort-né*, qui n'a pas pu trouver l'hospitalité auprès de la dédaigneuse presse parisienne, ce n'est ni ingratitude, ni oubli. Depuis deux mois j'ai été, et suis encore, exclusivement préoccupé du triste état de santé des personnes qui me sont les plus chères. Mme de Tonnerre d'abord a été à la mort (1). Presque guérie, elle souffre encore des restes d'une maladie inflammatoire que les médecins ne peuvent parvenir à déraciner tout à fait. Pendant que ma tante avançait lentement vers sa guérison, ma mère souffrait de plus en plus d'une maladie au cœur, dont elle porte le germe depuis deux ans (2). Voilà un mois que les médecins l'ont déclarée en danger. Plus d'une fois son état a empiré au point à ne plus nous laisser d'espoir. Cependant, après des crises douloureuses, elle s'est

(1) La duchesse de Clermont Tonnerre, née de Sellon, de Genève, était sœur de la mère du comte de Cavour.

(2) Adèle de Sellon, de Genève, marquise de Cavour, morte en 1846.

toujours remise assez pour nous permettre de nous faire illusion sur les dangers qui la menacent. Dimanche dernier elle était si mal qu'elle a demandé à être administrée. Depuis lors elle a un peu gagné, les médecins même prétendent qu'elle est mieux. Cependant elle est encore dans un état tel que d'un moment à l'autre elle peut retomber plus bas que jamais.

Pour surcroît de peines ma respectable grande-mère est dans son lit avec une forte fièvre catharrale [1]. Malgré ses quatre-vingt-quatre ans, elle supporte son mal avec une force étonnante, et sur son lit de douleur elle n'est occupée que de ma mère, qu'elle a toujours chérie comme une fille bien aimée. Le triste tableau, que je viens de vous faire, vous expliquera mon silence. Quand même j'aurais eu l'esprit assez calme pour vous écrire, le temps m'aurait manqué, car pendant quelque temps j'ai été le seul individu de ma famille sur pied. Mon frère et mon père ont eu la goutte, et mon neveu a été saigné deux fois.

(1) Françoise Philippine, fille du marquis de Sales de Duingt, était issue de cette illustre maison du Chablais qui compte parmi ses membres St. François de Sales. À l'époque où cette lettre fut écrite, elle était veuve du marquis Philippe Benso de Cavour, grand-père de Camille. Elle mourut le 5 avril 1849. Le comte de Cavour aimait à rappeler parfois, en souriant, qu'il était un arrière-neveu du saint.

Heureusement ils sont tous trois guéris et ils partagent avec moi le soin de nos chers malades.

Vos bons amis les Rorà ne sont guère dans un meilleur état. Rorà souffre d'une attaque de goutte des plus violentes. La jeune marquise (1) traine avec peine une grossesse qui lui ôte toutes ses forces; enfin toute la famille éprouve la plus cruelle inquiétude pour l'état de Mme de Carrù (2), qui paraît prête à retomber dans la maladie dont on a eu tant de peine à la guérir il y a trois ans. Les médecins d'ici disent que leurs confrères de Pise la tuent par le régime qu'ils lui ont prescrit. Ses parents voudraient la faire revenir à Turin; mais ce voyage offre toutes espèces de difficultés, que la présence de son frère Emmanuel n'a pas encore surmontées.

Je ne vous parle que de choses tristes, chère Madame, je ne saurais vous entretenir d'autres choses. Aussi je vous quitte pour ne pas vous affliger davantage, bien sûr toutefois que vous sympathisez avec nos peines et nos douleurs.

Croyez à mon respectueux et sincère dévouement.

C. DE CAVOUR.

---

(1) Julie Visconti d'Aragona, femme d'Emmanuel Luserna comte de Campiglione, ensuite marquis de Rorà, député, préfet en Romagne et syndic de Turin.

(2) Constance Luserna de Rorà, comtesse de Carrù, ci-dessus citée.

XIV.

(Turin, 1846).

Je viens, Madame, réclamer de votre indulgente amitié un service signalé. Il ne s'agit de rien moins que d'obtenir du directeur de la *Revue des Deux-Mondes* l'insertion d'un article de ma façon; vous voyez que ce n'est pas chose facile.

Cet article qui, à l'occasion des chemins de fer, traite la question politique italienne, a pour but principal d'agir sur l'opinion d'un haut personnage [1] qui est très sensible à ce que la presse parisienne dit sur son compte. Par suite de quelques circonstances particulières, j'ai lieu de croire qu'une manifestation du genre de celle que je désirerais faire, ne serait pas sans utilité pour mon pays. Voilà pourquoi la publication de mon article dans la *Revue des Deux-Mondes* me tient tant à cœur.

Je l'ai envoyé à M. Cousin, qui dans le temps m'a témoigné beaucoup de bienveillance; mais je voudrais bien que M. Michel Chevalier usât de son influence pour triompher des répugnances de M. Buloz. Je ne me dissimule pas l'importance de la faveur que je demande à M. Chevalier. Car mon article, outre ses autres torts, a celui d'avoir

(1) Le roi Charles-Albert.

été écrit dans un but spécial à mon pays, ce qui n'intéressera que médiocrement les lecteurs français.

Le principal titre que je vous prie de faire valoir auprès de M. Chevalier, ce sont les opinions libérales et modérées que je m'efforce de propager dans une contrée où, jusqu'à présent, les opinions extrêmes ont toujours eu le dessus. Plusieurs de mes amis, M. de Balbe (1) entre autres, font tous les efforts pour organiser le parti des réformes pacifiques, des progrès mesurés. Les hommes éclairés et philantropes, comme M. Chevalier, leur doivent leur appui.

Je pense que M. Cousin parlera à M. Buloz; je ne demande donc à M. Chevalier qu'un mot à l'appui de ce que M. Cousin pourra dire.

Voilà, Madame, une requête bien indiscrète; je vous en fais mes excuses. Je vous prie seulement de ne pas attribuer mon indiscrétion à un excès de vanité littéraire, défaut dans lequel je crois n'être jamais tombé. Je puis m'exagérer la portée politique de mon article, mais je ne m'abuse point sur son mérite littéraire (2).

Lorsque les journaux m'ont appris la maladie

---

(1) Le comte César Balbo, l'auteur des *Speranze d'Italia*.

(2) L'article sur les chemins de fer en Italie fut publié non pas dans la *Revue des Deux-Mondes*, mais dans la *Revue Nouvelle* du 1r mai 1846.

et la mort de Mme De la Roche [1], j'ai bien pensé à vous, quoique vous ne m'eussiez jamais fait connaître les liens d'affection qui vous unissaient à cette charmante personne. Je savais seulement que Mme De la Roche possédait un charme irrésistible. Bien que peu poétique de ma nature, j'en avais éprouvé l'effet. En la voyant, en l'entendant parler, je sentais que j'étais en présence d'une de ces natures d'élite qui subjuguent tous ceux qui les entourent. Hélas! Elle était trop parfaite pour ce monde. Sa mort a dû laisser un bien grand vide autour d'elle. Je plains amèrement son malheureux mari, dont elle était le génie inspirateur.

Nous avons eu pendant quelques jours à Turin une personne de votre connaissance, M. de Nieuwerkerke, l'auteur de *Guillaume le Taciturne*. Il venait pour remercier le Roi d'un bout de ruban qui lui a été accordé, et aussi, disait-on, pour solliciter la commande d'une statue du fameux prince Eugène. Le Roi était disposé à le très bien accueillir, mais n'ayant pas voulu passer par l'intermédiaire du chargé d'affaires de France, il n'a pas été reçu à la cour, ce qui l'a fort contrarié.

(1) Mme Louise De la Roche, fille d'Horace Vernet, mourut en 1845.

Je ne vous parle pas de Lucques. Rorà vous en donnera sûrement des nouvelles détaillées, car il a été à la nouvelle cour à plusieurs reprises. Quoique peu enclin au carlisme, je fais des vœux sincères pour que le mariage ait changé le caractère du jeune prince.

La session jusqu'ici me paraît tourner à l'avantage de M. Guizot, et à celui même de Salvandy. Quoique ennemi acerbe des jésuites, je n'ai pu m'empêcher d'approuver sa réforme du conseil royal. J'admire le talent de Cousin, mais je ne vois pas la nécessité d'en faire un père de la foi en philosophie. M. de Salvandy a fait preuve d'un grand courage. C'est là un immense mérite dans ce siècle de transactions.

Mon frère vous prie d'agréer ses compliments empressés. Il vous adressera dans quelques jours un petit article sur le communisme. Si l'affection fraternelle ne m'aveugle pas, je crois que vous trouverez dans cet écrit des idées profondes et neuves.

Adieu, Madame, croyez à mon sincère et respectueux dévouement.

C. DE CAVOUR.

XV.

(1851).

Madame,

Je ne saurais laisser partir ma nièce [1] pour Paris, sans vous exprimer combien je regrette de ne pouvoir vous la présenter moi-même, en vous la recommandant comme ce que mon frère et moi avons de plus cher au monde. Ma nièce, j'ose le dire, est en état, quoique bien jeune encore, d'apprécier tout ce que votre salon possède de brillant et de solide. En l'admettant dans ce cercle d'élite, vous la mettrez à même de goûter ce que l'esprit français a conservé de l'amabilité et des charmes des temps d'autrefois, uni à ce qu'il a acquis de plus solide dans le siècle actuel.

Vous connaissez déjà son mari le marquis Alfieri ; vous serez, je l'espère, aussi bonne pour sa femme que vous l'avez été pour lui l'année dernière.

---

(1) Joséphine Benso de Cavour, fille du marquis Gustave et de la marquise Adèle Lascaris de Ventimiglia, avait épousé, le 27 mars 1851, le marquis Charles Alfieri de Sostegno, dernier héritier du nom de cette illustre famille piémontaise. Le marquis Charles, après avoir été député pendant plusieurs législatures, fut nommé sénateur en 1870. C'est à lui que Florence doit la fondation de son grand *Institut de sciences sociales*.

Gâtés par votre indulgente amitié, mon frère et moi nous comptons surtout sur vous pour rendre à ma nièce le séjour de Paris à la fois profitable et agréable. C'est de l'indiscrétion de notre part, je le sens, mais vous nous la pardonnerez en considération du vif sentiment qui nous pousse à la commettre.

Le marquis Alfieri étant destiné à la vie politique, je vous serais on ne peut plus obligé de le mettre en contact avec quelques-uns des hommes politiques de Paris. Si par hasard M. Chevalier n'avait pas oublié les anciens rapports que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui, je serais fort heureux qu'il voulût permettre que mon neveu lui fût présenté. Je ne vous parle (pas), Madame, de notre pays et de notre politique. Comme ministre, je suis payé pour en dire du bien, et mes notions vous seraient suspectes. Je me bornerai à vous assurer, au risque de passer pour un niais ou un utopiste, que malgré tout ce qui est arrivé de triste et de malheureux à la France et à l'Italie, je conserve une foi inébranlable dans l'avenir des idées libérales.

Croyez, Madame, à l'expression sincère de mes sentiments aussi respectueux que dévoués.

C. DE CAVOUR.

XVI.

(Paris, août 1852) samedi.

J'ai été bien heureux, Madame et chère amie, en recevant votre aimable billet qui m'engage à aller vous voir aux Bruyères. Je ne sais par quel hasard ce billet a voyagé l'Allemagne en courant après M. de Collegno avant de m'être remis. Je m'empresse d'abord de vous remercier de votre bon souvenir et de cette amitié qui a survecu à tant de phases et de révolutions, et ensuite de vous annoncer que lundi je serai aux Bruyères avec mon neveu, désireux de passer avec vous le plus de temps possible, et de n'aller visiter les serres de M. Pescatore qu'à la dernière extrémité.

Veuillez me permettre de vous serrer la main en vertu de cette ancienne amitié qui m'est si précieuse.

C. DE CAVOUR.

XVII.

(Paris, 1852) lundi.

Décidément vous ne voulez pas me recevoir chez vous. Vous me faites vos adieux par écrit, et vous me forcez à en faire autant. Je respecte

votre volonté, quoique je vous trouve bien sévère de m'avoir tenu éloigné du cercle intime que vous avez formé autour de vous.

J'espère qu'à mon retour, plus ou moins éloigné, vous me traiterez avec plus d'indulgence, et que si alors vous n'êtes pas dans ce cher petit salon de la rue des Saussaies, vous m'accorderez l'hospitalité aux Bruyères tout aussi bien qu'à mon ami Huber (1).

Je n'ai pas comme lui de roman à vous lire; je n'en ai pas même à raconter, car vous savez que je suis trop prosaïque pour en faire ; mais je vous assure que le *positivisme* de la vie n'a pas envahi mon cœur au point de me rendre insensible aux charmes d'un esprit aussi aimable que le vôtre, et de ne plus me laisser apprécier le prix de l'amitié.

Je pars après demain, emportant de Paris d'assez tristes impressions. Je ne vois pas l'avenir couleur de rose, et ce n'est pas sans de graves appréhensions que je vais me plonger de nouveau dans le tourbillon de la politique. Il m'est doux de penser que votre pensée me suivra dans cette rude carrière où l'on trouve plus de revers que de succès. Je vous en remercie d'avance, en attendant

(1) Le colonel Huber-Saladin.

que je revienne déposer à vos pieds l'expression de mes vifs et profonds sentiments.

C. DE CAVOUR.

XVIII.

(Paris, mars 1856).

Je suis heureux de vous savoir à Paris; je le serai plus encore lorsque je pourrai vous voir. Aujourd'hui étant libre je me présenterai à votre porte de 4 à 5. Veuillez me faire dire quand je pourrai monter sans vous fatiguer.

C. DE CAVOUR.

XIX.

(Turin, 7 avril 1857).

Je n'ai jamais douté, Madame et chère amie, de l'intérêt que vous prendriez à notre lutte avec l'Autriche. Les cœurs nobles et généreux comme le vôtre doivent sympathiser avec les faibles qui opposent une courageuse résistance aux injustes prétentions des puissants et des forts. Je ne pense pas que la querelle actuelle sorte pour le moment de la sphère pacifique de la diplomatie. Nous sommes bien décidés à être énergiques et fermes, mais

nullement imprudents. L'Europe désire la paix : nous ne serons pas les premiers à la troubler, quoique nous soyons prêts à tous les sacrifices si l'honneur et la dignité nationale l'exigent.

J'ose espérer que vous serez parvenue à faire partager vos sentiments en notre faveur au cercle d'élite qui vous entoure. Quoique composé d'éléments divers, il ne compte que des gens de cœur et d'esprit, qui ne sauraient sympathiser avec ceux qui voudraient achever la ruine de la pauvre Italie. Je me recommande toutefois pour que vous fassiez de la propagande en notre faveur, car nous avons grand besoin de l'appui moral de la France et par conséquent de rencontrer dans les salons de Paris des défenseurs influents, comme le sont vos amis de toutes les couleurs.

Malgré les menaces de l'Autriche, nous nous occupons sérieusement du projet de percer le Mont-Cenis. J'espère que dans quelques mois nous entreprendrons cette œuvre gigantesque à l'aide de moyens entièrement nouveaux. Vous voyez que nous sommes aussi audacieux en industrie qu'en politique. En attendant l'accomplissement de cette œuvre qui nous rapprochera infiniment de nos amis de Paris, nous allons au premier mai entrer en jouissance du chemin de fer qui aboutit à notre frontière. Grâce à lui en trente heures la distance

qui sépare nos deux villes sera franchie. Est-ce que ce rapprochement ne vous tentera pas ? Ne pourrez vous voler quelques jours à vos fidèles de la rue des Saussaies et des Bruyères en faveur de vos amis du Piémont ? Notre pays ne serait pas sans attrait pour vous. Le spectacle d'un peuple, qui a su concilier une grande masse de libertés avec un ordre parfait, me paraît être assez intéressant par le temps qui court.

Mon frère vous remercie de votre bon souvenir. Il est mal en santé ; son moral a souffert ; il aurait besoin de vivre dans les paisibles régions de la philosophie catholique où vous l'aviez fait pénétrer.

Veuillez me rappeler au souvenir de M. de Circourt et croire à mon inaltérable dévouement.

C. Cavour.

XX.

21 juin (1857).

Votre lettre si bonne, si aimable, du 8 de ce mois, m'est parvenue bien tard après un retard de bien des jours. Je me hâte d'y répondre pour vous assurer que les affaires et les soucis de la vie ministérielle n'ont ni effacé, ni affaibli les souvenirs

que j'ai emportés de Paris de votre précieuse amitié. Au contraire j'en sens tous les jours le prix. Les orages de la politique, au milieu desquels je me débats depuis neuf ans, m'ont fait apprécier plus que je ne l'avais jamais fait les charmes de votre intimité, de ce coin du feu où l'on oublie les préoccupations les plus graves pour se livrer aux charmes d'une conversation aussi spirituelle qu'amicale.

Je vous remercie d'avoir suivi avec intérêt les luttes parlementaires que j'ai eu à soutenir à mon retour en Piémont. Elles n'ont été ni pénibles, ni dangereuses. En présence de l'hostilité déclarée de l'Autriche, les gens honnêtes de tous les partis se sont réunis autour du gouvernement. Je n'ai eu à combattre que des individus, les partis avaient disparu du sein du parlement.

Les évènements ont amené le Piémont à prendre une position nette et décidée en Italie. Cette position n'est pas sans dangers, je le sens, et je sens tout le poids de la responsabilité que cela fait retomber pour moi. Mais elle nous était imposée par l'honneur et le devoir. Puisque la providence a voulu que seul en Italie le Piémont fût libre et indépendant, le Piémont doit se servir de sa liberté et de son indépendance pour plaider devant l'Europe la cause de la malheureuse pé-

ninsule. Nous ne reculerons pas devant cette tâche périlleuse. Le roi, le pays sont décidés à l'accomplir jusqu'au bout.

Nos amis, les doctrinaires, les libéraux, qui pleurent la perte de la liberté en France, après avoir aidé à l'étouffer en Italie, trouveront peut-être notre politique absurde et romanesque. Je me résigne à leur blâme, à leurs censures, certain que les cœurs généreux comme le vôtre, quelque soit d'ailleurs le jugement qu'ils portent sur nos principes politiques, sympathiseront avec nos efforts pour rappeler à la vie une nation renfermée depuis trois siècles dans un affreux tombeau. Si je succombe, vous ne me repousserez pas, j'en suis certain, et vous m'accorderez un asyle au milieu des *vaincus* éminents qui viennent se grouper autour de vous. N'interprétez pas cet épanchement comme indice d'une guerre imminente, rien n'est plus loin de ma pensée, mais uniquement comme l'aveu que toutes mes forces, toute ma vie, sont consacrées à une œuvre unique : l'émancipation de ma patrie.

Mon frère vous remercie de votre bon souvenir. Il vous est, comme moi, bien sincèrement attaché.

Croyez à mon inaltérable amitié.

C. Cavour.

XXI.

(Turin) 7 juillet 1858.

Si j'étais libre de diriger mes pas selon mes sentiments et mes désirs, certes je profiterai de mes vacances pour aller vous demander à Bougival l'hospitalité. Mais attelé comme je suis au char de la politique européenne, je ne puis dévier de certains sentiers tracés par la position que j'occupe. Si j'allais en France dans ce moment où les diplomates se débattent vainement pour trouver une solution convenable à un problème qu'ils ont *a priori* rendu insoluble, mon voyage donnerait lieu à toutes sortes de commentaires, qui, bien que dénués de fondement, n'en seraient pas moins fertiles en inconvénients fâcheux pour mon pays.

Je dois donc, Madame et chère amie, sacrifier une fois de plus mes désirs à cette triste déesse, au culte de laquelle j'ai eu le tort de me dévouer, la politique. Mais si, comme je l'espère, je réacquiers ma liberté, le premier usage que j'en ferai sera pour aller serrer la main aux fidèles amis qui veulent s'intéresser à moi, quoique, emporté par le tourbillon des affaires, je ne puisse m'occuper d'eux comme je le devrais et le voudrais.

Une fois la session close, ce qui arrivera dans

peu de jours, j'irai en Suisse à respirer l'air frais des montagnes, loin des hommes qui ne pensent qu'à la politique. Je compte m'arrêter quelques jours à Presinge, certain que je suis qu'on ne supposera pas que je conspire avec mes bons amis les De la Rive contre la paix du monde. Nous y parlerons souvent de vous et nous nous transporterons plus d'une fois en esprit dans ce délicieux ermitage que vous avez su transformer pour vos amis en un petit paradis terrestre.

Je vous enverrai le livre que vous me demandez. Quoique écrit en très mauvais français, il présente quelque intérêt pour les personnes qui connaissent un peu le Piémont et les individus qui ont joué un rôle sur la scène parlementaire. Seulement comme M. *** a voulu ménager tous les partis et tous ceux dont il parle, il faut, pour s'approcher de la vérité, rabattre les trois quarts des éloges qu'il distribue à droite et à gauche d'une main prodigue.

Merci encore une fois de votre bon souvenir. Les désillusions de la vie publique rendent de plus en plus précieux les sentiments vrais, et surtout une amitié que le temps et l'absence fortifient et grandissent.

C. Cavour.

XXII.

(Paris, mars 1859) samedi.

Madame et chère amie,

Quoique je ne sois à Paris que pour bien peu de temps, je voudrais bien aller vous serrer la main. Mais je crains de trouver dans votre salon des partisans frénétiques de la paix, auxquels ma présence déplairait souverainement. Or comme, malgré mon humeur belliqueuse, je ne me soucie nullement de faire la guerre à vos amis, je ne me présenterai chez vous qu'autant que vous me promettrez de me recevoir seul, ou en présence de personnes qui ne m'arracheront pas les yeux par amour de la paix.

Votre dévoué

C. Cavour.

XXIII.

(Paris, mars 1859).

Madame et chère amie,

Si vous n'avez pas d'objections, je passerai à votre porte ce soir à 7 $^{3}/_{4}$.

C. Cavour.

XXIV.

(Turin) 22 juillet (1859).

Si Bougival, au lieu d'être à la porte de Paris, se trouvait dans quelque coin obscur de la France, j'accepterais avec empressement et reconnaissance l'hospitalité que vous m'offrez avec tant de cordialité. Dans la disposition d'esprit où je suis, nul séjour ne me paraîtrait comparable à l'ermitage où je serais certain de trouver une amitié vraie et une vive et sincère sympathie pour le sort de mon pays. Vous m'aideriez, j'en suis certain, chère comtesse, à ne pas désespérer de son avenir, et je vous quitterais après quelque temps plus en état, que je ne suis maintenant, de recommencer à lutter pour son indépendance et pour la liberté. Mais que voulez-vous? Je ne pourrais aller à une poste de Paris sans y entrer. Cela aurait l'air de bouder; or il n'y a rien de ridicule au monde comme un ministre tombé qui boude, surtout s'il s'avise de bouder la ville la plus insouciante de l'infortune et la plus moqueuse du monde. Ma position m'impose le devoir de me tenir aussi tranquille que possible; c'est le seul service que pour le moment je puisse rendre à mon pays. Dans ce but je m'étais acheminé vers

la Suisse, cet hôpital des blessés politiques; mais l'annonce du congrès de Zurich pouvant donner à mon innocent projet une couleur suspecte, je me rabattrai sur la Savoie et j'irai m'établir au pied du Mont-Blanc, pour y oublier, au milieu des merveilles de la nature, les misères des affaires menées par les hommes. Une fois les chaleurs passées, je reviendrai dans mes terres attendre que l'occasion se présente de travailler à l'œuvre de régéneration à laquelle mes amis et moi sommes loin d'avoir renoncé. Ayant subi une défaite éclatante, de longtemps je ne saurais rentrer dans l'arène comme général en chef, mais je suis bien décidé à combattre comme simple soldat sous des chefs nouveaux qui seront, je l'espère, plus heureux que moi.

Ce que vous me dites du retour de mes anciens amis me console tout à fait. Je dois considérer ma chute comme un évènement heureux, si elle m'a fait retrouver l'estime et la sympathie de ce cercle d'élite qui se meut autour de vous, et dont ma politique incomprise m'avait en quelque sorte exclu. Mon plus cruel ennemi, le *Times*, a dit l'autre jour: *Poor Cavour! he was honest and zealous.* Je ne demande pas d'autre témoignage ou panégyrique. Les deux qualités que le journal, qui m'a tant combattu, finit par reconnaître, suf-

fisent pour m'assurer un bon accueil de tous ceux à l'accueil desquels je peux tenir.

J'ai vu un instant à Turin Huber-Saladin. Il avait l'air très satisfait de la mission militaire qu'il avait remplie. Je crois qu'il avait raison. Car il est le seul officier fédéral qui, sans manquer à ses devoirs, ait su ménager les justes susceptibilités et les sympathies naturelles des Ticinois.

Croyez, ma chère comtesse, à ma sincère amitié.

C. Cavour.

XXV.

Leri, 23 nov. 1859.

Je voulais attendre avant de répondre à la lettre amicale, que vous m'avez écrite en rentrant à Paris, d'être en mesure de vous faire connaître mes projets pour cet hiver. Certain de l'intérêt que vous voulez bien me porter, je ne doutais pas que vous auriez appris avec plaisir ce que je comptais faire. Je croyais que le traité de Zurich, en me permettant de sortir de ma solitude, me laisserait libre de prendre un parti. Il n'en est malheureusement rien. Je suis plus incertain maintenant que je ne l'étais il y a huit jours. Aussi je ne veux plus tarder un instant à

vous remercier de tout ce que vous me mandez de bon et d'aimable. Vous serez peut-être étonnée de me voir dans un état d'incertitude complète, car d'ordinaire je n'hésite guère. Mais cet étonnement cessera si vous réfléchissez à la position où je me trouve. Ma présence à Turin n'est utile à personne et elle est génante pour beaucoup de monde. Quoique très disposé à appuyer le ministère composé d'hommes loyaux et animés des meilleures intentions, je ne puis me remuer sans l'ébranler. D'autre part je lui nuirai si je persistais à demeurer caché dans mes rizières. On dirait que je boude et cela me rendrait ridicule. Il me reste la ressource de voyager. Mais où aller? La politique m'interdit l'Italie, et les convenances la France et l'Angleterre. Je n'ai pas le courage d'affronter l'atmosphère froide et lourde des métropoles de l'Allemagne, et je souffre trop du mal de mer pour être tenté par un voyage transatlantique. Je suis donc réduit à la recherche de ce que je dois faire, sans trouver une solution convenable. Il est probable que, faute d'un bon parti à prendre, je n'en prendrai aucun, et je me laisserai guider par le hasard. Si le congrès va vite en besogne, j'irai, avant la fin de l'hiver, faire une course à Paris, où je me sens attiré par le désir de vous voir et de jouir en paix des délices de

l'oasis social qu'on retrouve encore chez vous, au milieu des déserts du luxe et de la vanité.

Depuis trois mois je mène une vie complètement agricole. Je m'occupe assidûment de mes champs et de mes vaches. La politique, grâce au ciel, ne m'a pas trop rouillé. Je suis encore un agriculteur très passable, qui ne se ruine pas en améliorant ses terres. Je trouve mes anciennes occupations si agréables, que, si la question italienne eût reçu une solution telle qu'il me fût permis de sortir avec honneur de la politique, j'y consacrerais le reste de mes jours.

Le marquis de Villamarina est rappelé ; on envoie à sa place M. Desambrois, ex-ministre de Charles Albert, un de ceux qui par une administration sagement libérale ont préparé notre pays au régime constitutionnel; c'est un homme d'un grand mérite. J'espère qu'il réussira, surtout s'il parvient à vaincre sa timidité et sa taciturnité.

J'ai envoyé à M. Beulé deux lettres pour la Sardaigne. Il doit les avoir reçues depuis longtemps. Croyez, chère comtesse, à mon inaltérable attachement.

C. Cavour.

XXVI.

Turin, 9 janvier (1860).

J'espérais aller vous remercier en personne de votre bonne lettre du premier de ce mois, mais l'ajournement du congrès me force à prendre la plume pour vous dire, chère comtesse, combien j'ai été sensible à tout l'intérêt que vous ne cessez de prendre aux événements auxquels j'ai pris, je prends et je suis appelé à prendre une part plus ou moins grande.

Le seul tort que je reproche à la fameuse brochure (1), c'est de m'avoir empêché d'aller vous serrer la main ; du reste je pense qu'elle a rendu un service immense non seulement à l'Italie, mais au monde entier, en mettant en évidence un fait que tout le monde connaît chez nous, quoiqu'on paraisse l'ignorer ailleurs, c'est que le pouvoir temporel, quels que soient ses avantages, quelque mérite qu'il ait, a l'immense inconvénient de n'être plus en vie, d'être un véritable cadavre. Il ne s'agit plus de savoir si le pape sera le souverain

(1) *Le Pape et le Congrès.* Paris, 1859.

des Romagnes, des Marches et de l'Umbrie, mais si ces provinces seront indépendantes, ou gouvernées au nom du pape par des généraux autrichiens, français ou espagnols. La question ainsi posée ne saurait être douteuse même pour un catholique ardent, s'il est de bonne foi. Le singulier expédient auquel Antonelli a recours, de solder dans les plus sales carrefours de la Suisse et de l'Allemagne les plus grands chenapans de l'Europe pour étayer le trône du successeur de saint Pierre, s'il a pu réussir au quatorzième siècle lorsque les papes ont quitté Avignon, n'est plus de mise à l'époque actuelle. Quand même, grâce à ces nouveaux lansquenets, le cardinal parviendrait à piller dix Perugia, il ne rendrait pas plus solide l'édifice qui s'écroule de toutes parts.

Au reste, pour convaincre les hommes honnêtes et religieux de l'effet que la *limitation* du pouvoir temporel produira sur la religion, il y a un moyen bien simple. Qu'on constate l'état actuel des Légations, et l'on reconnaîtra, chose étrange, que depuis que le gouvernement clérical est renversé, les prêtres sont infiniment plus respectés, les églises plus fréquentées, les préceptes de l'Église plus observés. Si, par hasard, quelques-uns de vos amis désiraient constater la vérité de ce fait, je lui en fournirais le moyen en lui donnant des lettres

pour mon cousin Rorà [1], maintenant exarque de Ravenne, qui fait maigre le vendredi et va publiquement à la messe, et qui, malgré cela, est le gouvernant le plus populaire de l'Europe. Si le plus catholique de vos amis, après un voyage à Ravenne, n'en revient pas converti à la cause de la cessation du pouvoir temporel, je voterai au congrès pour son maintien.

Au revoir, chère comtesse, conservez-moi une petite place au coin de votre feu, où je puisse vous répéter combien mes sentiments pour vous sont vifs et sincères.

C. Cavour.

P. S. — Je vous annonce que le corps municipal, les officiers de la garde nationale, les autorités sans exception de Faenza ont été en corps pour faire plaisir à Rorà. Le révérend prélat [2] a été si fort ému qu'il est tombé dans les bras de mon cousin. Je doute qu'il en arrive autant à monseigneur Dupanloup.

---

(1) Le marquis Emmanuel Luserna de Rorà.
(2) Msgr. Folicaldi de Bagnacavallo.

XXVII.

(Turin, 7 février 1860).

Ma chère comtesse,

M. Desambrois n'ayant pas recouvré sur les rives de la Seine l'usage de la parole qu'il avait depuis si longtemps perdu, j'ai dû le rappeler à la présidence du conseil d'état qu'il exerce avec la plus grande distinction. J'ai placé à la tête de la légation provisoirement M. Nigra, jeune homme d'un grand talent et dans lequel j'ai une confiance illimitée. Je vous le recommande de la manière la plus pressante. Lorsque vous l'aurez connu, il se recommandera de lui-même; en attendant, veuillez l'accueillir comme un de mes meilleurs amis.

La tournure que les événements politiques ont prise rend tout à fait improbable mon voyage à Paris. Les affaires de l'Italie s'arrangeront pour le moment sans congrès. Tôt ou tard un aréopage européen donnera une sanction définitive à ce qui va se faire, mais nous sommes encore fort éloignés de ce moment. L'aveuglement de l'Autriche et l'entêtement du Saint-Père me font craindre bien des crises avant que les diplomates puissent régler autour d'un tapis vert les destinées de l'Italie d'une manière stable.

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre où je vous priais d'envoyer dans les Romagnes un catholique de vos amis de bonne foi. Rorà l'attend toujours à Ravenne. Je serais tenté d'invoquer le jugement impartial du nouvel Académicien, du père Lacordaire. Vous voyez que je suis accommodant.

Croyez, ma chère comtesse, à ma sincère amitié.

C. Cavour.

XXVIII.

(Turin) 16 juillet (1860).

Ma chère comtesse,

Je vous envoie les premiers numéros d'une série de biographies qui se publient à Turin. Vous y trouverez entre autres la mienne. L'auteur est un de mes amis politiques, aussi il ne m'a pas mal flatté. Toutefois, s'il a embelli quelques traits de ma physionomie, il ne les a pas altérés; aussi ce qu'il raconte est-il assez exact. J'ai pensé que ces petites brochures pourraient vous intéresser un moment.

Je ne vous parle pas politique. Il faudrait un volume pour résumer les embarras au milieu desquels je me trouve placé. Nigra pourrait le faire

s'il a le temps d'aller vous voir dans votre ermitage, ce dont je doute, vu la quantité innombrable de lettres et de dépêches que je lui décoche chaque jour. Si je me tire d'affaire cette fois, je tâcherai de faire en sorte qu'on ne m'y reprenne plus. Je suis comme le matelot qui au milieu des vagues soulevées par la tempête jure et fait vœu de ne jamais plus s'exposer aux périls de la mer.

Un de mes amis arrivé fraîchement de Paris m'assure que l'opinion légitimiste et orléaniste ne s'est guère améliorée à notre égard. Il m'a dit avoir entendu de gracieuses petites bouches s'écrier : « Que ne pend-t-on cette canaille de M. de Cavour? » C'est effrayant d'avoir soulevé tant de haines ; j'espère qu'elles ne pénètrent pas dans votre salon, ou que tout au moins votre amitié les neutralise. Quand je me tromperais, je vous déclare que je suis prêt à les braver plutôt que de renoncer au plaisir de vous voir. Si jamais je puis m'échapper à Paris, je tomberai au milieu de votre salon, dussé-je courir le risque de perdre les yeux par suite des égratignures de la vieille marquise avec laquelle je me suis tant querellé en 1856.

Mon frère et ma nièce sont partis ce matin pour Ostende. Ils reviendront peut-être par Paris. Je les envie !

J'espère que la belle saison et le repos de votre charmant ermitage vous auront soulagée. Je le désire ardemment.

Veuillez, ma chère comtesse, croire que si je suis un mauvais correspondant, je ne suis pas moins un ami sincère et devoué.

C. Cavour.

XXIX.

(Turin, 23 septembre 1860).

Je suis désolé de ne pouvoir faire honneur à votre recommandation en veillant à ce que Mme de Pimodan ne fût entourée que d'égards et de soins lorsqu'elle serait arrivée en Italie. Malheureusement, ainsi que vous l'aurez appris par les journaux, la blessure de son mari était mortelle, et il n'a survécu que quelques heures au combat où il s'était battu en brave [1].

(1) Auguste-Marie-Elie-Georges de Rarécourt de la Vallée, marquis de Pimodan, né en 1822, ancien colonel autrichien, prit part, sous le comandement du général Lamoricière, au combat de Castelfidardo, où il fut mortellement blessé le 18 septembre 1860. Il avait épousé en 1855 mademoiselle Emma-Charlotte-Cécile, fille du marquis Raoul de Couronnel, mentionnée dans cette lettre.

Notre armée a rendu hommage à sa bravoure. Les régiments qui avaient le plus souffert dans la lutte sanglante de la veille, ceux qui composent la brigade de la Reine, lui ont rendu les derniers honneurs qu'on rend à nos propres généraux.

Cialdini ayant su qu'il avait manifesté le désir d'être enterré à Rome dans l'église de St. Louis, a fait placer son corps dans une caisse de plomb et l'a confié à ses aides-de-camps pris prisonniers avec lui. MM. de Ligne et de Renneville, en les chargeant de l'accompagner à sa dernière demeure. Tous les français faits prisonniers sont traités comme nous traitons nos soldats. Ils sont dirigés sur Livourne et sur Gênes et de là renvoyés en France. Quelle que soit la cause qui leur ait fait prendre les armes contre nous, nous ne pouvons pas oublier qu'ils appartiennent à la nation qui est venue combattre pour notre délivrance.

L'Italie se trouve dans une position très critique. La diplomatie d'un côté, Garibaldi de l'autre, ce n'est guère commode. J'espère toutefois que nous nous tirerons d'affaire et que nous parviendrons à constituer notre pays sur des principes solides d'ordre et de liberté, malgré les défiances des absolutistes et les folies des républicains. Je ne doute pas que vous ne suiviez avec un vif intérêt les différentes phases de la lutte qui va

s'engager. Vos vœux nous aideront à en sortir avec honneur.

Croyez, ma chère comtesse, à mes sentiments dévoués.

C. Cavour.

XXX.

(Turin) 24 octobre (1860).

Ma chère comtesse,

Merci de votre bonne lettre. Je comprends par ce que vous me dites que vous avez bien des luttes à soutenir en faveur de l'Italie et des amis que vous comptez dans ce pays. Je crains que les adversaires que nous avons à Paris ne soient plus difficiles à convaincre que les partisans de Garibaldi, qui ont été si facilement réduits au silence.

Toutefois, ou je me trompe fort, ou le peuple français est pour nous. Les passions bonnes et mauvaises ont cristallisé la surface de la société et l'ont rendue peu apte à ressentir des émotions généreuses ; mais la masse est généreuse comme par le passé et elle sympathise avec nous. S'il en était autrement, comment se ferait-il que tous les journaux qui s'adressent aux masses sont

italianissimi? Le désaccord entre le haut et le bas de la société est affligeant, surtout lorsque c'est le bas qui est noble et désintéressé et que le haut est égoïste et méchant. Mais je ne veux pas médire de la société française. Je lui dois trop. Je me résigne à ce que l'Italie se régénère en dépit des salons de Paris. Nous allons peut-être être mis à une rude épreuve. L'Autriche, à ce qui paraît, songe à profiter de l'absence du roi et de nos meilleures divisions pour nous attaquer. Nous nous préparons à lui opposer une résistance désespérée. Si Cialdini et Fanti sont à Naples, nous avons ici La Marmora et Sonnaz qui ne se laissent pas effrayer par Benedeck et l'archiduc Albert. Nous sommes prêts à jouer le tout pour le tout. Le pays est calme comme si le ciel était sans nuages. Il connait le danger qui le menace, mais il n'en est nullement effrayé, car il sait que la cause qui est engagée est assez grande pour qu'on doive faire pour elle les plus grands sacrifices.

Je vous ai exprimé mes regrets de n'avoir rien pu faire de ce que vous me demandiez pour Mme de Pimodan. Maintenant une occasion se présente pour lui prouver que son malheur excite chez nous une profonde sympathie, et que nous honorons la valeur même chez nos ennemis. Le général Brignone a saisi sur un échappé de Ca-

stelfidardo l'épée et les décorations du général Pimodan. Il me les a envoyées comme une espèce de trophée. Ayant pris les ordres du roi, S. M. a décidé qu'au lieu d'être placées dans sa magnifique salle d'armes, j'eusse à les faire parvenir de sa part à Mme de Pimodan, comme un hommage à sa douleur et à la bravoure de son mari. Ne sachant pas où Mme de Pimodan se trouve, je prends la liberté de vous les envoyer, avec une lettre pour elle, en vous priant de les faire parvenir à leur destination.

Croyez, ma chère comtesse, à ma sincère amitié.

C. CAVOUR.

XXXI.

(Turin) 29 décembre (1860).

J'ai reçu ce matin dans mon lit l'aimable billet que vous m'avez écrit, en me communiquant l'intéressante lettre que le général Filangieri vous a adressée de Marseille. Je vous en remercie, chère comtesse; votre bon souvenir est venu charmer les ennuis de ma convalescence d'une petite maladie dont je me suis débarrassé en quarante huit heures grâce à deux saignées. Je suis très-flatté de l'opinion que votre illustre ami

manifeste à mon égard. Mais je ne puis pas la partager. Il se méfie beaucoup trop de la liberté, et il compte beaucoup trop sur l'influence que je possède.

Pour ma part je n'ai nulle confiance dans les dictatures et surtout dans les dictatures civiles. Je crois qu'on peut faire avec un parlement bien des choses qui seraient impossibles au pouvoir absolu. Une expérience de treize années m'a convaincu qu'un ministère honnête et énergique, qui n'a rien à redouter des révélations de la tribune, et qui n'est pas d'humeur à se laisser intimider par la violence des partis, a tout à gagner des luttes parlementaires. Je ne me suis jamais senti faible que lorsque les chambres étaient fermées. D'ailleurs je ne pourrais trahir mon origine, renier les principes de toute ma vie. Je suis fils de la liberté, c'est à elle que je dois tout ce que je suis. S'il fallait mettre un voile sur sa statue, ce ne serait pas à moi à le faire. Si l'on parvenait à persuader aux Italiens qu'il leur faut un dictateur, ils choisiraient Garibaldi et pas moi. Et ils auraient raison.

La route parlementaire est plus longue, mais elle est plus sûre. Les élections de Naples et de Sicile ne m'affrayent pas. On assure qu'elles seront mauvaises ; soit. Les mazziniens sont moins

à craindre à la chambre que dans les clubs. L'expérience de la Lombardie me rassure. L'année dernière elle était de mauvaise humeur à l'époque des élections. Ses choix furent détestables. Cattaneo, Ferraris, Bertani furent élus à d'énormes majorités. Ces messieurs vinrent à la chambre avec une attitude menaçante, l'injure à la bouche, presque le poing levé. Eh bien ! qu'ont ils fait ? Battus à plate couture dans deux ou trois circonstances, ils ont fini par devenir tellement inoffensifs, qu'au dernier grand débat ils ont voté avec la majorité. Ne craignez rien; il en arrivera de même aux hommes du midi. L'atmosphère calme, pesante même, de Turin les calmera. Ils s'en retourneront apprivoisés.

De grandes fautes ont été commises à Naples. Farini n'a pas eu d'abord assez d'autorité. Ensuite il est tombé malade, enfin un horrible drame s'est accompli sous ses yeux. Farini, homme de grand cœur, n'a pu resister à cette suite de secousses ; il s'est affaissé, et est hors d'état de continuer la rude tâche qu'il avait acceptée avec le dévouement qu'il porte en toutes choses. Il demande à corps et à cris d'être remplacé. Le jour où un homme énergique et non usé reprendra le pouvoir à Naples, tout rentrera dans l'ordre.

La majorité de la nation est monarchique, l'ar-

mée est pure de toute teinte garibaldienne, la capitale est ultra-conservatrice. Si avec ces éléments nous ne nous tirions pas d'affaire, nous serions de grands imbéciles.

Je regrette beaucoup de savoir M. de Circourt souffrant. Il m'a adressé, il y a quelque temps, une lettre d'un grand intérêt. Veuillez l'en remercier de ma part.

Cette lettre vous arrivera la veille du jour de l'an ; elle vous apporte des vœux bien sincères pour l'allégement de vos souffrances et pour le retour de la santé dont vous faites si bon usage pour vos amis, parmi lesquels je vous supplie de me placer en première file.

C. Cavour.

LETTRES DU COMTE DE CAVOUR

AU

COMTE ADOLPHE DE CIRCOURT

1850-61

À MONSIEUR LE COMTE DE CIRCOURT

Paris.

I.

(Turin, octobre 1850).

Monsieur le comte,

J'ai lu avec un extrême intérêt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18 courant. Vos réflexions sur l'état du Piémont et surtout sur les conséquences possibles de ses différends avec Rome, sont certainement dignes d'être prises dans la plus sérieuse considération par les hommes d'état de notre pays. Je ne me dissimule pas la gravité de notre position, et je sens profondément combien nos rapports avec Rome la compliquent. Aussi mon désir le plus ardent est de pouvoir conclure, sinon une paix, du moins une trêve avec le Saint-Siège.

Malgré cet aveu de ma part, je dois vous dé-

clarer franchement qu'à mon avis, vous me paraissez exagérer les dangers qui nous menacent. Vous pensez que nous sommes réduits à choisir entre l'exemple d'Henri VIII et celui de Louis XIV tombé sous le joug de Mme de Maintenon. Le jugement que vous portez se fonde sur ce que vous supposez le catholicisme en Piémont dans une position analogue à celle qu'il occupe en France. Il n'en est rien cependant. Chez nous la cour de Rome a perdu toute espèce d'autorité morale; elle pourrait lancer contre nous toutes les foudres qu'elle tient en réserve dans les caves du Vatican, sans réussir à produire une grande agitation dans le pays. J'ai beaucoup vécu à la campagne, je connais à fond nos paysans, mieux encore que nos populations urbaines. Eh bien! Je puis vous assurer que quand même, ce qui n'est guère probable, le pape nous excommunierait, il n'y aurait pas le moindre trouble. Les masses sont religieuses, très religieuses même, mais elles n'ont plus aucune foi dans le pape. La majorité du bas clergé partage ces sentiments; et les évêques le sentent si bien, que la plupart d'entre eux font ce qu'ils peuvent pour engager la cour de Rome à céder. La conduite de Pie IX a trop profondément blessé le sentiment national pour que son courroux soit à craindre. D'ailleurs

les lois Siccardi sont un mauvais terrain de combat pour la cour de Rome. Le dernier de nos manants comprend à merveille que ces lois ne touchent en rien au dogme et à la discipline, mais qu'elles n'ont d'autre objet que de supprimer des privilèges civils dont le clergé a étrangement abusé. Je suis certain que si on mettait le peuple en demeure de choisir entre la conservation de la constitution et le rétablissement des privilèges *cléricaux*, il renoncerait aux libertés politiques plutôt que de voir rétablir les tribunaux ecclésiastiques.

La conduite du peuple de Turin prouve la vérité de ce que j'avance. Jamais les églises n'ont été plus remplies, jamais il n'y a eu plus de communions, et cependant sur aucune question il n'y a eu d'accord plus parfait que sur le renvoi de l'archevêque. Ma paroisse est desservie par des moines Franciscains; elle compte 16 mille âmes à peu près. Eh bien! mon curé, qui sort de chez moi, m'assure que jamais il n'a été entouré de plus de respect et de sympathie; mais que la religion serait perdue si on touchait aux lois du ministre Siccardi qu'il considère comme le plus grand homme d'Italie. Nous savons fort bien que notre conduite ne rencontre pas l'approbation de la France, et que vos hommes d'état républicains

sympathisent beaucoup plus avec Rome qu'avec nous; mais je vous assure que jusqu'à présent nous n'en sommes pas venus à croire qu'ils soient disposés à prêter à l'Église l'appui du bras séculier. L'idée de voir des Français faisant exécuter un décret d'excommunication du Saint-Père, intervenant en Piémont pour rétablir des privilèges dont le clergé a été dépouillé dans tous les pays de l'Europe, cette idée ne m'est jamais passée par la tête. Je ne sais si l'Autriche sera plus romaine que la France. J'en doute fort, car, malgré les concessions apparentes et du reste fort rationnelles qu'elle a faites au Saint-Siège, elle continue à maintenir son clergé dans un véritable état de servitude, auquel il ne sera jamais réduit en Piémont.

Il est impossible de prévoir l'avenir de l'Europe. Presque partout les hommes extrêmes sont en présence, et le parti modéré a presque disparu du théâtre des événements; ce qui n'est guère d'un bon augure pour le sort des nations. En Piémont, au contraire, ce pauvre parti tient encore la balance entre les exagérés de toutes les couleurs. Réussira-t-il longtemps à maintenir l'équilibre, en faisant avancer le pays dans les voies régulières du progrès? C'est, je l'avoue, fort douteux. Mais quand même il succomberait par suite du mouvement qui emporte l'Europe, il

succomberait avec honneur et il emporterait dans sa chute la sympathie des hommes de cœur et de bien. C'est pourquoi j'ose compter sur ce sentiment de votre part, quelle que soit l'issue de la carrière épineuse dans laquelle je me suis engagé.

Veuillez présenter mes hommages à Mme de Circourt et agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

C. DE CAVOUR.

II.

(Turin, 1851), 18 janvier.

Mon cher comte,

Je vous remercie de l'intéressante notice sur le duc de Guiche que contient votre lettre du 12 de ce mois. À tout prendre, le gouvernement français ne pouvait faire un choix qui nous fût plus agréable. Le duc de Guiche (1) se trouvera ici en pays de connaissance. Une de ses cousines est mariée à Turin à un de mes plus anciens amis, M. de Salmour (2), et plusieurs de ses camarades

(1) Agénor duc de Guiche, ensuite duc de Gramont, envoyé de France à Turin en 1853, ambassadeur auprès du St-Siège en 1857, à Vienne en 1861, ministre des affaires étrangères de France du 15 mai au 10 août 1870, mort en 1880.

(2) Le comte Roger Gabaleone di Salmour, mort en 1878, sénateur italien.

de club et de jeunesse sont fixés à Turin. J'espère que nous n'aurons avec lui que de bons rapports. Cela aura lieu certainement, pour peu qu'il ne se mêle pas de la question religieuse, sur laquelle nous ne saurions transiger.

Notre situation intérieure s'est beaucoup améliorée. Les partis extrêmes se tiennent tranquilles pour le moment, la grande masse du pays soutenant franchement le gouvernement. Le parti clérical lui-même ne s'agite pas ouvertement, ayant été forcé de reconnaître sa faiblesse. Si les difficultés ne nous viennent pas de l'étranger, nous n'avons rien à craindre de l'intérieur. Il y a dans notre pays un grand fond d'honnêteté, qui rend facile le gouvernement. Dans les chambres il n'y a presque pas d'opposition. La droite n'aime pas le ministère; mais son véritable chef, le comte de Revel, ayant déclaré que, n'étant pas en mesure de former un ministère, il se croyait obligé de soutenir celui qui est au pouvoir, la droite vote avec nous. Quant à la gauche, elle est divisée: les deux tiers se sont franchement déclarés pour le gouvernement, le dernier tiers fait de l'opposition, mais sans violence.

La seule difficulté réelle contre laquelle nous avons à lutter c'est la question romaine. Grâce au ciel, la violence et la mauvaise foi de nos

adversaires nous donnent assez beau jeu. Si le pape nous régale une encyclique de la nature de celle qu'il a lancée à la tête de la république de la Nouvelle Grenade, il nous rendra un immense service. Je désirerais vivement que vous vinssiez étudier sur les lieux notre pays. Vous verriez que je ne me fais pas illusion, et que, malgré tout ce qu'on a débité contre ce pauvre régime parlementaire, il ne fonctionne pas si mal, lorsque ceux qui sont appelés à le mettre en mouvement, au lieu d'intrigues et de finesses, n'employent comme moyens de gouvernement que de la fermeté, de la bonne foi et une parfaite loyauté.

Je vous serai fort obligé toutes les fois que vous voudrez bien me mettre au fait de ce qui se passe à Paris.

Veuillez me rappeler au souvenir de Mme de Circourt et implorer son pardon si je n'ai pas encore eu le temps de répondre à la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire.

Croyez à mes sentiments dévoués.

C. DE CAVOUR.

III.

(Paris, février 1856).
(Hôtel de Londres, rue Castiglione).

Mon cher comte,

Si vous ne m'annonciez la prochaine arrivée de Mme de Circourt à Paris, je profiterais de la première journée de liberté pour aller la voir à Bougival. Veuillez, en attendant que je puisse le faire moi-même, lui exprimer toute la part que j'ai prise à l'accident qui l'a retenue si longtemps loin de Paris.

Je désire vivement causer avec vous. Je pourrai le faire mieux chez vous que chez moi où l'on me dérange à chaque instant. Veuillez par conséquent me dire jusqu'à quelle heure on est sûr de vous trouver à la maison.

Recevez l'assurance de mes sentiments dévoués.

C. Cavour.

IV.

(Turin, 5 mai 1859).

Mon cher comte,

Vu le grand nombre d'officiers des autres provinces d'Italie, qui ont été attachés aux états-majors de notre armée, le Roi a décidé qu'il

n'accepterait pas les offres de services des étrangers. Je regrette que cette décision m'empêche de faire honneur à la recommandation que vous m'adressez par votre lettre du 24 courant, qui est demeurée longtemps en route, car ce n'est qu'hier au soir qu'on me l'a remise.

Je ne doute pas que vous ne fassiez des vœux pour nous. L'issue finale de la lutte ne me paraît pas douteuse, mais nous allons avoir quelques rudes moments à passer, car les Autrichiens sont plus préparés que nous.

Mes compliments affectueux à Mme de Circourt.

C. Cavour.

V.

(Turin, 12 février 1861).

Mon cher comte,

Je m'empresse de vous faire savoir, en réponse à votre lettre du 7 courant, que le v^te^ de Noé et ses deux *complices* (1) sont embarqués sur le

(1) MM. le vicomte de Noé, de la Pierre, de St-Martin et un colonel de Lagrange, pris en flagrant délit de conspiration en faveur des Bourbons, à Messine, furent arrêtés et transportés sur le « Plebiscito » à Gênes, d'où ils furent renvoyés libres. À Messine ils avaient dû être énergiquement défendus par la garde nationale contre la foule menaçante.

bâteau à vapeur qui porte à Gênes les députés et les sénateurs siciliens. Ils seront, pour toute punition, condamnés à voyager avec les membres du parlement qu'ils avaient juré de renverser. — Quelle infamie! quel homme atroce ce M. de Cavour! — s'écrieront les douairiè[re]s du noble faubourg. Je vous laisse le soin de me justifier.

Votre dévoué
C. CAVOUR.

VI.

(Reçue le 4 avril 1861)
(de Turin).

Mon cher comte,

Je vous envoie mes discours sur la question romaine. J'ai parlé sans réticence et sans arrière-pensée. Le pouvoir temporel est mort; on ne peut le faire ressusciter. Le pape a besoin d'autres garanties que des bayonettes étrangères. La liberté seule peut les lui donner. Et cette liberté nous sommes prêts à la lui accorder. Les catholiques sincères doivent reconnaître qu'il gagnera au change. Veuillez faire lire mes discours aux disciples du père Lacordaire et du comte Montalambert, en ajoutant que l'Italie ne demande pas mieux que de jeter au feu tous les concordats,

révoquer les lois Léopoldines, Tannucciennes et autres semblables, condamner les doctrines Fabbroniennes, en un mot, pratiquer le principe de la séparation de l'Église.

Ce système nous créera d'immenses difficultés; mais nous les acceptons d'avance, convaincus que nous sommes qu'une fois [cessé] l'antagonisme qui existe depuis des siècles entre le pouvoir temporel et l'esprit national, le pape et les cardinaux subiront peu à peu l'influence des principes libéraux qui dominent en Italie.

Veuillez me rappeler au souvenir de Mme de Circourt et croire à mon sincère dévouement.

C. Cavour.

APPENDICE

LETTRES DE LA COMTESSE DE CIRCOURT

AU

COMTE C. NIGRA

1860-63

I.

À M. NIGRA
Paris.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
7 mars (1860).

J'ose, Monsieur, vous confier cette lettre. Lorsque vous aurez (si vous en avez le temps) lu le *Siècle* contenant le morceau de Daniel Stern sur M. de Cavour, veuillez me le rendre : il faut que je l'envoie à Londres; il y sera traduit. Certains traits de notre ami y sont saisis avec une finesse toute féminine (1).

Mais vous devez être, Monsieur, accablé d'affaires, et nous désirerions tant avoir l'honneur de vous voir. Si vous recevez le *Nord*, ne manquez pas de lire le premier article dans le [n° du] 4 mars; on m'assure de *bonne source* qu'il vient de la chancellerie de l'empereur Alexandre II.

Veuillez, Monsieur, agréer tous mes remerciments très empressés.

K. C^me^ DE CIRCOURT.

(1) Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, qui avait pris dans ses écrits le nom de Daniel Stern, était née en 1805 et mourut en 1876.

II.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
23 mars 1860.

Vous devez être, Monsieur, bien content et pourtant fort préoccupé. Comme je voudrais pouvoir en causer avec vous pendant quelques minutes. Comme je ne suppose pas que vous dîniez demain avec la députation de Savoie, j'ose vous prier de nous accorder, si cela vous est possible, quelques moments de votre *prima sera*. Je voudrais vous présenter M. Oliphant (1), un anglais du plus grand mérite; il ne passe qu'un seul jour ici; il a accompagné lord Elgin dans toutes ses expéditions et a rédigé ce voyage qui est si remarquable: il va en Italie, il me semble qu'on ne doit plus dire en Piémont; il s'arrêtera à Turin et à Milan. — Mon mari a été confiné chez lui par une grippe horrible, c'est pourquoi il n'a pas même essayé de vous trouver chez vous, si tant est que c'est possible. — Je viens de lire la dernière publication du parlement sur les affaires d'Italie: la manière dont est annoncé le retour de M. de Cavour au ministère est un hommage peu commun. — J'aurais mille choses à lui dire

(1) Mr. Laurence Oliphant, l'illuminé écossais bien connu, disciple de Harris et correspondant du *Times*, mort en 1888, avait été attaché comme secrétaire à James Bruce, 8e comte de Elgin, dans ses missions aux Etats-Unis (1854), au Canada, et ensuite en Chine et au Japon (1857-59). Mme de Circourt fait ici allusion au livre que M. Oliphant avait publié, quelques mois avant la date de cette lettre, sur la mission de lord Elgin en Chine, et qui a pour titre: *A narrative of the Earl of Elgin's mission to China in 1857-59. Edinburgh and London, 1860.*

sur tout ce que j'apprends, mais pendant de si graves événements, les amitiés les plus dévouées doivent se réserver pour des moments moins solennels.

À demain, si vous le pourrez, Monsieur. Vous devinez comme je comprends tous vos empêchements.

K. C^sse^ DE CIRCOURT.

III.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
2 avril (1860).

Vous ne doutez pas, Monsieur, de tout le plaisir que m'a causé votre nouveau titre, car il n'a rien changé à l'importance de votre poste et à la confiance qui vous est dévolue (1). Peut être que pendant cette semaine vous aurez plus de loisir, non pour les grandes affaires que vous traitez, mais pour vos devoirs de société; vous me trouverez au coin du feu, *al solito*, excepté le vendredi et le samedi saint.

J'ose recommander cette lettre à votre bonté. La première fois que j'aurai le grand plaisir de vous revoir, je vous raconterai la demande, de laquelle la fine fleur du faubourg St-Germain me charge auprès de notre ami : il est généreux, et accordera cette faveur à un jeune lieutenant qui appartient à tout ce que nous avons de plus considérable. Mon horreur de l'importuner a subi une véritable lutte; mais vous devez assez connaître le beau-monde de Paris pour avoir appris que rien au monde n'est aussi intrépide, aussi

(1) Je venais d'être nommé ministre résident le 25 mars 1860.

téméraire, qu'une belle dame; jugez de ce que c'est lorsque toute une famille s'en mêle.

Au revoir, Monsieur; la fièvre m'a quittée et j'ai repris mes habitudes; j'ose vous renouveler tout mon désir de vous le redire de vive voix.

KLUSTINE C^sse DE CIRCOURT.

P. S. — Si ma lettre peut partir ce soir, je vous en serai *reconnaissante.*

IV.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
3 mai (1860).

Dans huit jours je vais partir pour la campagne, et je voudrais bien vous voir, Monsieur, avant ces longs mois d'adieux; j'ai besoin de me recommander à votre amical souvenir et de vous dire avec quelle sympathie je suivrai dans ma retraite vos grandes luttes et formerai des vœux pour que vous ne soyez pas trop envahi.

Veuillez m'accorder quelques instants jusqu'au 10 de ce mois, et croyez, Monsieur, que j'en serai fort reconnaissante.

K. C^sse DE CIRCOURT.

V.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
12 mai 1860.

Au moment de partir pour la campagne, il faut, Monsieur, que je vous dise quel souvenir reconnaissant j'emporte de tous les moments que vous avez bien

voulu m'accorder; je suis très reconnaissante à notre ami commun de vous avoir préparé à être charitable et indulgent pour ma réclusion.

Les discussions de votre parlement vont être des plus intéressantes, et vous savez quel compte inexact et tronqué en rendent nos journaux; j'ose donc vous prier, lorsque les feuilles italiennes publieront quelque discours remarquable, d'avoir l'extrême bonté de les faire jeter sous bande à la poste et adressées : aux Bruyères par Bougival (Seine et Oise).

M. de Cavour est venu plusieurs fois, ainsi que son frère, visiter notre *cottage rustique*, et je serai bien fière, Monsieur, de vous y recevoir lorsque vos nombreuses occupations vous permettront quelques heures de loisir. Jusqu'au 13 juin je vais, par ordonnance médicale, y essayer d'un silence et d'un repos complet; après cela, vous nous trouverez tous les jours au gîte, excepté le vendredi et le samedi. Notre couvert d'ermites à onze heures et à six heures fait partie obligée de cette longue promenade.

Veuillez, Monsieur, me conserver une petite place dans votre aimable souvenir.

K. C^ssse^ de Circourt.

P.S. — J'ai vu plusieurs fois M. Cobden (1), qui m'a vivement intéressée. Il comprend toutes les libertés.

---

(1) Richard Cobden.

VI.

Les Bruyères par Bougival (Seine et Oise).
30 mai 1860.

Le *Moniteur* me donne bien incomplètement, Monsieur, le discours de M. de Cavour prononcé le 26 mai (1). Je devine pourtant cette puissante conviction intérieure, cette logique appuyée sur le sentiment de la patrie et de l'honneur. Je vous serai bien reconnaissante si vous pouviez me mettre sous enveloppe l'*Opinione* du 27 mai; veuillez l'envoyer à la rue des Saussayes, mon mari y est encore et me la fera parvenir.

Il me semble, Monsieur, que vous devez être bien ennuyé et même excédé des questions que tout Paris doit vous adresser sur Garibaldi. Il faut votre tact parfait, votre mesure exquise pour ne pas rendre ce sujet de conversation *insupportable*. Il me semble maintenant que pour la grande affaire du traité, le triomphe de notre ami est complet, et sa place dans l'histoire marquée une fois de plus. MM. Guerrazzi et Fantoni devront s'en consoler.

Me voici dans un gîte bien encombré d'ouvriers, dans la plus bruyante solitude; mon mari demeure à Paris, tant que notre ermitage, habituellement si paisible, demeure inaccessible: dans une quinzaine de jours, j'ose me flatter qu'il n'y paraîtra pas et que nos amis reprendront leurs habitudes de longues années. —

---

(1) Discours prononcé par le comte de Cavour sur le traité de cession de la Savoie et de Nice à la France dans la séance de la chambre des députés à Turin du 26 mai 1860.

La fièvre se joint à mes misères, et je quitte à peine mon lit, ce qui ne m'empêche pas de suivre le mouvement extérieur avec une intensité que la continuelle souffrance rend plus vive et plus pénétrante.

Veuillez, Monsieur, ne pas oublier une pauvre infirme qui a toutes les sympathies pour vous et avec vous.

K. C^sse^ de Circourt.

P.S. — S'il se fait un tirage *à part* de la discussion du parlement italien sur le traité, j'ose me recommander à vous. M. de Cavour m'a donné ainsi celui du congrès de Paris; il est déjà relié, et cette suite aurait un immense prix pour moi : mon nom est inscrit sur la première page. En ce moment-ci ma vieille et profonde amitié n'ose pas écrire directement, et vous m'approuverez, j'en suis certaine.

VII.

Les Bruyères, par Bougival (Seine et Oise).
15 juin 1860.

Mon mari a dîné hier chez Mme Pescatore avec le comte Pollone (1) : il a souvent l'honneur de vous voir, Monsieur, et a presque promis de venir visiter une pauvre infirme : si vous pouviez entreprendre avec lui

(1) Le comte Antoine Nomis di Pollone, sénateur italien, avait été envoyé à Paris avec la mission de régler certaines questions réservées par le traité de cession de la Savoie et du comté de Nice, du 24 mars 1860. Il mourut en 1866.

une si longue course et vous donner quelques heures de repos, comme il serait aimable à vous de ne pas craindre notre dîner d'ermite à six heures précises. Un mot l'avant-veille jeté à la poste nous le ferait retarder jusqu'à sept heures *très facilement*.

Combien je vous remercie pour les discours en original : c'est toute autre chose que la traduction française : celle du *Times* vaut beaucoup mieux. Le discours du comte de Cavour m'a été demandé par Mme de Goyon (1), prêté par elle à son beau-frère Flavigny, et ne m'est pas encore revenu. Le voici passant de main en main au corps législatif, c'est sûrement dans les intentions de M. de Cavour, mais il me tarde de rentrer dans ce qui m'appartient et me vient de vous. Mais j'attends un tirage à part de cette discussion si remarquable : M. de Cavour y domine la situation par toute l'autorité qui constitue l'homme d'état pour le présent et pour l'avenir de l'Italie : c'est une éloquence d'affaires, toute autre que les belles phrases oratoires de ses adversaires. Si je ne me trompe, Rattazzi me semble un ennemi bien dangereux. — Mon ermitage a vu M. de Cavour plus d'une fois, je l'y ai presque espéré bien d'autres : même au cœur de l'hiver, pendant le

(1) Oriane Henriette de Montesquiou-Fézensac, comtesse de Goyon, femme du général qui fut aide-de-camp de l'empereur Napoléon III et commandait en 1860 la garnison française à Rome, était, comme la comtesse de Flavigny, fille du duc de Fézensac. Le comte de Flavigny, comme MM. Sain de Bois-le-Comte, de Vieil-Castel et His de Butenval, avait été collègue du comte Adolphe de Circourt dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, dont le prince de Polignac avait le portefeuille en 1829.

congrès, il voulait de Paris venir ici : il a retrouvé ici, après des années d'absence, des amis établis qu'il avait laissés au coin de mon feu parisien. Ce pauvre petit gîte est devenu une patrie commune pour mes amis de tous les temps, de tous les pays. Hier j'ai vu Mgr l'évêque de Rouen, un de nos prêtres les plus distingués (1). Il m'a semblé beaucoup moins amer que d'autres fois contre l'Italie. — M. de Butenval s'annonce pour dîner ici lundi avec MM. de Boislecomte et Vieilcastel, et se fait beaucoup valoir de quitter le conseil d'état pour moi : je suis reconnaissante de chaque preuve de souvenir ; si je pouvais un jour vous espérer, j'en préviendrai la charmante marquise de St-Valier (la sœur de la marquise Biscaretti) (2). Elle serait fort enchantée de vous revoir.

Excusez-moi, Monsieur, d'oser vous rappeler tout le charme que j'admire dans le souvenir des moments que vous avez bien voulu accorder à ma réclusion.

K. Ctesse de Circourt.

---

(1) Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen et cardinal, avait été collègue de M. de Circourt à l'école de droit de Paris, et resta lié avec lui pendant toute sa vie.

(2) Elisabeth Le-Tonnelier de Breteuil, fille du comte Émile de Breteuil, ancien pair de France et sénateur, avait épousé en secondes noces, en 1849, Paul-Gabriel de la Croix-Chevrières, marquis de St-Vallier. Sa sœur Laure s'était mariée en Piémont avec le comte Charles Biscaretti, officier et ensuite lieutenant-général dans l'armée italienne, mort en 1889.

VIII.

Les Bruyères par Bougival (Seine et Oise).
9 juillet 1860.

Michel Chevalier est venu passer avec nous un dimanche, et me dit, Monsieur, qu'il dînera ici mardi en huit, le 17 de ce mois : j'ose vous en prévenir afin que, si vous pouviez nous accorder quelques moments, vous nous arriviez à six heures. Vous aurez toute liberté de nous quitter aussitôt après le dîner d'amis. Si M. Albert Blanc voulait bien vous accompagner, il vous enseignerait la route du rustique ermitage : nous ne l'avons plus revu, malgré ce beau temps qui rend nos horizons boisés si verts et si frais. Pour vous, Monsieur, le repos est une chimère, mais vous me permettrez de vous redire combien nous serons charmés de vous revoir et de causer de mille sympathies que ma pensée vous renouvelle tous les jours.

K. Cte de Circourt.

IX.

Les Bruyères par Bougival (Seine et Oise).
14 juillet 1860.

Une violente fièvre s'est emparée de moi, et me voici, Monsieur, obéissant au médecin qui exige une semaine entière d'immobilité absolue au lit, pour calmer le redoublement de vives douleurs. Jugez de mon profond regret de ne pas voir mes amis, ce qui est devenu mon unique jouissance. J'espère, Monsieur, que mon

obéissance m'apportera un peu de soulagement, et que, malgré toutes vos occupations, mon ermitage aura le grand plaisir de vous voir plus tard.

KLUSTINE C^me^ DE CIRCOURT.

X.

Les Bruyères par Bougival (Seine et Oise).
26 juillet 1860.

J'ose vous prier, Monsieur, de transmettre ma réponse au précieux envoi que vous avez bien voulu m'envoyer : M. de Cavour, au milieu du poids des affaires, demeure l'ami le plus fidèle et le plus dévoué : ses biographes ne connaissent peut-être point cette qualité si rare : il me dit qu'il vous accable d'affaires, et que vous seul pouviez me mettre au courant de ce que je voudrais tant savoir sur lui : il devine parfaitement mes regrets de ne pas avoir le grand plaisir de vous voir. Voici le marquis de Cavour qui va avec sa fille à Ostende, et sûrement que, si Paris se trouve sur son itinéraire, je le verrai ici : peut-être qu'alors, par extraordinaire, il vous attirera jusqu'à notre sauvage retraite. Combien je vous remercie de penser à mes misères : la fièvre m'a quittée, et me voici rendue à mes habitudes, heureuse de revoir mes indulgents amis. M. de Pourtalès et Mme de Seebach [1] sont venus

(1) Le comte Albert de Pourtalès, né en 1812, mort à Paris en 1861, était envoyé de Prusse auprès de l'empereur Napoléon III. — Marie de Nesselrode, femme du baron, puis comte de Seebach, envoyé de Saxe auprès de l'empereur Napoléon III, était fille de l'ancien chancelier russe, comte de Nesselrode.

ici le jour où j'étais le plus souffrante, et j'ai été vivement contrariée. Le congé de M. de Pourtalès ne sera peut-être pas de deux mois, comme il s'en flattait.

À revoir, Monsieur, ma pensée vous suit et vous désire tous les succès : une grande fermeté d'âme est le seul soutien parmi des circonstances si compliquées. La pluie a fait défleurir plus tôt la belle rose appelée *le comte de Cavour :* je voulais vous l'envoyer et vous la faire admirer.

K. C^ne^ DE CIRCOURT.

P.S. — Michel Chevalier, que j'ai vu deux fois cette semaine, me charge de vous dire que c'est par discrétion qu'il ne va pas vous chercher. Il nous revient dimanche pour dîner.

XI.

Les Bruyères, 5 août 1860.

Il faut, Monsieur, que je devine toute l'importance actuelle de vos occupations pour ne pas vous avoir sollicité d'être des nôtres à dîner aujourd'hui : Michel Chevalier et M. Cobden seront ici, et auraient été si heureux de vous voir. M. Auguste de la Rive, le cousin et ami de M. de Cavour, m'écrit de Londres qu'il sera à Paris, à l'hôtel Mirabeau, lundi soir, demain. Il n'y restera que mardi et mercredi, et désire vivement avoir l'honneur de vous entretenir au plus tôt de choses *importantes*. Il vient dîner avec nous mardi, après-demain, et je vous le dis sans espoir de vous entraîner : veuillez donc lui faire dire à l'hôtel Mirabeau à quelle heure

vous pourrez le recevoir le mardi ou le mercredi; il a un congé très court et vient d'avoir un long entretien avec lord Palmerston.

J'ai un vrai guignon avec M. de Cavour: un jeune ami à moi, M. de Geffcken, ministre de Hambourg à Berlin (1), rempli de talent et d'esprit, parfaitement au courant de la politique allemande, est en voyage, et m'a demandé de lui adresser à Gênes, poste restante, une lettre de recommandation pour M. de Cavour. Je l'ai fait avec tout l'empressement possible, et cette lettre s'est perdue... M. Geffcken s'est présenté en mon nom à M. de Cavour, qui l'a reçu parfaitement: demain soir M. Geffcken nous arrive ici pour quinze jours: tous les ans il demande un congé pour se reposer sous notre toit, et m'amène sa jeune femme, épousée depuis quinze jours. Il faudra tous les ravissements de la lune de miel pour me faire supporter infirme comme je le suis.

À revoir, Monsieur, je n'ose pas dire à mardi, six heures. Veuillez m'en savoir gré et deviner à votre tour combien je le regrette.

KLUSTINE C^sse DE CIRCOURT.

P.S. — C'est le 2 août que M. de Cavour a eu la bonté de recevoir mon diplomate. Ainsi demain j'en aurai des nouvelles très fraîches.

---

(1) M. le dr. Henri de Geffcken, le publiciste bien connu, représentait en 1860 les villes Hanséatiques à Berlin.

XII.

Les Bruyères, par Bougival (Seine et Oise).
9 août (1860).

Vous avez, Monsieur, complètement captivé M. de la Rive, ce qui me paraît tout simple. Il a dîné avec nous hier, et nous a vivement intéressés en nous parlant de l'opinion en Angleterre. Que d'orages à tous les coins de l'horizon politique! Notre ami M. de Cavour a besoin de toute son énergie pour tenir tête à l'orage, duquel l'Europe le regarde comme le seul pilote. Je comprends, Monsieur, comme vous êtes absorbé, et je regrette tant que vous ne puissiez venir ici prendre un peu de repos. J'ose vous demander pourtant une faveur : notre jeune ami M. Geffcken, ministre de Hambourg à Berlin, a le plus grand désir de vous voir; il reste ici encore quinze jours et ne va guère à Paris: il demande quels sont les jours et les heures où il aurait l'espoir de vous trouver et de pouvoir vous entretenir : il irait à Paris *exprès pour cela.* Il y a huit jours qu'il a vu M. de Cavour. D'ici il retournera à Berlin, et nous accorde son congé tout entier: il vous intéressera, j'en suis sûre; c'est pourquoi, lorsque vous le pourrez, je vous serai bien reconnaissante de lui permettre d'aller vous chercher.

À revoir, Monsieur; j'espère voir le marquis de Cavour à son passage à Paris, et m'en réjouis d'avance. Veuillez ne pas oublier la pauvre infirme.

K. C^ssse^ de Circourt.

XIII.

Les Bruyères 22 août 1860.

Permettez-moi, Monsieur, d'oser confier à votre bonté ce petit mot pour le marquis de Cavour : M. de la Rive l'attend à Presinge pour le 26 de ce mois, et j'espère, d'après ce que m'a mandé notre ami commun, que Paris est sur la route d'Ostende à Genève : je ne doute pas de la vieille amitié du m^is^ de Cavour, et je désire beaucoup le revoir : je suis sûre qu'il viendra ici et que vous le ferez avec lui, si vous pouviez quitter vos préoccupations qui deviennent chaque jour plus compliquées. Dimanche dernier Michel Chevalier vint me raconter une longue conversation qu'il avait eue avec M. Manna (1). C'est une grande conquête pour la cause italienne que le désir de Naples de s'allier au Piémont. Mais je comprends tous les obstacles et j'attends avec anxiété l'issue de cette nouvelle crise. Croyez, Monsieur, que ma pensée vous suit. Notre jeune ménage allemand nous quitte le 1er septembre, et si d'ici-là le ciel politique a une lueur de sérénité, nous serons heureux de vous voir ; M. Geffcken en a un désir que M. de la Rive a beaucoup augmenté.

Mille et mille excuses de cœur.

K. C^me^ DE CIRCOURT.

---

(1) M. Jean Manna, de Naples, qui fut député, ministre et sénateur italien. Il morut en 1865.

XIV.

Les Bruyères 1er septembre (1860).

Permettez-moi, Monsieur, de vous présenter, quoique de loin, notre jeune ami M. Geffcken. Il vient de passer quelques semaines avec nous et retourne à son poste à Berlin: il est fort au courant de la politique et lié avec les hommes les plus éminents de l'Allemagne: il sera très heureux de faire votre connaissance, et j'ose vous prier de lui accorder quelques instants; j'en serai, pour ma part, très reconnaissante.

Combien je vous remercie d'avoir remis mon petit mot au m^is de Cavour: il nous a donné une bonne journée qui s'est écoulée trop vite après une séparation de cinq ans: il dira à son frère combien de vieilles amitiés ne connaissent pas d'absence.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

K. C^sse de Circourt.

XV.

Les Bruyères 20 septembre 1860.

Permettez-moi, Monsieur, de vous prier de transmettre cette lettre le plus rapidement que cela sera possible: il s'agit d'une affaire très importante, et que je vous conterai quand les graves événements vous permettront de nous accorder quelques instants.

Chaque jour apporte des nouvelles qui sont toutes des événements si graves. Puisse l'Italie en triompher! Veuillez agréer d'avance tous mes remercîments.

KLUSTINE C^sse DE CIRCOURT.

— M. Cobden me disait hier de M. de Cavour: « When I saw him in 1847 I thought him the ablest man I ever knew, and he prouved it ». — Mr Senior était aussi des nôtres.

XVI.

Les Bruyères 29 settembre (1860).

Nous sommes bien reconnaissants, Monsieur, d'une marque de votre amical souvenir, au moment où vos préparatifs de départ doivent absorber tous vos moments. Croyez que nous espérons votre prochain retour: nous y comptons fermement... Vous seul pouvez dignement représenter la politique de la nouvelle Italie. Vous nous rapporterez des nouvelles de M. de Cavour, plus récentes et plus détaillées que celles de son frère: je désire que ce soit au plus tôt. — Combien je vous remercie d'avoir si fidèlement transmis la mienne: hélas! elle recommandait avec instance M. et surtout Mme de Pimodan, que je croyais en Italie; croirez-vous qu'au milieu de circonstances si graves, M. de Cavour m'a répondu aussitôt? Si quelque chose au monde pouvait augmenter mon admiration pour ce grand caractère, ce serait cette nouvelle preuve d'amitié. Mme de Pimodan est pleine de fermeté, d'une beauté

remarquable — elle a 26 ans. — C'est elle et son entourage qui ont poussé ce jeune et brillant militaire dans cette expédition absurde.

Il m'est permis de m'occuper particulièrement des blessés; j'ai passé tout mon été à attendre une opération très douloureuse, fort longue, que mon épaule devait subir le mois prochain : depuis hier, le célèbre chirurgien qui me soigne, le docteur Maisonneuve, a déclaré qu'il valait mieux la retarder encore, car le mal n'est pas à son apogée... Au mois de novembre nous retournerons à Paris, et on verra quel sera l'avis suprême de la science. Aucun effort, aucun supplice ne me coûtera, si j'ai au bout l'espoir d'une délivrance même partielle. — Oserai-je vous prier, Monsieur, de me permettre d'envoyer à votre chargé des affaires mes lettres à M. de Cavour? Une recommandation de votre part m'éviterait les incertitudes de la poste: vous savez que je n'abuserai pas d'une si précieuse autorisation.

Ce qui est bien pénible, au milieu des graves événements qui se préparent, c'est d'assister à de cruelles déceptions : M. de la Rive (1), l'ami, le cousin de M. de Cavour, est tout entraîné par son patriotisme ultra-génevois, et il me mande, à moi, son amie depuis trente ans, que décidément il ne comprend plus mon fanatisme obstiné pour M. de Cavour, et que ses sympathies ardentes sont pour Garibaldi (2). — Michel

---

(1) M. Auguste de la Rive.

(2) On sait avec quelle vivacité Garibaldi s'était prononcé contre le traité de cession du 24 mars 1860. D'autre part, l'annexion de la Savoie à la France avait provoqué en Suisse une protestation, dont M. A. de la Rive s'était rendu, auprès du

Chevalier disait ici, ces jours-ci, que M. de Cavour aurait été le plus grand homme de son temps s'il avait fait fusiller Garibaldi avant l'expédition de Sicile... M. Cobden lui a répondu avec une raison, une autorité qui m'ont ravie : cet esprit si ferme, si haut est un solide et véritable allié de M. de Cavour.

À revoir, Monsieur ; j'ose vous prier de me rapporter une photographie *ressemblante*, à votre choix, de M. de Cavour, pour la faire relier dans sa biographie : elle va avoir besoin d'une seconde partie, qui ne sera pas la moins remarquable. — M. Geffcken a été bien reconnaissant de votre accueil, et le méritait de tous points.

Que Dieu vous conduise et vous ramène près de nous.

K. Cte DE CIRCOURT.

Veuillez porter au marquis de Cavour le dernier *Correspondant :* il y verra un morceau de M. de Falloux qui pourra bien être arrêté.

XVII.

Les Bruyères, par Bougival (Seine et Oise).
24 juillet 1861.

Combien je vous suis reconnaissante, Monsieur, pour cette image fort ressemblante, mais que je ne puis contempler qu'à travers mes larmes : elle sera sur la même

---

cabinet de Londres, l'interprète convaincu. C'est sur cette question seulement que les opinions de M. A. de la Rive se trouvèrent d'accord pour un instant avec le sentiment de Garibaldi.

page que la vôtre, éternellement unies dans ma pensée. Je suis heureuse de tenir de votre main le rapport que j'ai osé vous demander (1) : nous l'avons lu avec le plus grand intérêt, le rapportant autant à vous qu'à celui qui était alors le chef du gouvernement du roi Victor-Emmanuel, et qui demeurera l'éternel honneur de l'Italie. Je ne doute pas que ce travail ne vous ait valu l'approbation la plus flatteuse pour votre mérite et la plus chère à votre cœur, récompense que nulle autre ne pouvait remplacer pour vous, pas même la justice éclatante que vous ont rendue, même hors de l'Italie, les personnes d'un esprit droit et d'intentions généreuses. Ce rapport donne une idée complète des prodigieux efforts que doit coûter l'organisation de l'Italie méridionale, des difficultés que vous avez eu à vaincre et des précédents salutaires que vous avez légués à vos successeurs.

Nos félicitations pour votre retour à Paris sont mêlées d'une amertume si grande, qu'il m'a fallu du temps et de la peine pour trouver le courage dont j'ai besoin en vous écrivant aujourd'hui. Je ne puis pas cependant me refuser la consolation de revenir avec vous sur cette perte irréparable et de vous assurer de la sympathie profonde avec laquelle ceux qui ont été dignes de partager l'amitié de M. de Cavour ne se borneront pas à vous accompagner de leurs regrets, mais continueront à vous assister de leurs vœux dans la grande tâche qui vous est imposée. Au milieu du

---

(1) Rapport du 20 mai 1861, par lequel je rendis compte à M. de Cavour de l'administration des provinces napolitaines pendant la lieutenance de S. A. R. le prince de Carignan.

déchaînement de l'esprit de parti et de l'aveuglement des préjugés, vous trouverez, même à Paris, des intelligences à l'unisson de la vôtre; elles vous rappelleront à tous moments combien est sacré pour vous le devoir de continuer, sans fléchir sous une si rude épreuve, l'ouvrage auquel de si bonne heure, et quand sa réalisation semblait plutôt un rêve éblouissant qu'une possibilité historique, vous vous êtes associé avec tant de persévérance et d'énergie. J'espère que vous aurez remarqué l'à-propos et la netteté des expressions employées tout récemment par un de mes amis à Londres, dans une occasion solennelle, au sujet de la reconnaissance de l'Italie.

Avant que le tourbillon des affaires ne s'empare absolument de vous, j'aurais une véritable jouissance à vous revoir dans notre humble ermitage si voisin de Paris : ce serait plutôt pour moi, et j'espère aussi pour vous, un soulagement qu'une aggravation à notre douleur commune qu'en échanger les expressions et nous répéter que le comte de Cavour n'est pas entièrement perdu pour l'Italie, puisque son esprit lui survit et que des amis éprouvés vouent leur existence à compléter son ouvrage. Jusqu'à ce moment les actes et les paroles de M. Ricasoli sont de nature à faire penser qu'il recueillira dignement, autant qu'il peut être recueilli, un héritage si magnanime.

Mon mari se joint à moi pour vous dire, Monsieur, que notre couvert rustique à six heures précises sera charmé de vous posséder.

Veuillez croire à mon sincère dévouement.

KLUSTINE C^ne^ DE CIRCOURT.

XVIII.

(Deux brindilles de bruyère plaquées en tête de la feuille).

Par Bougival (Seine et Oise).
28 août 1861.

Votre fidèle souvenir au milieu de vos occupations m'a rendue, Monsieur, fort reconnaissante. Je comprends les envahissements de toutes vos heures, et mon regret de ne pas vous voir s'augmente chaque jour. Mon mari ne va pas à Paris sans essayer de vous dérober quelques moments, mais il y va rarement, car nos amis se succèdent ici, lors même que notre Paris est désert; nous jouissons du passage des revenants des eaux, et les apparitions intéressantes charment ma réclusion. Nous avons un voisin qui est un ennemi implacable pour l'Italie, quoiqu'il fût un ami de M. de Cavour: c'est M. Thiers: toute la verve inépuisable de son esprit charmant devient un radotage lorsqu'il parle de cette grande résurrection et en conteste la portée. Vous me permettrez de vous présenter par deux lignes M. Tchihatcheff, récemment nommé à l'académie des sciences, rempli de talent, publiciste, voyageur intrépide, explorateur persévérant de l'Asie-Mineure: il a écrit des brochures politiques remarquables (*La paix de Zurich*, entre autres). Il va passer l'hiver en Italie pour l'étudier dans sa régénération, et désire beaucoup avoir l'honneur de vous voir avant ce prochain départ. Il est vraiment partisan de ce que nous admirons.

À revoir, Monsieur; ne nous oubliez pas et croyez

au prix que nous attachons à ces profonds souvenirs qui nous réunissent aux vôtres.

K. Cᵗᵉ de Circourt.

Vous aurez lu le discoursde Michel Chevalier à Dublin : lorsqu'il a prononcé le nom de Cavour, des applaudissements frénétiques ont rempli la salle. Il m'a chargé de vous le dire.

XIX.

Les Bruyères 31 août 1861.

Mille grâces de cœur pour ces précieuses lignes qui augmentent encore, si c'est possible, mon plaisir de vous revoir, Monsieur. J'ai tant à vous dire sur M. Thiers. Il est irréconciliable avec la noble cause que vous servez, et sur ce seul point je ne retrouve pas la modération qui paraît le charme particulier de cette intelligence si vaste, si compréhensive, si positivement éclairée. Il reconnaît à notre ami tout ce que l'Europe a honoré, mais il déraisonne sur la possibilité d'une Italie telle que vous la comprenez et telle que nous la verrons, j'en ai le ferme espoir. Je comprends votre excessive réserve envers des amis et ennemis, et c'est avec la plus grande discrétion que j'oserai introduire une personne inconnue auprès de vous, soyez-en bien assuré. Pourtant il y a une manière active de servir l'Italie, c'est d'animer et d'éclairer le zèle de ceux qui peuvent coopérer à cette grande œuvre par les moyens les plus divers, et les plus petits ne sont pas à dédaigner. Si vous le pouviez, si cela était pos-

sible, vous me rendriez vraiment reconnaissante, si vous pouviez venir après-demain, lundi, dîner avec nous à six heures précises : vous trouverez ici M. Poujade, qui va bientôt partir pour Florence, tout radieux de ce poste qui lui convient parfaitement: vous devinez que le titre de consul général n'empêche pas que ce ne soit une position diplomatique, et M. Poujade serait très flatté de vous être présenté : il est très intelligent, fort laborieux, courageux, capable de tout comprendre et de se rendre utile. Nous n'oserons pas vous attendre: mais vous savez comme il est plus facile de suivre ici un entretien sous nos ombrages qu'à travers toutes les interruptions de Paris. Le marquis Incontri sera des nôtres : je n'oublierai jamais les bontés desquelles nous a comblé son grand-père (1). Le comte de Cavour appréciait beaucoup M. Poujade, qu'il voyait souvent chez lady Holland (2). Comme tous ces souvenirs deviennent des liens!

À lundi, Monsieur, quelques heures de causerie paisible vous feraient tant de bien : après certaines épreuves, le cœur ne retrouve pas de convalescence; la perte que nous pleurons est de celles que chaque jour semble augmenter et rendre plus irréparable. M. Thiers me

---

(1) Le marquis Gino Capponi.

(2) Lady Mary Augusta, fille du 8e comte de Coventry, avait épousé en 1833 le dernier baron Holland, et resta veuve en 1859. Depuis cette époque lady Holland avait l'habitude de partager ses séjours entre Holland-house, à Kensington, St. Ann's-hill en Surray, et Naples. Elle était une amie d'ancienne date du comte de Cavour. Sa résidence de Holland-house, où je l'ai vue la dernière fois en 1885, fut longtemps le rendez-vous des illustrations anglaises et continentales de son temps. Elle mourut à St. Ann's-hill le 21 septembre 1889.

contait ces jours-ci une conversation qu'il avait eue avec M. Cousin. C'est une révélation.

Merci, Monsieur, de votre souvenir; vous savez comme j'y attache un prix de cœur.

K. DE CIRCOURT.

XX.

Les Bruyères 22 septembre 1861.

Me permettez-vous d'espérer, Monsieur, que vous avez bien voulu me réserver une de ces photographies, desquelles l'*Illustration* m'offre une réproduction sûrement imparfaite? En échange j'ose vous offrir un sinet de livre : il est vraiment rustique et vous fera penser à un lieu qui désire et espère vous voir. Tous ces jours-ci votre nom y a été prononcé. M. Thiers, en me disant adieu, regrettait de ne vous avoir pas rencontré, et je crois que ces chances ne lui sont pas faciles, vu l'hostilité irréconciliable de ses opinions actuelles. M. Cousin a été son hôte, et je l'ai vu tous les jours : son admiration pour notre illustre ami est profonde, mais l'obstination sur d'autres points qui touchent à cette grande mémoire toujours aussi fanatique. M. Ranke me demande de vos nouvelles; il était ici dernièrement avec son traducteur, Mme Austin (1): elle vient de nous accorder une semaine, allant chez M. Guizot: elle a pu jouir, sous mon humble toit, du voisinage de

(1) Mrs. Sarah Austin, née Taylor, de Norwich, publia, entre autres choses, des traductions anglaises de l'histoire de la réforme en Allemagne et de l'histoire des papes, de Ranke.

ses deux plus intimes amis, MM. Cousin et Barthélemy Saint-Hilaire: j'ai beaucoup engagé le célèbre historien à aller vous voir; mais, tant que la Prusse n'a pas reconnu le royaume d'Italie, les susceptibilités allemandes ne lui permettront pas une démarche aussi hardie, malgré tout le désir qu'il aurait de vous entretenir. Je reçois ce matin une lettre du m^le de Cavour: il a vainement attendu Mgr. de Bonnechose, archevêque de Rouen: il venait me dire adieu, se rendant à Rome, je l'avais engagé et déterminé à passer par Turin à sa demande, j'en ai prévenu le m^le de Cavour, et il est clair que ce prélat a changé d'avis en route: je le regrette beaucoup, car il aurait ainsi trouvé une occasion unique pour s'éclairer: il est naturellement conciliant et très politique, donc modéré et prudent. — Avez-vous lu le très intéressant morceau de Layard dans la *Quarterly Review?* Il s'y trouve des traits d'une ressemblance peu commune, et les lettres et conversations ont un immense intérêt (1).

À revoir, Monsieur, pardonnez-moi d'interrompre vos mille occupations et croyez à mon sincère dévouement.

K. de Circourt.

Mon mari vient de perdre son cousin, l'amiral de Suin: c'est un véritable chagrin pour nous et une noble nature de moins (2).

---

(1) L'article de Sir Henry Layard parut, sans nom d'auteur, dans la *Quarterly Review* du 1er octobre 1861 avec le titre: « Count de Cavour ».

(2) Le vice-amiral Marie-Alfred de Suin, né en 1796, mort en 1861. Il était membre du conseil d'amirauté.

XXI.

Les Bruyères, 12 octobre 1861.

Quoique je n'aie ici, Monsieur, qu'une petite partie de mes correspondances, je vous confie quelques précieuses lettres de notre ami : elles vous le feront connaître au moment où vous étiez encore enfant, ne prévoyant point que votre nom et votre affection se lieraient si profondément à cette illustre mémoire. Combien je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir accordé le privilège de vous connaître et d'apprécier moi-même le charme et les dons si remarquables desquels il m'avait parlé tant de fois ! Sans cette intervention directe, une pauvre infirme, recluse depuis tant d'années, n'aurait jamais pu rencontrer un jeune diplomate si brillant et voyant se dérouler devant lui un avenir si rempli. En lisant ces pages, écrites il y a si longtemps, vous serez frappé de cette maturité réfléchie qui ne faisait qu'attendre l'heure de l'action. Je vous envoie les lignes du comte de Pourtalès, auquel j'avais prêté dix lettres des époques les plus diverses : mais personne au monde ne comprendra comme vous le prix que j'y attache. Il me semble que pendant cette saison, elles vous seront plus agréables que lorsque le tourbillon de l'hiver aura multiplié vos occupations. — Combien je vous remercie d'avoir pu m'accorder quelques instants : vous avez été assis à cette même place où en 1852 j'ai eu de longs entretiens avec l'ami que

nous pleurons. Hélas! mon petit gîte, alors rempli dans ses plus petits recoins, n'a pas pu lui offrir l'hospitalité de laquelle j'aurais été si fière aujourd'hui.

Me permettez-vous d'espérer, Monsieur, que vous me conserverez un peu de sympathie en échange de mes sentiments dévoués?

KLUSTINE C^ne^ DE CIRCOURT.

XXII.

(Les Bruyères) 25 octobre 1861.

Ce n'est qu'hier, Monsieur, que m'est parvenu le précieux paquet duquel je ne pouvais me séparer que pour le sentir dans vos mains; merci mille fois de m'avoir communiqué cette admirable lettre (1): elle est le portrait vivant de l'ami que nous regrettons toujours: il me semble qu'elle vous fait un devoir d'écrire *un jour* cette noble vie que personne n'a mieux connue que vous, et que vous avez pénétrée dans une intimité toute particulière: son neveu devra vous le demander avec les plus vives instances. Que de lettres encore je possède à Paris d'années entières, et mon mari en conserve aussi de fort remarquables, mais, comme elles sont toutes politiques, j'ai pensé que vous en seriez moins curieux que de celles de l'*ami*. Ne croyez-vous

(1) Lettre que le comte de Cavour m'adressa de Genève à Zurich le 21 août 1859. (V. CHIALA, *Lettere del conte di Cavour*, III, 123).

pas qu'un recueil de lettres du comte de Cavour aurait un grand succès et éclairerait sur cette puissante intelligence qui ne s'est révélée au monde que parmi des luttes et des oppositions ardentes? Le succès de la correspondance de M. de Tocqueville me l'a fait souvent penser : c'est au coin de mon feu que ces deux amis de ma vie se sont rencontrés, et ne se sont jamais vus que cette seule et unique fois. Merci mille fois pour ces deux photographies que nous conserverons précieusement : n'oubliez pas que j'espère la vôtre encore une fois. — Vous aurez lu le livre de M. Guizot: il ne fera aucun tort à la noble cause que vous servez et défendez: il s'adresse à un public prévenu qui ne veut pas être éclairé, et a un parti pris d'avance; un protestant affirmant au nom de la liberté la nécessité du pouvoir temporel de la papauté me semble peu dangereux (1). — Mgr. de Bonnechose est revenu de Rome, convaincu que les troupes y resteront tout l'hiver : il paraît que le cardinal Ant[onelli] en a la promesse formelle. Nous verrons le général de Goyon bientôt : je suis lié avec sa femme, mais nullement avec lui: il croit repartir bientôt.

Dans les premiers jours du mois prochain, une ordonnance chirurgicale me condamne à retourner à Paris : je regretterai notre ciel pur et ces horizons admirables en toutes saisons; mais il sera plus facile à mes amis de m'atteindre, et je serai heureuse de leur épargner une longue course. — J'espère, Monsieur, que vous

(1) Le livre ici mentionné de M. Guizot a pour titre: *L'Eglise et la société chrétienne.* Il fut publié à Paris en 1861.

pourrez m'accorder quelques instants et que vous savez quelle est ma profonde sympathie.

KLUSTINE C^ne DE CIRCOURT.

Pourriez-vous me donner une lettre de fairepart de la mort du comte de Cavour? Je conserve tout ce que j'ai pu recueillir qui l'a annoncée dans tous les pays.

Quel est le prince dont le comte mentionne la lettre à la fin de la sienne? (1).

XXIII.

(Une brindille de bruyère plaquée en tête).

1er novembre 1861.

Hier un anglais est arrivé chez moi : il m'a dit qu'il se nommait J. Devey, qu'il était gradué à Cambridge et attaché au barreau de Londres: il a ajouté qu'il avait eu l'honneur de vous voir et de vous remettre une lettre de Sir J. Hudson (2); qu'en outre il m'était adressé par M. Le Play, conseiller d'état: il m'a dit que, tout occupé d'un travail sur la carrière et l'histoire politique du comte de Cavour, il recueille de toutes parts des documents authentiques; que lord Clarendon lui a communiqué des lettres très précieuses, et que même il accepte la dédicace de ce futur ouvrage. Il m'a demandé ensuite de jeter un coup d'œil

(1) Le prince Napoléon.
(2) Sir James Hudson, envoyé d'Angleterre à Turin.

sur les lettres que j'ai du comte de Cavour;... c'est au commencement du mois prochain que le premier volume de cet ouvrage doit paraître: et c'est sur les années qui ont précédé la vie politique de notre ami que le biographe me demandait des renseignements précis.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous donner la peine de me tracer deux lignes: vous devinerez mes scrupules; Mr. Devey est resté dîner ici, a paru un vrai gentleman (1).....

Dans peu de jours je retourne à Paris, et j'en espère votre réponse ici: je crains que ce temps humide ne vous rende votre mal de gorge.

Votre dévouée
KLUSTINE C^sse DE CIRCOURT.

XXIV.

(Paris) 11, rue des Saussayes.
Novembre 1861.

Vous avez deviné, Monsieur, avec quelle émotion je rentrai dans ce gîte où j'ai connu notre ami, où il est venu si souvent, où sa pensée retrouvait une intimité de cœur. Qui m'eût dit le printemps passé le deuil qui remplirait pour moi cette année? Merci mille fois pour cette image: elle n'est pas du tout flattée: il y a sur ce noble front un souci, une préoccupation que je ne lui ai jamais connu: l'auguste sérénité des traits m'avait

(1) L'ouvrage de Mr. J. Devey ne fut jamais publié.

frappée en mars 1859, et je n'en trouve pas trace: je vous en suis bien reconnaissante: tous ces portraits sont réunis et seront placés en tête de cette publication que vous connaissez: *Raccolta de' migliori scritti e documenti*, etc., etc., mais les larmes voilent pour moi tout ce passé, hélas! si vivant, si cruellement tranché! En échange j'ose, sans crainte de vous ennuyer, vous communiquer les pages que mon mari a écrites pour moi: je suis certaine que vous les lirez avec intérêt, et devinerez que vous êtes la *seule* personne à laquelle je les confie: les publier serait *impossible:* lisez-les à votre aise et croyez que j'aime à les sentir près de vous.

Votre portrait, que je conserverai précieusement, manque du caractère essentiel de ressemblance: il n'a pas votre âge: ce qui est si remarquable en vous c'est l'harmonie complète de la jeunesse avec la maturité du regard: Mr. Devey nous disait que vous aviez un profil qui rappelle les marbres grecs: c'est parfaitement vrai. Il me persécute de sollicitations pour son livre qu'il poursuit avec passion. — Dernièrement j'ai envoyé à M. de Falloux la copie d'un billet de M. de Cavour en 1832, me priant de le présenter à Mme Swetchine, tout en faisant ses réserves. M. de Falloux a été ravi de ces lignes, et les publiera, je crois, dans les deux volumes de correspondances qui vont paraître, et qui augmenteront encore l'admiration qu'impose Mme Swetchine.

Le voyage m'a cruellement éprouvée: je ne puis pas bouger du lit: je vais commencer un nouveau traitement qui durera tout ce mois-ci et me rendra invisible. Dès que je pourrai revoir mes amis, vous me permet-

trez, Monsieur, de vous en prévenir, tant je suis certaine que, malgré vos occupations et vos devoirs, vous me réservez quelques instants.

Votre dévouée
K. DE CIRCOURT.

Ce petit caché m'a été donné par M. de Cavour en 1841 — gravé ainsi.

XXV.

(Paris) 27 novembre 1861.

Vous ne doutez pas, Monsieur, de l'empressement avec lequel je m'occuperai de la personne que vous recommande si cordialement le prince de Carignan: mais Paris est le plus mauvais centre pour de telles recherches: le luxe extérieur a envahi toutes les traditions: croirez-vous que dans les plus antiques hôtels qui vous entourent on a des gouvernantes à la journée et des lectrices à l'heure? Bien des fois j'ai tenté de semblables recherches, et c'est en Italie que j'ai placé des personnes qui ne trouvaient aucune position ici. Dimanche prochain j'espère reprendre mes habitudes et être levée le jeudi et dimanche de trois à cinq, les autres jours en *prima sera*, de huit heures et demie à dix heures. En venant me voir vers cinq heures, lorsque vos nombreuses occupations vous le permettront, vous serez presque sûr de me trouver hors des visites et nous pourrons causer. Je voudrais tant que le coin de mon feu pût vous être un repos, car vous devez en

éprouver le besoin, et dans une situation si importante les distractions de votre âge ne sont pas possibles: je sens tout cela, Monsieur, et je voudrais qu'une sympathie profonde et inépuisable pût vous être de quelque ressource.

Puisque vous vous êtes occupé de chants populaires avant la haute politique, j'ose vous offrir le seul exemplaire de ceux qui me restent (1) et un sonnet de mon ami le professeur Rosini (2): vous verrez ainsi, que lorsque j'étais encore toute jeune, j'avais des liens en Italie. En échange je réclame votre volume épuisé, lorsque vous pourrez le faire réimprimer.

Je viens de gronder M. de Falloux. Je n'admets pas que dans la 2e édition qui s'imprime de la correspondance de Mme de Swetchine une note absurde sur l'Italie frappe encore mes yeux — et j'aurai pleine satisfaction. — Du reste ce livre est d'un intérêt qui s'étendra hors du cercle de l'intimité (3).

À revoir, Monsieur, il m'en tarde beaucoup.

Votre dévouée
K. de Circourt.

---

(1) Recueil de chants populaires romains *(Saggio di canti popolari della provincia di Marittima e Campagna)*, publié par P. E. Visconti à Rome en 1830, et dédié à Mlle Klustine (Mme de Circourt).

(2) Une pièce de vers italiens, de trois couplets, dictés par le professeur Rosini à l'occasion des noces Klustine-Circourt en 1830.

(3) La correspondance, ici citée, de Mme Swetchine, née Sophie Soymonoff, compatriote et amie de Mme de Circourt, fut publiée par M. de Falloux en 1862.

XXVI.

(Paris) 28 novembre 1861.

M. de Falloux m'envoie en ce moment ces deux volumes pour M. Albert Blanc, et j'ose, Monsieur, vous prier d'avoir l'extrême bonté de les lui transmettre: d'après ce que vous me mandez, ce sera un échange, et nous pourrons, grâce à ces deux éditeurs, nourrir encore nos pensées de ce qui ne peut pas mourir. — C'est avec la plus vive impatience que j'attends la publication de ces discours (1): ils seront, je crois, le monument le plus utile élevé à cette mémoire qui grandira toujours: je tâcherai de les posséder le plus tôt possible: j'ai fait relier à part chacun des discours de notre ami, et ces exemplaires me demeureront les plus précieux.

Me voici ravie d'apprendre que vous lisez avec intérêt les lettres de Mme Swetchine: elle a été pendant vingt-six ans ma plus *intime amie:* je ne me suis jamais aperçue de la différence d'âge: la jeunesse de son cœur, la vivacité de ses goûts, l'exquise sincérité de ses impressions faisaient de son commerce une mine inépuisable de jouissances. Les plus belles pages de son traité de la résignation sont tirées de ses lettres à moi: elles étaient trop intimes pour pouvoir être publiées et vous savez que ce sont les plus précieuses. — Elle est venue

(1) La publication, indiquée ici, fut faite en 1862 avec le titre: *Œuvre parlementaire du comte de Cavour*, traduite et annotée par MM. J. Artom et Albert Blanc. Paris, 1862.

aux Bruyères et avait une grande prédilection pour nos horizons, et recevait chaque semaine de mes fleurs. La première fois que je lui ai présenté M. de Cavour, il l'a singulièrement frappée et une discussion très vive s'est élevée entre eux sur le comte de Maistre : tous deux soutenaient leur point de vue avec une supériorité qui me charmait-c'était en 1838. — Un an et demi avant sa mort nous n'avons plus pu nous voir, et notre intimité n'en souffrit pas. — Elle m'a légué un vase qui demeurait toujours près d'elle : M. de Falloux me l'a apporté dans mon ermitage le lendemain de sa mort. Sa correspondance avec le père Lacordaire pourra paraître et ce sera la plus curieuse, car nous aurons les lettres des deux correspondants : elle me prêtait à mesure les lettres du père Dominicain qu'elle chérissait.

À revoir, Monsieur, vous savez comme je vous en serai reconnaissante.

K. DE CIRCOURT.

XXVII.

(Paris) 28 décembre 1861.

M. Solvins (1) vient demain, dimanche, me faire ses adieux à trois heures, et si par hasard Monsieur, vous étiez dans mon quartier à cette heure-là, vous devinez combien je serais heureuse de vous revoir : il part lundi pour Turin. — Ne manquez pas de lire dans le

(1) Le baron Solvins, envoyé de Belgique à Turin.

dernier *Correspondant* le morceau de Montalambert sur le père Lacordaire. J'ai envoyé à M. de Falloux une bien remarquable lettre d'A. Blanc : si l'esprit de coterie permettait une émancipation, M. de Falloux serait des *nôtres*, tout comme l'aurait été Mme Swetchine, j'en suis certaine — elle qui dominait tous les esprits de partis-pris. — Vous aurez remarqué ses belles lettres à Mme Craven (1), et le touchant fragment de journal de celle-ci.

À bientôt, j'espère, et à demain si vous le pouvez.

K. de Circourt.

Permettez-moi de vous *consacrer* un cachet que M. de Cavour m'a donné en 1840 (2), — au bout d'une plume de rubis qui s'est usée : — il voyait tout et avait remarqué cette lettre sur mes mouchoirs habituels.

XXVIII.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
11 janvier 1862.

M. Thiers vient me voir demain, dimanche, à 4 heures. Je vous en préviens, Monsieur, pensant que si vous étiez libre à cette heure-là, vous aimeriez le rencontrer. Sans partager aucune de ses idées, je me trouve sous le charme d'un causeur sans pareil.

---

(1) Mme Pauline Craven, née de la Ferronnays, auteur du *Récit d'une sœur*, d'*Éliane* et de plusieurs autres ouvrages de littérature, de morale et d'histoire.

(2) Il faut lire 1841. (V. la lettre du comte de Cavour du 24 décembre 1841).

Mr. Devey est ici, plus absorbé que jamais de son œuvre: mais elle grandit tellement entre ses mains, que le premier volume ne pourra paraître qu'au mois de février: je viens de lui prêter les deux morceaux très remarquables de Daniel Stern : vous les connaissez probablement.

À bientôt; j'espère, Monsieur, que vous n'avez pas eu comme moi une atroce grippe.

Votre dévouée
K. de Circourt.

XXIX.

(Paris) 11 rue des Saussayes.
25 janvier 1862.

Voici bien des jours passés sans avoir eu le plaisir de vous revoir, Monsieur; je sais que vous avez été souffrant et j'ai vivement partagé le désappointement de Michel Chevalier et partagé tous les regrets de mon ami M. de Kergorlay, lequel aurait été si heureux d'avoir l'honneur de vous recevoir lundi prochain. — Mes fidèles amis veulent bien me conserver ma place, lors même qu'il m'est impossible de l'occuper.

Vous ne devinez pas que je veux vous importuner, et que j'en éprouve une véritable confusion : accablé comme vous l'êtes de grandes affaires, il faut que je sois bien *contrainte* pour vous donner une minute d'ennui, mais j'en agissais de même pour le comte de Cavour; ainsi pardonnez-moi comme il le faisait,

connaissant parfaitement *mon horreur* pour toute indiscrète demande.

M. Barrot, ambassadeur de France à Madrid, a reçu la grande croix de St-Maurice à propos de la question des archives napolitaines. Très fier de ce grand cordon, il ne veut pas, par discrétion, rien demander pour son personnel, mais il a fait dire officieusement que ceux qui feraient des démarches à Turin auraient des chances favorables pour obtenir la croix de chevalier de St-Maurice. Or il y a dans ce personnel un jeune attaché de beaucoup de talent, il est entré dans la carrière diplomatique à la suite d'un examen brillant, il s'appelle le vicomte de Grouchy : il est le fils de mon intime amie (1) : elle a perdu son mari chargé d'affaires de France à Turin pendant la coalition : M. de Cavour lui a prodigué les soins les plus dévoués : il est resté son ami dévoué toujours. Vous voyez donc quelles sont les causes de ma sollicitation : si vous pouvez et voulez appuyer la demande du jeune de Grouchy, vous ferez probablement ce que M. de Cavour aurait fait en pareil cas : il portait un véritable intérêt à ce jeune homme et déconseillait à la mère de le faire entrer à St-Cyr, disant qu'il devait devenir diplomate. Cette charmante mère a toutes les ambitions pour son fils, et cela m'excusera près de vous.

Plaignez-moi de vous ennuyer, Monsieur, et croyez

---

(1) Augusta Virginie Serré, vicomtesse de Grouchy, morte en 1889. Son fils Emmanuel a été secrétaire de l'ambassade de France à Madrid pendant les trois derniers mois de 1861, et fut ensuite transféré à la légation de France à Turin en janvier 1862.

que, quoi que vous fassiez, je vous en serai mille fois reconnaissante.

À bientôt, j'espère.

KLUSTINE C^ssse DE CIRCOURT.

N'oubliez pas que je désire beaucoup connaître M. Scialoja : vous savez que je ne peux pas le rencontrer nulle part (1).

XXX.

(Paris) 11 rue des Saussaies.
7 février 1862.

Vous aurez reçu, Monsieur, directement de Genève le remarquable morceau de W. de la Rive sur M. de Cavour (2) : c'est pourquoi je ne vous ai pas envoyé immédiatement mon exemplaire : il fait le tour de Paris et obtient un succès unanime : votre suffrage est pourtant celui auquel j'attache le plus grand prix : l'auteur a passé deux jours ici et j'aurais voulu vous le présenter.

(Sans signature, sur une carte de visite).

---

(1) M. Antoine Scialoja, napolitain, économiste et homme d'état, qui fut professeur d'économie politique à l'université de Turin, député, ministre et sénateur, m'avait été adjoint, comme second plénipotentiaire, pour négocier la convention de navigation et le traité de commerce entre l'Italie et la France, qui furent signés à Paris, la première le 15 juin 1862 et le second le 17 janvier 1863. M. Scialoja mourut en 1877.

(2) La 1re partie de l'ouvrage de M. William de la Rive : *Le comte de Cavour. Récits et souvenirs* par W. DE LA RIVE. Paris, 1862.

XXXI.

(Paris) 22 février 1862.

Il me semble, cher Monsieur, que ces lignes sur la correspondance du comte de Cavour vous intéresseront : elles me parviennent de Londres où elles ont été beaucoup lues. Mais je maintiens que Rattazzi est impardonnable d'avoir imprimé ces lettres qui étaient *vraiment* confidentielles ([1]). Le morceau de William de la Rive n'a eu aucun succès à Genève : on veut à peine le lire hors du cercle de l'intimité stricte de notre ami : le jeune auteur m'écrit fort découragé, et je lui réponds que le succès ici est de nature à l'obliger à continuer et sans tarder : *lui seul* peut nous donner le portrait intime formé par des souvenirs de famille et d'amitié : j'ai déjà eu à demander des autorisations pour traduire en allemand et anglais ces pages que je voudrais répandre.

En apprenant la reconnaissance du royaume d'Italie par la Prusse, vous aurez, comme moi, pensé au comte Pourtalès qui l'avait tant conseillée. Mais n'est-ce pas

(1) Mme de Circourt fait ici allusion à des lettres de M. de Cavour à M. Rattazzi, publiées par M. Berti en janvier 1862 dans la *Rivista contemporanea* de Turin. Ces lettres, reproduites par la presse anglaise, donnèrent lieu, dans la séance de la chambre des lords du 17 février 1862, à des déclarations faites par lord Clarendon, relevées ensuite par M. Berti dans la séance de la chambre des députés d'Italie du 8 juillet de la même année, par le marquis Aynard de Cavour dans une lettre au *Journal des Débats*, du 20 octobre suivant, et par M. William de la Rive dans son livre sur M. de Cavour.

un hommage digne de sa mémoire? Michel Chevalier me disait hier au soir, sortant d'un dîner chez le prince Napoléon, que votre traité marche : vous savez combien je suis impatiente de revoir ses négociateurs. M. Scialoja n'a peut-être pas la patience voulue pour supporter une pauvre infirme : veuillez le lui dire de ma part avec mes compliments.

À bientôt, j'espère.

Votre dévouée
K. DE CIRCOURT.

XXXII.

(Paris) 21 mars 1862).

Il me paraît fort triste, cher Monsieur, de passer tant de jours et de semaines sans avoir la consolation de vous revoir, car je ne puis vous rencontrer nulle part, et il faut un acte direct de votre amical souvenir pour que je puisse vous serrer la main. Aussi le compte-rendu des chants populaires publiés par vous m'a été au cœur; j'ai admiré cet *indole* vraiment poétique, lequel vous a attiré vers les expressions du sentiment naïf avant que les sérieux devoirs d'une si noble carrière politique aient rempli votre vie et imposé à votre intelligence le désir de continuer, de faire triompher la grande cause qui a coûté la vie à notre ami. — J'attends de Turin une brochure qui révèle les négociations avec le cardinal Antonelli... (1). J'attends sur-

(1) La brochure dont il est ici question fut publiée à Turin en 1862 avec le titre : *Negoziato tra il conte di Cavour e il cardinale Antonelli, conchiuso per la cessione del potere temporale del papa*, di D. ANTONINO ISAIA.

tout le volume auquel M. Artom travaille [1], et je déplore qu'il ait quitté le ministère : si jamais il vient à Paris, je vous supplie de me le faire connaître, car le comte de Cavour m'a parlé souvent de lui lorsqu'il me parlait de vous et me promettait qu'un jour je vous comprendrai... À la fin du mois prochain j'espère *pouvoir* retourner aux Bruyères; un traitement *horriblement* douloureux ne me donne encore que la fièvre et le redoublement du mal: il me faudra beaucoup de repos pour m'en remettre et je vous demande quelques instants lorsque vos nombreux envahissements vous permettront de les accorder à ma reclusion. Dernièrement, pendant deux heures, j'ai si chaudement défendu l'unité italienne contre M. Thiers, qu'il vint me dire quelques jours après: « Personne ne mérite comme vous la grande croix de St-Maurice ». Il me paraît pourtant un peu ébranlé dans ses préjugés.

À bientôt, j'espère.

K. DE CIRCOURT.

XXXIII.

(Paris mars 1862) dimanche.

Vous êtes peut-être, cher Monsieur, curieux d'apprendre, par un témoin qui mérite toute confiance, ce qui se passe en Grèce actuellement. Un jeune ami à nous en arrive, et si vous le permettez, je voudrais bien que vous m'indiquiez si vous voulez bien vous entretenir

(1) L'ouvrage ci-dessus mentionné de MM. Artom et Blanc: *Œuvre parlementaire du comte de Cavour.*

avec lui. M. Baltazzi, que nous connaissons depuis des années, quoique très jeune, sait observer, comprendre, espérer : il a une belle fortune, les relations les plus honorables dans son pays : le réveil national rapproche tout naturellement la Grece de l'Italie... M. Baltazzi ne croit pas pouvoir prolonger longtemps son séjour ici, c'est pourquoi j'ose vous prévenir du très grand désir qu'il attacherait à l'honneur de vous voir.

Merci du bon moment duquel j'ai trop peu joui : croyez que ce n'est pas tous les soirs que je suis favorisée par les marquises de votre quartier : hier vous m'auriez trouvée avec tout ce qui est jeune et *sympathique*. La brochure est dévorée (1), et ce matin mon mari va la lire au chancelier (2). Vous aurez lu dans le *Times* du 18 la réponse de lord [J.] Russel à lord Normanby.

À revoir, j'espère.

K. de Circourt.

XXXIV.

(Paris) 28 mars 1862.

Plusieurs exemplaires de journaux que je ne reçois pas me sont arrivés, Monsieur, par mes amis, car il est question de votre entrée au ministère ; vous devinez combien nous en sommes préoccupés. Et pourtant il me semble qu'aucun poste en Italie ne peut être aussi influent que celui que vous occupez ici et aussi impor-

(1) La 1re partie, ci-dessus citée, du livre de M. W. de la Rive.
(2) Le duc Pasquier.

tant pour l'avenir de l'Italie. Ceux qui sont le plus opposés au triomphe de votre cause s'accordent à dire que vous la représentez avec toutes les qualités de négociateur et ce charme personnel qui ajoute *à tout*. Votre ambition est trop haute pour qu'elle ne soit pas éclairée, mais vous me permettez une certaine inquiétude — il faut que vous restiez ici; — plus tard vous ne manquerez pas d'être le ministre dirigeant de votre pays.

Pardonnez-moi cette angoisse d'une sympathie qui vous est bien connue, et que vous me permettez de ne pas croire indiscrète.

Votre dévouée
K. DE CIRCOURT.

M. Ffrench (1) est retourné à Bade avec le vif regret de ne vous avoir pas revu: quelle charmante nature! il y a eu chez moi des batailles qu'il n'oubliera pas. Ses farouches adversaires sont vos plus proches voisines. M. de La Prade (2) me menace de lui envoyer une épître. J'espère qu'il n'en fera rien. Tout est dit sur ce triste sujet.

XXXV.

(Paris) 3 avril 1862.

Il me semble, Monsieur, que ce troisième article (3), après que vous l'aurez lu, intéressera particulièrement M. Scialoja: en ce cas, veuillez le lui prêter: si pour-

(1) Robert Percy Ffrench, du comté de Galway en Irlande, secrétaire de légation de S. M. Britannique.
(2) Poète et membre de l'Académie française.
(3) La continuation de l'ouvrage de M. W. de la Rive.

tant il peut lire autre chose que des tarifs. Comme je retrouve tous *mes conseils* dans ces pages si vivantes! Notez que l'auteur est découragé, car il n'a pas de succès à Genève, et je compte sur votre approbation pour le ranimer.

(Sans signature, sur une carte de visite).

XXXVI.

(Paris) 11, rue des Saussayes.
11 avril 1862.

Il me semble, cher Monsieur, que vous lirez avec intérêt cette brochure de M. de Thielau (1), jeune publiciste que le comte A. de Pourtalès s'était attaché dans les derniers temps de sa vie. Ce morceau est écrit avec un talent fort remarquable, mais d'une obscurité métaphysique laquelle en rend la lecture fatigante. Il faut surmonter cette difficulté: car peu de publications récentes donnent une idée aussi juste de l'état actuel en Allemagne des esprits éclairés et même modérés sur les questions de politique intérieure et extérieure. Les dernières pages contiennent sur le comte de Cavour et sur la moralité politique de certains faits des attaques qui m'ont plus affligée que surprise: il faut passer beaucoup, dans ce genre, aux préjugés enracinés des allemands.

Je me suis empressée de transmettre à William

(1) Essai sur le comte de Pourtalès, publié à Berlin par M. de Thielau en 1862 avec le titre: *Graf Albert Pourtalès. Politischer Essay.*

de la Rive votre suffrage qui le flattera et l'encouragera : il prépare encore deux articles et les publiera en un seul volume. — À la fin de ce mois-ci j'espère regagner les Bruyères et vous voir bien des fois avant les longs mois qui me sépareront de mes amis occupés, car les oisifs connaissent la route qui mène à notre sauvage retraite.

Votre dévouée
K. DE CIRCOURT.

XXXVII.

(Paris) 21 avril 1862.

Ne m'oubliez pas, cher Monsieur, pendant ma dernière semaine ici. Jusqu'à dimanche prochain inclusivement je conserve l'espoir de voir mes amis. M. et Mme Scialoja m'ont quittée hier un moment avant l'entrée de M. Thiers, qui a été plus amusant, plus brillant que je ne l'ai jamais vu. Mr. Stanley m'a donné son livre de chants populaires moldaves et valaques. Le désirez-vous ?

À bientôt, j'espère.

(Sans signature, sur une carte de visite).

XXXVIII.

(Paris) 5 mai 1862.

Vous m'avez procuré, Monsieur, une grande jouissance, inséparable d'une profonde émotion : j'ai relu deux fois ces pages qui renferment comme un écho

vivant et vibrant (1). Il est rare de trouver réunis tant de traits qui peignent un caractère, sans commettre ni imprudence, ni indiscrétion : la page sur Rome est bien remarquable : il me semble que de telles révélations deviennent une lumière pour les esprits les plus prévenus : je n'ai pas pu achever cette lecture sans larmes... M. de Kergorlay, trouvant hier ces feuilles près de moi, s'en est emparé, il a quitté M. Thiers, M. Beulé, M. Vitet, M. Mérimée, Pr. Paradol et... la duchesse Colonna, pour les lire dans un coin ; et il en a été ravi : je n'ai pas osé, sans votre autorisation, les confier à M. Thiers, quoique j'en eusse grande envie : je lui enverrai le volume dès qu'il aura paru.

William de la Rive traverse Paris, et je lui ai promis que vous le recevrez s'il se présente chez vous : il publiera en volume les morceaux qu'il vient de terminer et y ajoutera beaucoup de lettres qui lui ont été communiquées depuis que son travail avait paru. — Ranke m'a chargé de vous dire qu'il avait le plus grand désir de vous entretenir sur la papauté : il est tellement absorbé par les dépêches qu'il copie sur le règne de Louis XIV et qui lui révèlent des mystères, qu'il ne va pas même aux séances de l'Institut... Il n'est libre que le soir, et n'ose pas aller vous chercher à la brune : il était hier du déjeuner que Mme Mohl (2) a donné à la reine de Hollande, et j'en ai eu des récits bien amusants. — Cette chaleur me fait cruellement souffrir :

---

(1) L'introduction de M. J. Artom à l'*Œuvre parlementaire du comte de Cavour.*

(2) Mme de Mohl, née Clarke, anglaise, était femme de Jules de Mohl, le traducteur du *Schah Nameh*, qui fut professeur de persan au collège de France et membre de l'institut.

je partirai pour la campagne la semaine prochaine: veuillez dire à M. Artom que j'ose espérer qu'il viendra s'y reposer lorsque le repos lui sera possible. Combien je serai curieuse de fouiller dans ses souvenirs: la duchesse Colonna (1) m'a amené un vénitien, M. Pa-

---

(1) Donna Adèle Colonna, duchesse de Castiglione, née comtesse d'Affry, enlevée à l'affection de sa mère et de ses amis, et à l'art qu'elle aimait, par une mort prématurée, en 1879. Le comte Adolphe de Circourt, qui l'a assistée, avec sa mère, jusqu'à la fin, me fit part de la triste nouvelle par la lettre que je vais transcrire:

« Fribourg en Suisse, 4 août 1879.

« Je m'acquitte de la plus triste des commissions en vous annonçant la mort de notre illustre et plus encore excellente amie, la duchesse de Castiglione Colonna. Elle a succombé le 16 juillet dernier, à Castellammare, aux atteintes d'un mal de poitrine déjà ancien, et que ni l'art, ni le climat, ni les soins assidus de la meilleure des mères n'ont pu surmonter. Sa mort a été, par la simplicité du courage, la franchise de la résignation et la persévérance des sentiments affectueux, digne d'une vie si belle et si courte. J'ai assisté à ses derniers moments dont l'image ne me quittera pas un instant pendant le temps que je passerai sur la terre, dont le charme principal a disparu avec elle pour sa mère et plus d'un ami. La comtesse d'Affry a reçu, en Italie, des parents et des amis de sa fille, toute l'aide qu'elle pouvait espérer et les témoignages les plus touchants de sympathie. Dieu soutient dans cette épreuve aussi inattendue que cruelle cette mère si dévouée, et vous admireriez la vaillance avec laquelle elle se consacre aux devoirs qui lui restent à remplir; j'espère que sa santé sera bientôt rétablie. Nous sommes revenus lentement de Castellammare à Fribourg, recueillant à chaque étape les *reliquie sparte* de la duchesse, et ce n'est qu'hier qu'enfin la comtesse est rentrée dans la maison désolée; la fille qui lui reste, son excellent gendre Ottenfels et ses petits-enfants adoucissent sa peine et lui donnent de nouveaux motifs pour recommencer la vie. Elle me charge de vous informer de son malheur, de vous assurer que la duchesse a, jusqu'au dernier moment, conservé de votre

sini, fanatique de notre ami (1). — Ne trouvez-vous pas que cette mémoire grandit chaque jour?

À bientôt, j'espère: mille grâces de cœur.

K. DE CIRCOURT.

XXXIX.

Les Bruyères par Bougival (Seine et Oise).
5 juin 1862.

J'ose croire, cher Monsieur, que, malgré vos nombreuses occupations, vous auriez trouvé demain quelques instants à m'accorder, et que nos regrets profonds se seraient confondus... Une année est donc presque écoulée depuis que le monde a perdu celui dont le souvenir est pour jamais un lien impérissable. En revenant par la pensée sur les temps qui ont immédiatement suivi ce coup si cruel, en comparant la condition dans laquelle cette catastrophe plaçait l'Italie et la France avec la situation *présente* des affaires, on découvre que les succès les plus extraordinaires et les plus décisifs que M. de Cavour ait remportés sont l'œuvre de son génie survivant à son existence terrestre. C'est

---

amitié le souvenir le plus agréable, et compté sur le vôtre, comme aujourd'hui la mère demande pour elle la fidélité de votre souvenir. Vous savez combien elle a toujours aimé l'Italie: *in fine dilexit eam;* ses derniers regards ont été fixés sur l'incomparable beauté de la terre et de la mer de la Campanie, et un de ses derniers vœux a été la prospérité de votre pays.

« A. DE CIRCOURT ».

(1) M. Ludovic Pasini, de Schio, député et ensuite sénateur italien, mort en 1870.

à cette mesure seule qu'on peut reconnaître les dimensions de cette grande figure historique. Les œuvres des hommes vulgaires ne durent même pas autant qu'eux; une combinaison adroite leur donne un triomphe momentané; des circonstances défavorables les mettent en ruine. Le comte de Cavour continue à diriger les destinées du pays qu'il a rappelé presque miraculeusement à l'existence politique. L'impulsion imprimée et mantenue par sa main au mouvement politique, avec tant de vigueur et d'à-propos, conserve encore toute sa puissance. La nation s'inspire de sa pensée, et dans toutes les incertitudes de ses résolutions elle a recours, comme à un oracle, à cette pensée haute et ferme qui s'est fait obéir de tous les égoismes parce qu'elle était désintéressée, de tous les préjugés parce qu'elle était éclairée, de toutes les violences parce qu'elle était juste. Les dernières acquisitions que cette politique imperturbable et patiente a procurées à l'Italie lui sont en ce moment solennellement reconnues et, ce qui vaut davantage, solidement unies. La transaction qu'après avoir pesé sincèrement tous les droits et comparé tous les devoirs, M. de Cavour avait suggérée pour mettre terme à l'antagonisme qui déchire l'Italie et alarme le monde, cette transaction demeure, dans ce qu'elle a d'essentiel, le seul espoir fondé de durée sans abaissement pour une des parties, de victoire sans remords pour l'autre. Encore une année probablement et le faîte de l'édifice sera posé. L'œuvre de M. de Cavour prendra rang dans le monde comme l'une des puissances dirigeantes de l'Europe, l'un des organes supérieurs de la civilisation. C'est pour la gloire de notre ami la plus digne et la plus impérissable des gloires.

Ce sera pour ceux qui l'ont vu si prématurément disparaître une consolation élevée, la seule qu'on puisse espérer quand, après avoir eu part à la confiance et à l'affection d'un tel homme, on est condamné à des regrets qui ne finiront qu'avec la vie. J'éprouve quelque douceur à échanger ces pensées avec vous, cher Monsieur. Je ne puis en faire part qu'à fort peu de personnes: le temps de la justice et de la réparation n'est pas encore arrivé: il tardera probablement beaucoup, même pour des esprits d'une grande distinction, mais c'est, j'ose le dire, un lien que j'aime à croire indissoluble que s'être rencontrés dans une intimité si rare et qu'avoir anticipé sur la sentence de la postérité, en s'associant, chacun d'après ses facultés, à une œuvre si haute et si méconnue. Personne n'est plus digne que vous de se rappeler avec émotion les jours passés et d'envisager avec confiance ceux que la providence réserve à votre pays.

Mon mari se trouve bien de sa cure en Allemagne, je suis très misérable, mais j'espère le mois prochain être un peu mieux et avoir la grande joie de vous revoir: ne m'oubliez pas et parlez de moi à M. Artom que je serai heureuse de retrouver.

K. de Circourt.

J'ose prier M. Artom de m'envoyer ici, par la poste, son livre dès qu'il paraîtra : je le relirai dans ma complète solitude.

XL.

Les Bruyères, 11 juin 1862.

Ce matin je reçois, cher Monsieur, le dernier morceau de mon jeune ami (1), et je me hâte de vous l'envoyer : je regrette qu'il soit revenu sur la lettre qui a donné lieu aux réfutations de lord Clarendon, car ce détail, insignifiant pour l'ensemble de l'œuvre, nuira au succès du volume qui va paraître : il me semble que si on avait lu à l'archevêché de Paris ces pages si touchantes de la comtesse Alfieri, l'autorisation pour prier le 6 juin n'aurait pas été refusée : comme je connais et j'aime beaucoup le curé de la Madeleine, je suis certaine qu'il aura employé toutes les persuasions de sa parole pour prévenir une si étrange défense. — Faites lire ces pages à M. Artom et renvoyez-les moi ici : je ne veux plus les prêter à la charmante duchesse Colonna, car elle les garderait trop longtemps et je veux encore les relire : ne croyez-vous pas que la censure littéraire les aurait défendues ? M. Scherer corrige les épreuves de plume, et comme il a reçu de l'auteur la permission d'y retrancher des longueurs, il n'use pas de ce droit. Merci pour l'*Opinione* que je conserverai précieusement, venant de vous. Mon mari est depuis hier à Bade chez la comtesse Flemming, la fille de Bettina et la femme du ministre de Prusse (2) : elle a

(1) La dernière partie de l'ouvrage de M. de la Rive sur le comte de Cavour.

(2) Ermengarde comtesse de Flemming, morte en 1880, était fille de Ludwig Achim d'Arnim et de Bettina Brentano, l'amie de Gœthe. Le comte de Flemming était en 1862 envoyé de Prusse près la cour de Bade. Il est mort à Florence en 1884.

passé ici quatre mois, il y a deux ans. Je suis provisoirement campée dans ma salle à manger, tandis que les ouvriers travaillent partout. Voici deux ans que je ne puis plus me mettre à table, et la dernière fois que j'ai dîné ici, le charmant comte Pourtalès et sa femme sont restés à notre couvert rustique, au dernier coup de cloche. M. de Pourtalès me disait : « J'espère vous retrouver ici un jour avec le comte de Cavour, mais gare à M. de Butenval! il vous ferait la mine!! ». — Hélas! ces deux amis de ma jeunesse ne sont plus : et Mme de Pourtalès m'écrit en me disant qu'elle a accepté d'être grande-maîtresse auprès de la future reine de Prusse... On dit votre nouveau collègue, auquel vous trouvez de l'esprit et de l'ambition (1), l'homme de la reine. — Mon mari la verra probablement, et dès qu'il sera de retour il sera fort empressé d'aller vous serrer la main. — Si William de la Rive, pendant le seul jour qu'il passera à Paris, revenant de Londres, ose se présenter chez vous, veuillez le recevoir : ce sera pour lui une juste récompense. — M. Chevalier me paraît peu satisfait de la position que le monde fait en Angleterre aux présidents du jury. — L'industrie est une des puissances du pays, mais elle ne compte pas parmi les élections de l'aristocratie. — Mon ami Cobden s'amuse fort de ces petits mécomptes.

À revoir, cher Monsieur, mais quand? Je suis si misérable qu'il m'est impossible de bouger du lit: que votre souvenir me demeure fidèle: il a un lien unique, je crois.

Votre dévouée
K. de Circourt.

---

(1) Le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse à Paris.

XLI.

Les Bruyères, 4 octobre 1862.

Votre carte me revient de Paris, Monsieur, et je tiens à vous remercier pour cette preuve de votre amical souvenir : vous savez comme nos pensées vous ont suivi pendant ces dernières semaines si agitées et qui semblaient avoir avancé la solution définitive. Quelle force d'âme il vous faut pour demeurer calme et serein au milieu de tant de perplexités! L'ami auquel je dois votre amitié pour moi était un exemple à suivre et à admirer. Vous aurez été content du morceau de M. d'Haussonville (1). Il étonne beaucoup, et l'auteur, en m'envoyant la brochure, parle d'une longue maladie pendant laquelle M. de Cavour l'a soigné à Turin comme un frère. Des personnes très au courant m'affirment que cet article est le manifeste du parti orléaniste à l'égard de l'Italie et qu'il a été communiqué au duc d'Aumale avant de paraître. Le livre de W. de la Rive a un véritable succès : il étonne les ennemis, et ceux-là ont surtout besoin d'être éclairés : je l'ai beaucoup donné à ceux qui ne l'auraient point lu, et j'envoie à mon jeune ami une collection de suffrages qui sont de justes remercîments : on doit fixer ainsi les impressions qui sont encore le souffle de la vie.

Nous passerons ici tout le mois de novembre, c'est déjà le sombre hiver à Paris et un splendide automne

(1) Article publié par le comte O. d'Haussonville dans la *Revue des deux mondes* du 15 septembre 1862 avec le titre *M. de Cavour et la crise italienne.*

ici : le soleil se lève devant mon lit et se couche devant le salon ; je ne me lasse pas de contempler ces horizons que depuis plus de sept ans je ne puis plus atteindre — et mes yeux s'en trouveront mieux que de l'obscurité de la ville.

Aujourd'hui M. Beulé prononce son premier discours en public ; je regrette beaucoup de ne pas l'applaudir ; il m'a envoyé l'épreuve : l'éloge d'Halévy n'est pas un morceau académique, mais c'est le récit d'une vie consacrée à l'art et noblement appréciée. — M. Beulé conserve précieusement les lettres de recommandation pour la Sardaigne, écrites et données par notre ami.

À revoir, Monsieur, ne nous oubliez pas : nous serons si heureux de vous revoir !

Klustine C^sse^ DE CIRCOURT.

XLII.

Les Bruyères, 17 octobre 1862.

Vous avez déviné, Monsieur, avec quelle anxiété nous pensions à vous et à votre chère Italie, en apprenant ces fluctuations ministérielles : je suis très soucieuse d'apprendre quelle sera votre impression sur le nouveau ministre (1) : il me parlait beaucoup de vous, souvent. Il vint passer ici toute la journée le lendemain de son voyage à Châlons dans le wagon impérial, et par un malentendu ne put trouver d'autre place que sur l'impériale de l'omnibus : cet incognito amusa beaucoup

(1) M. Drouyn de Lhuys avait repris, pour la 4e fois, le 15 octobre 1862, le portefeuille des affaires étrangères de France.

le président d'une compagnie: nous avons mis à profit les heures qu'il nous a accordées si amicalement pour l'entretenir de toutes ces grandes questions qui avaient changé de phases: il nous paraît possédé d'une antipathie insurmontable pour l'Angleterre et d'une partialité prononcée pour l'Autriche. Vous trouverez des formes agréables, une courtoisie cérémonieuse, l'amour des détails et tous les préjugés des vieilles routines: cette Excellence ne connaît et n'aime au fond qu'un seul pays: c'est l'Espagne. Il vous faudra donc le conquérir, captiver sa sympathie pour votre patrie, et personne ne saura le faire mieux que vous, car le charme personnel a déjà été ressenti. — Je comprends tout ce que cette circonstance nouvelle ajoute à vos préoccupations, et j'ose croire que vous ne me trouverez pas importune en osant vous l'exprimer. Savez-vous que l'article de M. d'Haussonville a paru en brochure? Vous devriez en envoyer en Italie: c'est positivement le manifeste d'un parti. — Les pages sur la guerre d'Amérique nous ont paru fort substantielles et venant très à propos. — J'attendais dans cette dernière *Revue* un article de Michel Chevalier, et la publication des mémoires du jury, qu'il surveille scrupuleusement, l'a retardé. — À revoir, Monsieur; je suis charmé d'apprendre que vous avez pu respirer l'air natal, retrouver les vôtres, et j'avais craint que de nouvelles complications ne vous en empêchent. Mon mari vous serre la main; nous sommes tristement absorbés par un ami fort malade sous notre toit, et par de graves inquiétudes sur lui.

Votre devouée
K. DE CIRCOURT.

XLIII.

(Paris) 11, rue des Saussaies.
16 décembre 1852.

Mille remercîments, cher Monsieur, pour ces précieuses pages que je vais savourer à loisir (1). Savez-vous que j'ai dansé deux fois avec le roi Antoine, lequel avait épousé une princesse de Sardaigne? Sa main glacée et tremblante faisait alors grande peur à ma jeunesse. J'ai vécu dans l'intimité de cette petite cour de Saxe, et c'est par ma faute qu'est tombée ma correspondance avec le roi actuel (2), qui m'a donné son Dante et envoyé son portrait dernièrement pour les Bruyères. Comme ces travaux poétiques témoignent de votre trempe d'âme, au milieu de ces orages qui se succèdent près de vous. Il me tarde infiniment de vous revoir: un gros rhume s'est joint à l'inévitable ébranlement de la voiture; pourtant depuis hier je me lève, et vous me trouverez au coin du feu jeudi et dimanche après trois heures, tous les autres soirs de huit à dix. — Notre chère duchesse Colonna ne revient que dans deux mois. J'ai déjà revu ses soupirants les plus désolés, et me joins à eux pour désirer vivement son retour: vous avez là un ravissant avocat de tout ce qui vous est cher.

---

(1) Mme de Circourt parle ici d'un fascicule de chants populaires du Piémont que j'avais publiés à cette époque et parmi lesquels il y en avait un sur la princesse Caroline de Savoie, première femme du roi Antoine de Saxe.

(2) Le roi Jean de Saxe.

À bientôt et souvent, je l'espère: par qui remplacerez-vous M. Artom qui nous manquera? Il me semble que ce choix est très important pour vous.

Votre amie dévouée
K. de Circourt.

XLIV.

(Paris) 30 janvier 1863.

Toutes les fois, Monsieur, que vous avez l'extrême bonté de recevoir nos amis, je suis certaine de deux résultats qui ne peuvent pas manquer: vous conquérez une sympathie et vous nous méritez une véritable reconnaissance: M. de la Villemarqué (1) et M. Jules Bonnet ont subi votre charme comme tant d'autres, et je suis heureuse de pouvoir vous en remercier. Entendre prononcer votre nom au coin de mon feu, m'est une véritable jouissance.

Si vous avez, en dehors de vos courriers habituels, quelque paquet à envoyer à Turin, veuillez me le confier: Em. de Grouchy, nommé attaché à Turin, part mardi prochain et serait ravi de se charger de ce que vous pourriez destiner à pareil but: son père est mort chargé d'affaires de France à Turin, pendant la coalition, soigné et veillé par notre illustre ami. — Je le recommande à M. Artom, à la comtesse Alfieri; il mérite un bon accueil. — M. D. de Lhuys m'a donné ces jours-ci une preuve d'amitié que je vous raconterai quelque jour

(1) M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, l'auteur du *Barzaz-Breiz*.

aux Bruyères. Je l'accable de demandes d'invitations de bal, et je l'admire de ne pas me refuser : pourtant ne plus le voir me manque beaucoup. N'oubliez pas, Monsieur, que je thésaurise chaque moment que vous m'accordez : vos heures si remplies me laissent peu d'espoir, mais le souvenir n'a pas de ces obstacles qui paralysent les meilleures volontés.

Votre dévouée
K. DE CIRCOURT.

Dans vingt jours nous aurons notre belle duchesse Colonna.

XLV.

(Paris) 27 (26) février 1863.

Seriez-vous curieux, Monsieur, d'assister à la séance académique, laquelle excite plus de curiosité que jamais? (1). Voici un billet : si vous ne pouvez pas en faire usage, veuillez me le renvoyer, car je ne puis pas résister à la tentation de vous l'envoyer. Mais il faut être rendu à sa place avant midi : cela me paraît peu compatible avec vos occupations.

Il me tarde infiniment de vous revoir : les événements de Pologne me sont un grand tourment.

À bientôt, j'espère.

K. DE CIRCOURT.

---

(1) Réception à l'académie de M. le prince Albert de Broglie.

XLVI.

(Écrit de la main de Mme la comtesse de Circourt).

Quelques pensées de Vinet se rapportant très particulièrement au comte de Cavour.

« Tout le monde croit à celui qui croit en soi; et son espérance audacieuse est souvent la meilleure des ressources dans un moment d'anxiété générale ».

« La mémoire des grands hommes est le trésor de la nation qui les a produits ».

« Les hommes éminents font une œuvre; et leur mémoire en fait une autre. Souvent même leur souvenir est la partie la plus durable et la meilleure de leur œuvre ».

« La liberté peut-être est moins facile à organiser que la victoire; la moraliser est plus difficile encore ».

« La tyrannie est le souverain désordre ».

» Juger sans loi, c'est persécuter ».

« La protection des minorités inoffensives est la plus belle attribution et la mission des gouvernements ».

TABLE

Introduction . . . . . *page* 5
Lettre du comte de Circourt à M. Nigra du 25 mars 1863 » 21
— du même au même . . . . . » 22
Lettres du comte de Cavour à la comtesse de Circourt » 26
» I..... 1836 . . . . . » 27
» II..... 1838 . . . . . » 32
» III..... 27 mai 1841 . . . . . » 35
» IV..... 24 décembre 1841 . . . . » 38
» V..... 1843 . . . . . » 39
» VI..... 1843 . . . . . » 44
» VII..... 1er janvier 1844 . . . . » 46
» VIII..... 15 février 1844 . . . . . » 50
» IX..... 23 février 1844 . . . . . » 55
» X..... 15 mars 1844 . . . . . » 60
» XI..... 14 octobre 1844 . . . . » 64
» XII..... 4 février 1845 . . . . . » 67
» XIII..... 11 avril 1845 . . . . . » 72
» XIV..... 1846 . . . . . » 75
» XV..... 1851 . . . . . » 79
» XVI..... Août 1852 . . . . . » 81
» XVII..... 1852 . . . . . » »
» XVIII..... Mars 1856 . . . . . » 83
» XIX..... 7 avril 1857 . . . . . » »
» XX..... 21 juin 1857 . . . . . » 85
» XXI..... 7 juillet 1858 . . . . . » 88
» XXII..... Mars 1859 . . . . . » 90
» XXIII..... Mars 1859 . . . . . » »
» XXIV..... 22 juillet 1859 . . . . . » 91

Lettres XXV ..... 23 novembre 1859 . . . . *page* 93
" XXVI..... 9 janvier 1860 . . . . . " 96
" XXVII..... 7 février 1860 . . . . . " 99
" XXVIII ... 16 juillet 1860 . . . . . " 100
" XXIX ..... 23 septembre 1860 . . . . " 102
" XXX..... 24 octobre 1860 . . . . " 104
" XXXI ..... 29 décembre 1860 . . . . " 106
Lettres du comte de Cavour au comte de Circourt . " 111
" I..... Octobre 1850 . . . . . " 113
" II ..... 18 janvier 1851 . . . . . " 117
" III..... Février 1856 . . . . . " 120
" IV..... Reçue le 5 mai 1859 . . . " "
" V..... 12 février 1861 . . . . . " 121
" VI..... Reçue le 4 avril 1861 . . . " 122
Appendice. Lettres de la comtesse de Circourt au comte C. Nigra . . . . . " 127
" I..... 7 mars 1860 . . . . . " 129
" II..... 23 mars 1860 . . . . . " 130
" III..... 2 avril 1860 . . . . . " 131
" IV..... 3 mai 1860 . . . . . " 132
" V..... 12 mai 1860 . . . . . " "
" VI..... 30 mai 1860 . . . . . " 134
" VII..... 15 juin 1860 . . . . . " 135
" VIII..... 9 juillet 1860 . . . . . " 138
" IX..... 14 juillet 1860 . . . . . " "
" X ..... 26 juillet 1860 . . . . . " 139
" XI..... 5 août 1860 . . . . . " 140
" XII..... 9 août 1860 . . . . . " 142
" XIII ..... 22 août 1860 . . . . . " 143
" XIV..... 1er septembre 1860 . . . . " 144
" XV..... 20 septembre 1860 . . . . " "
" XVI..... 29 septembre 1860 . . . . " 145
" XVII..... 24 juillet 1861 . . . . . " 147
" XVIII..... 28 août 1861 . . . . . " 150
" XIX..... 31 août 1861 . . . . . " 151
" XX ..... 22 septembre 1861 . . . . " 153
" XXI..... 12 octobre 1861 . . . . " 155
" XXII..... 25 octobre 1861 . . . . " 156

Lettres	XXIII.....	1er novembre 1861 . . .	*page* 158
»	XXIV.....	Novembre 1861	» 159
»	XXV.....	27 novembre 1861 . . .	» 161
»	XXVI.....	28 novembre 1861 . . .	» 163
»	XXVII.....	28 décembre 1861 . . .	» 164
»	XXVIII ...	11 janvier 1862	» 165
»	XXIX	25 janvier 1862	» 166
»	XXX.....	7 février 1862	» 168
»	XXXI	22 février 1862	» 169
»	XXXII.....	21 mars 1862	» 170
»	XXXIII....	Mars 1862	» 171
»	XXXIV ...	28 mars 1862	» 172
»	XXXV.....	3 avril 1862	» 173
»	XXXVI ...	11 avril 1862	» 174
»	XXXVII ..	21 avril 1862	» 175
»	XXXVIII.	5 mai 1862	» »
»	XXXIX....	5 juin 1862	» 178
»	XL	11 juin 1862	» 181
»	XLI	4 octobre 1862	» 183
»	XLII.....	17 octobre 1862	» 184
»	XLIII	16 décembre 1862	» 186
»	XLIV.....	30 janvier 1863	» 187
»	XLV.....	26 février 1863	» 188
»	XLVI.....	Quelques pensées de Vinet .	» 189

CORRECTIONS

Pag.	8	l. 3	31	lisez	37
»	41	» 26	1843	»	1849
»	64	» 20	Éloïse	»	Elvire
»	120	» 13	Turin 5 mai	»	Reçue de Turin le 5 mai

comtesse de
95385 Circourt, A. K. H. B
Author Cavour, Camillo Benso, conte di and
C383ke
Title Lettres inédites; pub. by Nigra.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Made by LIBRARY BUREAU